

*Bulletin
des Amis
d'André Gide*

N° 156

OCTOBRE 2007

Le

Bulletin des Amis d'André Gide

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,
dirigée par Claude Martin (1968-1985),
puis par Daniel Moutote (1985-1988),
Daniel Durosay (1989-1991)

et

Pierre Masson (1992 →),

publiée avec l'aide du
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
de l'Université de Nantes
et le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet octobre,
est principalement diffusé par abonnement annuel
ou compris dans les publications servies aux membres de
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

*

Comité de lecture :

Catharine S. BROSMAN, Jean CLAUDE,
Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Claude MARTIN,
Pierre MASSON, David STEEL, David H. WALKER

*Les travaux universitaires sont soumis à l'approbation du comité
de lecture. Les textes non acceptés ne sont pas renvoyés.*

* *

*

Toute correspondance doit être adressée,

relative au BAAG, à

Pierre MASSON, directeur responsable de la Revue,
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (Tél. & Fax 02.41.66.72.51)
< pige.masson@free.fr >

relative à l'AAAG, à

Henri HEINEMANN, secrétaire général de l'Association,
59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer (Tél. 03.22.26.66.58)

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

QUARANTIÈME ANNÉE — VOL. XXXV, N° 156
OCTOBRE 2007

1947 — 2007
Il y a soixante ans

André Gide, prix Nobel de Littérature

Liminaire..... 529

André GIDE : Remerciements à Stockholm..... 531

Télégrammes
de

L'ACADÉMIE SUÉDOISE — le PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE — le PRÉSIDENT DU CONSEIL — MAURICE BLANCHOT — ALBERT CAMUS — JEF LAST — MADELEINE RENAUD & JEAN-LOUIS BARRAULT — ROGER MARTIN DU GARD — GEORGES SIMENON — ANDRÉ GIDE..... 537

Lettres inédites
autour du prix Nobel

de GÖRAN SCHILDT, LUCIEN MAURY et ANDRÉ GIDE. 541

À travers la presse

Articles de FRANCIS AMBRIÈRE — JULIEN BENDA — GASTON CRIEL — PIERRE DESCAVES — HUBERT ENGELHARD — LEON-PAUL FARGUE — ROGER GIRON — GILBERT GUISAN — PAUL GUTH — C. HOFMANN — EDMOND HUMEAU — JEAN KANAPA — ROBERT KEMP — RENÉ LALOU — ÉDOUARD MARTINET — LUCIEN MAURY — EDGAR MORIN — GÉRARD D'ORGEVILLE — GEORGES PIOCH — ANDRÉ RODARI — JULES ROMAINS — HENRI ROSER — ANDRÉ ROUBAUD — ALBERT-MARIE SCHMIDT. — ANONYMES. 569

Lectures. — Vanni Ronsisvalle, *Un amore di Gide* [Fr. Rondinelli]... 653

Chronique bibliographique..... 663

Varia..... 671

Cotisations et abonnements 2007..... 675

Association des Amis d'André Gide

COMITÉ D'HONNEUR

MM. Dominique FERNANDEZ et Jean-Marie ROUART,
de l'Académie française,

MM. Michel DROUIN et Laurent GAGNEBIN de BONS,
Mme Yvonne MALLET.

Membres décédés : Marc Allégret, Robert André, Auguste Anglès, Marcel Arland, Georges Blin, Jacques Brenner, Julien Cain, Jean Delay, Étienne Dennery, Jacques Drouin, Marie-Jeanne Durry, René Étiemble, Gaston Gallimard, Jean Giono, Anne Heurgon-Desjardins, Jean Hytier, Marcel Jouhandeau, Pierre Klossowski, Robert Mallet, André Malraux, François Mauriac, Jean Meyer, Pierre Moinot, Jean Paulhan, Maurice Rheims, Robert Ricatte, Jean Schlumberger, Élisabeth Van Rysselberghe, Roger Vrigny.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : Claude MARTIN.

Vice-Président : Pierre MASSON

Secrétaire général : Henri HEINEMANN.

Trésorier : Jean CLAUDE.

Conseillers : Alain GOULET, Pierre LACHASSE, Pierre LENFANT,
Pascal MERCIER, Bernard MÉTAYER, Martine SAGAERT,
Sandra TRAVERS de FAULTRIER,
Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK,
Jean-Michel WITTMANN.

COMITÉ AMÉRICAIN

Catharine S. BROSMAN, N. David KEYPOUR,
Christine LATROUITTE ARMSTRONG,
Walter C. PUTNAM, Jocelyn VAN TUYL

Responsables :

Christine LATROUITTE et Jocelyn VAN TUYL

SERVICE DES PUBLICATIONS

Responsable : Claude MARTIN

La Grange Berthière, 69420 Tupin-et-Semons
Tél. : 04.74.87.84.33 — Fax : 04.74.87.84.33
< aaag.cdc@wanadoo.fr >

*Il y a soixante ans,
jeudi 13 novembre 1947*

André Gide prix Nobel de Littérature

POUR achever sa quarantième année d'existence, le BAAG (né en 1968) saisit le prétexte du soixantième anniversaire de l'attribution à Gide, en 1947, du prix Nobel de littérature, pour offrir à ses lecteurs un important ensemble documentaire.

C'est à Mme Catherine Gide que nous devons l'aimable communication — dont nous la remercions vivement et amicalement — des télégrammes et lettres, tous inédits, ainsi que du dossier de coupures de presse qu'avait réuni Yvonne Davet, alors secrétaire de Gide, dossier que nous avons pu enrichir de quelques autres articles que le hasard (et d'obligeants correspondants, parmi lesquels, au premier chef, notre collègue et ami Akio Yoshii, merveilleux chercheur et collectionneur de gidiana) avait conduits dans nos archives. Des textes dont nous disposons ainsi, nous n'avons éliminé que ceux pour lesquels nous manquaient des éléments d'identification indispensables : titre du journal, date ou nom de l'auteur de l'article. Ce choix d'une petite trentaine de textes est naturellement trop restreint pour être vraiment représentatif (tous sont en français, publiés en France ou en Suisse : nous sera-t-il permis, un jour prochain, d'y ajouter quelques articles parus en Allemagne, en Italie, en Angleterre... ?). Mais soulignons que nous n'avons pas voulu tenir compte de la valeur intrinsèque des textes : ainsi ne nous sommes-nous pas permis d'écarter tel ou tel article dont le seul intérêt est peut-être de nous rappeler ce que certains journalistes et certains journaux pouvaient oser publier, voilà soixante ans, sous le signe de la sottise et/ou du mensonge...

Remerciements à Stockholm

RECONNAISSANCE

Cette lettre de remerciement au Comité Nobel fut d'abord publiée, traduite en suédois, dans la *Svenska Dagbladet* de Stockholm du 19 novembre 1947 : « Tankefriheten grunden for varkultur. André Gide manar till kamp for individens hotade frihet ». C'est *Le Figaro* du 21 novembre qui en donna le texte français original, sous ce titre de « Reconnaissance ». Elle ne fut ensuite réimprimée que dans les appendices de la *Correspondance Gide—Martin du Gard* éditée par Jean Delay (Gallimard, 1968, t. II, pp. 554-5).

Neuchâtel, ... novembre 1947.

Je n'ai jamais recherché les hommages ; et pourtant, dès mon plus jeune âge, j'ai eu grand souci de la gloire. Mes livres, durant longtemps, n'eurent aucun succès et je ne m'en affectais guère, car je ne doutais pas qu'ils méritassent d'être lus... plus tard, me disais-je. Aussi bien, la gloire que je rêvais, c'était celle de Keats, de Baudelaire, de Nietzsche, de Kierkegaard, de tant d'autres dont la voix ne fut écoutée que plus ou moins longtemps après leur mort. L'éminente distinction que vient de m'accorder la Suède me fait comprendre que j'avais mal fait mon compte ; c'est aussi que je n'imaginai pas vivre si vieux.

J'accepte le Prix Nobel avec émotion, à la manière dont un enfant reçoit une récompense ; son contentement ne serait pas si grand s'il ne pensait pas avoir mérité celle-ci. Est-ce marquer beaucoup d'orgueil ?

Je le pense tout simplement ; et que le jury qui me l'accorde, tout comme celui qui naguère me nommait docteur à Oxford, tient compte non seulement et non tant de mon œuvre littéraire que de l'esprit qui l'anime.

Très jeune encore, j'écrivais : « Nous vivons pour représenter. » Si vraiment j'ai représenté quelque chose, je crois que c'est l'esprit de libre examen, d'indépendance et même d'insubordination, de protestation contre ce que le cœur et la raison se refusent à approuver. Je crois fermement que cet esprit d'examen est à l'origine de notre culture. C'est cet esprit que tentent de réduire et de bâillonner aujourd'hui les régimes dits totalitaires, et, comme leurs doctrines se font menaçantes, de droite et de gauche, comme elles recourent sans aucun scrupule à tous les moyens, force brutale et perfidie, pour s'imposer, j'estime que notre culture, que tout ce qui nous tenait à cœur et pourquoi nous vivions, tout ce qui donnait du prix à la vie, que tout cela est en grand risque de disparaître.

Il ne peut plus être question ici de frontières géographiques ou politiques, de races ni de patries. La Suède, au balcon de l'Europe, n'en tient pas compte, et les attributions du Prix Nobel me rassurent : ce qui importe ici, c'est la protection, la sauvegarde de cet esprit « sel de la terre », qui peut encore sauver le monde ; l'élection des quelques-uns qui ont de leur mieux lutté pour son triomphe et pour qui cette lutte est devenue proprement la raison d'être, lutte plus âpre, plus difficile aujourd'hui que jamais ; plus décisive aussi, je l'espère ; celle du petit nombre contre la masse, de la liberté contre toute forme de dictature, des droits de l'homme et de l'individu contre l'oppression menaçante, les mots d'ordre, les jugements dictés, les opinions imposées ; lutte de la culture contre la barbarie.

André GIDE.

LETTRE OUVERTE À ROGER MARTIN DU GARD

Peu après l'envoi à Stockholm, le 16 novembre, du télégramme où il acceptait « avec joyeux empressement » l'« aimable invitation » du secrétaire de l'Académie suédoise à assister à « la fête Nobel », Gide se convainc que son état de santé lui interdit le voyage. Il écrit alors, « à ceux de Stockholm, les lettres qu'il faut

d'excuses et de regrets ». Martin du Gard, pourtant, l'avait dès le 14 novembre, « conjuré de jouer le jeu avec [...] résignation, et de ne chercher aucun prétexte à [se] dérober aux obligations »... Pour confirmer et justifier son « retrait », Gide saisit l'occasion de la demande d'un journal suédois, le *Dagens Nyheter*, qui souhaite publier (en fac-similé) un texte de lui, et rédige « une lettre d'André Gide à Roger Martin du Gard » — qui sera publiée (sous ce titre) dans *Le Figaro littéraire* du 13 décembre, où R.M.G. la trouve « avec surprise » : « L'idée était bonne », lui écrit-il le lendemain. « Mais vous n'avez pas pris assez de soin de dissimuler les ficelles... On sent un peu trop le subterfuge ! » Cette « lettre ouverte » a été reproduite dans l'édition Delay de la *Correspondance Gide—Martin du Gard* (t. II, pp. 389-90).

Neuchâtel, 27 novembre 47.

Bien cher ami,

S'il ne s'agissait que de fatigue, je passerais outre, certes ; mais c'est le cœur, atteint par l'âge, qui n'est plus à la hauteur de mes désirs et trébuche devant l'effort.

« Vous ne savez pas ce que vous perdez », m'écrivez-vous. Persuadez-vous que je l'imagine à peu près. Je me souviens de vos récits, au retour de Suède : inutile de me reparler aujourd'hui de la beauté, de l'intérêt et du charme de ce voyage. Vous êtes revenu de là-bas si ravi, que depuis ce temps, je jalouse vos souvenirs.

Il y a plus : alors que le meilleur moyen de marquer ma reconnaissance serait d'accourir pour répondre au cordial appel, mon retrait ne va-t-il pas paraître une sorte d'ingratitude ? Vous me connaissez assez pour comprendre et combien sont vifs mes regrets et combien ce retrait m'est pénible — et qu'il faut bien que j'y sois forcé.

Si c'est à vous que j'écris tout cela, c'est que vous m'appeliez plaisamment, dans votre lettre de félicitations : « cher collègue », et que ce qui nous a fait élire l'un après l'autre par l'Académie de Stockholm, c'est aussi bien ne croyez-vous pas ? ce commun amour de la Vérité, raison secrète de « notre exceptionnelle entente, d'une affection qui n'a fait que croître depuis trente ans ».

Votre vieil et fidèle ami

André GIDE.

HIER, A STOCKHOLM
LES PRIX NOBEL 1947
 ont été solennellement
 remis à leurs titulaires

REFLEXIONS SUR UN PRIX

par **ANDRÉ GIDE**

Notre éminent collaborateur André Gide nous a fait parvenir le texte de l'adresse aux membres de l'Académie Royale de Stockholm et du Comité Nobel qui a été lue par notre ambassadeur en Suède, Gabriel Puaux, hier, à Stockholm, lors de la séance solennelle, au cours de laquelle les Prix Nobel ont été remis par le Roi Gustave V lui-même. C'est ce texte que nous publions intégralement ci-dessous.

Messieurs,

Il est sans doute bien inutile de revenir sur mes regrets de ne pouvoir assister en personne à cette séance solennelle, ni témoigner de vive voix ma reconnaissance, forcé que je suis à renoncer à un voyage dont je me promettais tant d'instruction et de joie.

Je me suis, vous le savez, toujours refusé aux honneurs, du moins à ceux que, Français, je pouvais attendre de la France. Recevoir de vous, soudain, la plus haute distinction à laquelle puisse aspirer un écrivain, reconnaissez, Messieurs, qu'il y a là de quoi donner un peu de vertige. Longtemps j'ai cru parler dans le désert ; puis pour un très petit nombre ; mais vous me prouvez aujourd'hui que j'avais raison de croire à la vertu du petit nombre, et qu'il finit toujours, tôt ou tard, par l'emporter.

Il m'a paru, Messieurs, que vos suffrages allaient non point tant à mon œuvre même qu'à l'indépendant esprit qui l'anime ; cet esprit qui, de nos jours, se trouve combattu de toutes parts et de tous côtés. Que vous le reconnaissiez en moi, que vous ayez senti le besoin de l'approuver, de le soutenir, voici qui m'emplît de confiance et d'un contentement intime. Pourtant, je ne me retiens pas de penser qu'un autre, en France, avant-hier encore, représentait cet esprit autant et mieux que moi : je songe à Paul Valéry pour qui mon admiration n'avait fait que croître avec mon amitié, durant un demi-siècle, et que la mort seule vous empêcha d'être à ma place. J'ai souvent dit avec quelle amicale déférence je m'inclinai devant son génie sans rémission ni faiblesse ; « près duquel je me sentais sans cesse < humain, trop humain >. Je voudrais que sa mémoire aussi soit présente à cette cérémonie qui prend, à mes yeux, d'autant plus d'éclat que les ténèbres d'alentour sont plus épaisses ; où vous invitez à triompher l'esprit libre et lui offrez, par cette insigne récompense — sans plus tenir compte des frontières et des dissensions momentanées des partis — la chance inespérée d'un rayonnement extraordinaire.

André GIDE.

Rappelons que les autres lauréats sont respectivement : sir E. V. Appleton (Grande-Bretagne), pour la physique ; sir Robert Robinson (Grande-Bretagne), pour la chimie ; le docteur Carl F. Cori et sa femme, docteur Gerty Cori (États-Unis), et le docteur Bernardo A. Houssay (Argentine), pour la physiologie et la médecine.

Quant au prix pour la paix, il a été attribué par moitié aux organisations Quaker de Grande-Bretagne et des États-Unis.

ADRESSE

aux membres de l'Académie Royale et du Comité Nobel

En l'absence de Gide, ce bref discours fut lu par l'ambassadeur de France à Stockholm, Gabriel Puaux, lors du banquet qui suivit la cérémonie solennelle, le 10 décembre, de remise des prix Nobel 1947 par le roi Gustave V. Le texte en fut publié, sous le titre « Réflexions sur un prix », dans *Le Figaro* du 11 décembre 1947 (et repris en 1968 dans les appendices de la *Correspondance Gide—Martin du Gard*, t. II, pp. 554-5).

Messieurs,

Il est sans doute bien inutile de revenir sur mes regrets de ne pouvoir assister en personne à cette séance solennelle, ni témoigner de vive voix ma reconnaissance, forcé que je suis à renoncer à un voyage dont je me promettais tant d'instruction et de joie.

Je me suis, vous le savez, toujours refusé aux honneurs, du moins à ceux que, Français, je pouvais attendre de la France. Recevoir de vous, soudain, la plus haute distinction à laquelle puisse aspirer un écrivain, reconnaissez, Messieurs, qu'il y a là de quoi donner un peu de vertige. Longtemps j'ai cru parler dans le désert ; puis pour un très petit nombre ; mais vous me prouvez aujourd'hui que j'avais raison de croire à la vertu du petit nombre, et qu'il finit toujours, tôt ou tard, par l'emporter.

Il m'a paru, Messieurs, que vos suffrages allaient non point tant à mon œuvre même qu'à l'indépendant esprit qui l'anime ; cet esprit qui, de nos jours, se trouve combattu de toutes parts et de tous côtés. Que vous le reconnaissiez en moi, que vous ayez senti le besoin de l'approuver, de le soutenir, voici qui m'emplit de confiance et d'un contentement intime. Pourtant, je ne me retiens pas de penser qu'un autre, en France, avant-hier encore, représentait cet esprit autant et mieux que moi : je songe à Paul Valéry pour qui mon admiration n'avait fait que croître avec mon amitié, durant un demi-siècle, et que la mort seule vous empêcha d'élire à ma place. J'ai souvent dit avec quelle amicale déférence je m'inclinai devant son génie sans rémission ni faiblesse ; près duquel je me sentais sans cesse « humain, trop humain ». Je voudrais que sa mémoire aussi soit présente à cette cérémonie qui

prend, à mes yeux, d'autant plus d'éclat que les ténèbres d'alentour sont plus épaisses ; où vous invitez à triompher l'esprit libre et lui offrez, par cette insigne récompense — sans plus tenir compte des frontières et des dissensions momentanées des partis — la chance inespérée d'un rayonnement extraordinaire.

André GIDE.

Télégrammes

de l'Académie suédoise à André Gide

Stockholm, 13 novembre 1947.

L'ACADÉMIE SUÉDOISE A DÉCERNÉ LE PRIX NOBEL LITTÉRATURE À VOUS MONSIEUR ET VOUS INVITE À LA FÊTE NOBEL À STOCKHOLM LE 10 DÉCEMBRE. EN ATTENDANT VOTRE ACCEPTATION TÉLÉGRAPHIQUEMENT AU SECRÉTAIRE DE L'ACADÉMIE BOERSHUSSET STOCKHOLM.

d'André Gide à l'Académie suédoise

Neuchâtel, 16 novembre 1947.

ACCEPTE AIMABLE INVITATION AVEC JOYEUX EMPRESSEMENT. ACTUELLEMENT EN CURE DE REPOS NÉCESSITÉ PAR SURMENAGE MAIS ESPÈRE ÊTRE BIENTÔT ASSEZ RÉTABLI POUR SUPPORTER VOYAGE ACCOMPAGNÉ PAR FIDÈLE AMI. VEUILLEZ TRANSMETTRE ACADÉMIE SUÉDOISE EXPRESSION PROFONDE GRATITUDE.

* *
*

de Roger Martin du Gard à André Gide

Paris, 14 novembre 1947, 9 h 55.

JOYEUSES FÉLICITATIONS. PASSAGÈRES CONDOLÉANCES. FRATERNELLE ACCOLADE. MARTIN DU GARD.

d'Albert Camus à André Gide

Alger, 14 novembre 1947, 12 h 30.

TRÈS HEUREUX NOUVELLE. VOUS ENVOIE AFFECTUEUSES FÉLICITATIONS. ALBERT CAMUS.

du Président de la République à André Gide

Élysée, 14 novembre 1947, 13 h 35.

PERMETTEZ-MOI DE VOUS ADRESSER AVEC LE TÉMOIGNAGE DE MON ADMIRATION MES TRÈS CHALEUREUSES FÉLICITATIONS POUR L'ILLUSTRE DISTINCTION QUI VOUS EST DÉCERNÉE ET QUI HONORE LA FRANCE. VINCENT AURIOL.

de Jef Last à André Gide

Amsterdam, 14 novembre 1947, 17 h 47.

TROP HEUREUX POUR POUVOIR L'EXPRIMER DANS UN TÉLÉGRAMME. TON JEF LAST.

de Maurice Blanchot à André Gide

Châlons-sur-Saône, 15 novembre 1947, 15 h.

PERMETTEZ-MOI VOUS EXPRIMER MA JOIE POUR L'HONNEUR FAIT À LA LITTÉRATURE FRANÇAISE EN CELUI QUI LA REPRÉSENTE AVEC LE PLUS DE VÉRITÉ. BLANCHOT.

de Georges Simenon à André Gide

Tucson, Arizona, 16 novembre 1947, 13 h.

VOUS EXPRIME MA JOIE ET AFFECTUEUSES FÉLICITATIONS. SIMENON.

*du Président du Conseil à André Gide*¹

Paris, 17 novembre 1947, 20 h 05.

BIEN VIVES ET SINCÈRES FÉLICITATIONS POUR HOMMAGE SI MÉRITÉ. CORDIALEMENT VÔTRE. PAUL RAMADIER.

de Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault à André Gide

Paris, 22 novembre 1947, 11 h 07.

AVONS ATTENDU LE JOUR DE VOTRE ANNIVERSAIRE ET LA 102^{ÈME} D'HAMLET POUR VOUS FÉLICITER ET VOUS EMBRASSER AFFECTUEUSEMENT. MADELEINE JEAN-LOUIS LA COMPAGNIE.

¹ Annotation au crayon au bas du télégramme : *Réponse : Très sensible à votre aimable témoignage de sympathie. 18 nov., 9 h 20.*

GÖRAN SCHILDT

GIDE
OCH
MÄNNISKAN



WAHLSTRÖM & WIDSTRAND

Lettres inédites

autour du prix Nobel

Göran Schildt à André Gide

Suédois-finlandais né en 1917 à Helsinki, Göran Schildt ¹ s'était très tôt intéressé à la littérature et à l'art, était venu faire des études d'histoire de l'art en Sorbonne dans les années 1930. Après un petit roman publié en 1943 (*Önskeleten*), il entreprit l'étude approfondie de l'écrivain qui l'avait dès longtemps fasciné — étude qui aboutit à un livre, *Gide och människan*, paru en 1946 puis, traduit en français, en 1949 (*Gide et l'Homme*). C'est pendant la guerre qu'il avait écrit pour la première fois à Gide (lettre du 12 novembre 1940, inédite), pour lui demander l'autorisation de traduire *Si le grain ne meurt* — traduction parue en 1946, suivie de celles des *Caves du Vatican* en 1946, des *Nourritures terrestres* en 1947, de *L'École des femmes* en 1948 et d'*Isabelle* en 1950.

Stockholm, [mercredi] 21 octobre 1947.

Mon cher Maître,

Permettez-moi tout d'abord de vous remercier d'avoir appelé l'intérêt d'un éditeur hollandais sur mon étude *Gide et l'homme*. J'ai reçu une demande concernant cette traduction, et j'ai tout de suite compris que vous

¹ V. les documents publiés sous le titre « Göran Schildt et André Gide » dans le BAAG n° 137, janvier 2003, pp. 81-90.

aviez indiqué mon livre à l'éditeur comme un texte propre à servir d'introduction dans votre œuvre pour un public étranger qui ne connaît pas les études spécialisées parues en France. Espérons que mon livre pourra honorablement remplir cette tâche et qu'il éveillera autant de discussions favorables dans les journaux en Hollande qu'ici en Suède et au Danemark. En ce qui concerne une traduction française vous êtes sans doute au courant du résultat négatif des pourparlers avec la maison Ides et Calendes, qui m'écrit que les frais de traduction sont un obstacle insurmontable. Comme je l'ai dit à monsieur Lucien Maury, je suis prêt à renoncer à mes droits d'auteur en faveur du traducteur éventuel, mais je crains que le vrai obstacle n'est pas là. En tout cas, vous comprenez quelle signification capitale aurait pour moi une telle traduction et la possibilité d'un début devant le seul public que j'estime réellement. La chose ne serait peut-être pas non plus sans valeur pour vous. Sans vouloir vous suggérer l'appréciation trop flatteuse de quelques critiques scandinaves qui ont vu dans mon livre une des meilleures études parues sur vous je peux franchement vous assurer qu'il ne ressemble à aucun des autres livres et défendrait bien sa place.

Nous vivons ici en Suède dans l'attente de la décision concernant le prix Nobel. On en écrit beaucoup dans les journaux et les revues et on en discute dans tous les cercles privés. Pour la première fois, votre candidature est sérieusement soutenue par des personnes influentes, et en ce qui concerne l'Académie, il paraît que tous les auteurs sont pour vous tandis que les non-auteurs (prêtres, avoués, médecins et autres gens de ce type qui sont académiciens, on ne sait pas pourquoi) dirigés par le critique puissant mais notoirement borné Fredrik Book forment l'opposition. Comme vous le savez, il y a dans le testament d'Alfred Nobel la stipulation que le prix doit être donné à un auteur *idéaliste*¹. C'est ce mot qui inspire quelque doute dans le cœur des braves académiciens qui presque tous sont des hommes très bourgeois, bien pensants et âgés. (On se demande par quels moyens dans le temps on a réussi à voir un idéaliste dans Anatole France !?) En tout cas tous vos amis ici gardent le ferme espoir de vous voir obtenir le prix cette année ; sur le conseil de quel-

¹ Dans son testament, rédigé à Paris le 27 novembre 1895, Alfred Nobel a en effet précisé les critères qui devraient servir à l'attribution des cinq prix qu'il fondait ; le revenu du capital qu'il laisserait à sa mort devrait être divisé en cinq parts égales, dont « la quatrième [irait] à l'auteur de l'œuvre littéraire la plus remarquable d'inspiration idéaliste ».

ques personnes bien placées pour juger la situation, j'ai publié dans un des plus grands quotidiens de Stockholm, le jour même de la première session de l'Académie pour décider du prix (il y aura trois sessions), un grand article sur vous, surnommé « Un idéaliste dans l'esprit de Nobel », où je montre que ce n'est pas malgré, mais au contraire à cause de la stipulation idéaliste que vous méritez le prix. La plupart des académiciens ne connaissent que superficiellement votre œuvre et il est bon de souligner pour eux l'existence de livres tels que *Numquid et tu*, *Souvenirs de la Cour d'Assises* et les livres concernant le voyage au Congo. J'ai aussi parlé à propos des *Chants de départ* du jeune Lacaze de votre influence si salutaire sur la jeunesse française ¹. Enfin j'ai parlé de votre lutte constante contre les divers dangers de l'insincérité et de l'égoïsme, de votre désir d'encourager et de donner confiance à vos lecteurs, de l'enthousiasme que la jeunesse (âge spécialement idéaliste) montre pour votre œuvre, etc. etc. Pas un mot qui pourrait effaroucher l'académicien le plus bien pensant, mais en même temps un hommage sincère et passionné et traitant des valeurs essentielles de votre œuvre.

En attendant la décision, mon éditeur prépare une réimpression des *Faux-Monnayeurs*, et je viens de terminer la traduction des *Nourritures terrestres* que j'ai faite en collaboration avec un certain monsieur Sven Rydberg (actuellement chef de l'Institut Suédois à Paris). Ce dernier travail a été bien difficile et je crains malgré tous nos efforts que le résultat ne reste assez insatisfaisant. J'ai encore entrepris la traduction de *L'École des Femmes*, qui paraîtra probablement vers le commencement de 1948.

Croyez bien, mon cher Maître, que je garde un souvenir vivant et inoubliable de votre si cordial accueil lors de ma visite à Paris au mois d'avril ². J'ai beaucoup regretté votre départ qui me privait du plaisir de

¹ Le recueil posthume de Jean Lacaze — mort en août 1946 à dix-huit ans, dans l'assaut de son groupe de maquisards contre une colonne allemande — venait d'être publié (Finhan : Éd. Chantal, ach. d'impr. le 10 juillet 1947) avec une « lettre-préface » de Gide, où celui-ci expliquait son « influence » sur le jeune homme pour qui *Les Nourritures terrestres* avaient été « son bréviaire ». « "L'influence ne crée pas : elle éveille", disais-je en 1900 déjà, dans ma première conférence — et je me tiens pour satisfait si mes livres ont pu aider des jeunes gens à pressentir et dégager ce qui sommeillait en eux d'héroïque. » (Cette préface sera recueillie en 1948 dans *Préfaces*, puis en 1949 dans *Feuillets d'automne*.)

² Cf. toutefois ce qu'il écrira plus tard : « [...] mes rencontres avec Gide furent

vous revoir et de parler un peu plus et un peu mieux avec vous que durant notre conversation confuse le matin de mon arrivée et de votre départ. Mon grand espoir est de vous revoir bientôt — ici à Stockholm, où vous viendrez recevoir le prix et je serais très heureux de pouvoir vous être utile comme guide et interprète.

J'espère que vous êtes en aussi bonne santé qu'au printemps et que vous gardez toujours votre bon appétit de la vie et de ses aspects changeants. Cette lettre vous trouvera-t-elle à Paris ¹ ? J'en doute, mais je compte sur le bienveillant intermédiaire de votre secrétaire à laquelle je vous prie de transmettre mes sympathies.

Je suis, mon cher Maître, votre sincèrement dévoué et attentif

Göran Schildt.

P.S. Avez-vous connu Rainer Maria Rilke et quelle est, en gros, votre appréciation de lui ² ? Je suis en train d'écrire une étude sur lui et m'arrête souvent devant des affinités et des dissemblances entre vous, qu'il me serait infiniment précieux de voir éclaircies par quelques mots de vous. D'autre part, je crains beaucoup d'abuser de votre patience et de vous faire perdre votre temps. (C'est à cause de cela que je me suis abstenu de vous écrire de longues lettres durant les années passées, malgré toutes les questions que mon étude sur vous suscitait et les points obscurs dans vos livres que je traduisais). Remettons donc, si vous le préférez, la question de Rilke jusqu'à une rencontre éventuelle.

Lucien Maury à André Gide

Lucien Maury (1872-1953) et Gide se sont connus avant la guerre de 1914, au temps où, critique littéraire à la *Revue bleue*, Maury rendait régulièrement et élo-

pour moi une assez étonnante déception. Tout ce qu'il a écrit, y compris les lettres qu'il m'a adressées, respirait le naturel et la sympathie. Mais, une fois face à lui, j'ai plutôt découvert un vieil acteur un peu ridicule et qui, sous la pression des médias, s'était parjuré dans le rôle d'un pape de la culture. » (Extrait d'un livre de Schildt paru en 2000, traduit et publié dans le *BAAG* de janvier 2003, p. 88.)

¹ Gide y est encore : il ne quittera le Vaneau que le 29 octobre, pour un long séjour à Neuchâtel chez ses amis Richard Heyd (l'éditeur d'Ides et Calendes).

² Gide ne semble pas avoir répondu à cette question de Schildt — lequel ne connaissait apparemment pas les pages (très brèves) que Gide avait données au recueil consacré à *Rilke et la France* en 1942 (Plon, coll. « Présences »).

gieusement compte des livres de Gide ; spécialiste des littératures scandinaves, il donna plusieurs notes, articles et traductions à *La NRF* de l'entre-deux-guerres. Après 1945, il a continué à se rendre fréquemment en Suède (il y a été professeur de littérature française à l'université d'Upsal) et a été un des meilleurs « passeurs » entre les cultures française et scandinaves.

10, rue de Sèvres, Paris—VII

LIT. : 58-72

[Jeudi] 23 oct[obre 19]47.

Cher et éminent ami,

Je ne sais si Schildt vous a envoyé l'article ci-joint, qu'il a publié le 20 oct. Dans un grand quotidien suédois, le *Stockholms Tidningen*, sous le titre : Un idéaliste selon l'esprit de Nobel, André Gide. Le recevant d'un ami, je vous le remets à tout hasard.

Article aussi bien intentionné que possible, montrant l'« idéalité » qui anime votre vie et votre œuvre — répondant ainsi au testament de Nobel et à son exigence d'« idéalisme ».

Schildt signale que les disciples de Maurras ont presque tous trahi, que Claudel a louangé Pétain... Les vôtres... exemple les *Cahiers [sic] du départ* et votre préface. Rappel de votre élection à Oxford ; conclusion comparant votre évolution à celle de Goethe, appelant le prix pour le plus grand écrivain français vivant...

L'important, c'est qu'un tel art. ait paru dans un quotidien dont le directeur littéraire est le poète Anders Österling, secrét^{re} perpétuel de l'Académie... En le publiant, Österling a-t-il voulu se découvrir lui-même, agir sur l'opinion, ses confrères... ?

La compétition à Stockholm se précise à l'approche de la décision, toujours incertaine et qui sera disputée.

Si vous le désirez, je vous traduirai l'article — par écrit (je vous redemanderais le texte) — ou oralement.

Bien fidèlement votre

L. Maury.

P.S. J'espère vous envoyer prochainement les statuts imprimés de la Société Strindberg¹. Nous préparons une première manifestation publique, qui sera sans doute une conférence sur Strindberg en France.

¹ Gide a accepté la présidence de la Société Strindberg créée à l'initiative de Lucien Maury, mais il n'assistera pas à la séance inaugurale du 20 novembre, se contentant d'envoyer à Jean Schlumberger un bref texte que celui-ci lira. V. plus loin.

Pouvons-nous avoir le grand espoir que vous présiderez la réunion ? Vous plairait-il de choisir une date entre le 15 9^{bre} et le 15 X^{bre}. (Avant le 1^{er} déc. serait préférable, en prévision du cas (souhaité par nous tous) où vous seriez appelé à Stockholm.)

Göran Schildt à André Gide

Stockholm, le [jeudi] 13 novembre 1947.

Mon cher Maître,

Permettez-moi de vous serrer chaleureusement la main et vous dire quelle joie immense je sens en apprenant la grande nouvelle. En ma qualité de petit soldat dans la grande armée de vos admirateurs je me sens tout fier du couronnement de notre général — je me sens presque promu moi-même, tant je me suis passionné pour la chose.

Maintenant nous attendons avec impatience le jour de votre arrivé¹ pour la « distribution des prix » (vers le 10 décembre je crois). Mon ami, notre éditeur commun, Monsieur Carl Björkman (qui a fait beaucoup pour votre œuvre pendant les années passées) me charge de vous prier de réserver une de vos premières soirées à Stockholm pour un dîner chez lui, où il espère pouvoir vous présenter quelques auteurs et intellectuels suédois. En ce qui me concerne je me mets entièrement à votre disposition durant votre séjour ici et serais réellement heureux de pouvoir vous aider dans toutes les questions pratiques et autres qui se présenteront. D'autre part je vous préviens que je ne suis pas du tout un type collant qui vous opportunera [*sic*] et prendra votre temps plus que vous ne le désirez. Vous pouvez donc en toute confiance vous adresser à moi déjà avant votre arrivé si vous avez quelque renseignement à demander. Je connais assez bien Monsieur Anders Österling, le secrétaire perpétuel de l'Académie.

Mon adresse est : Göran Schildt, Hedinsgatan 17, Stockholm, et mon numéro de téléphone : Stockholm 67 43 70.

J'adresse une copie de cette lettre à Neuchâtel vous sachant en Suisse.

De tout cœur

votre

Göran Schildt.

¹ Le français de Schildt — tant orthographe que grammaire — n'est pas parfait. Nous respectons la littéralité de son texte, sans y multiplier les *sic*.

Göran Schildt à André Gide

Stockholm, ce [vendredi] 14 novembre 1947.

Mon cher Maître,

Comprenant parfaitement votre hésitation devant le voyage à Stockholm, je vous prie pourtant de prendre les points de vues suivants en considération. D'abord votre présence ici le 10 décembre n'est pas seulement ardemment souhaité par tous vos amis et admirateurs, mais a aussi une importance capitale pour l'institution des prix Nobel, le prix littéraire étant considéré comme le plus important et le plus en vue des prix. Votre absence jetterait donc une espèce d'ombre sur la solennité.

Je viens de parler longuement avec M. Österling, le secrétaire de l'Académie, qui n'a pas encore reçu votre réponse officielle, mais me prie de vous renseigner sur les exigences qu'une visite à Stockholm vous imposerait. Le strictement nécessaire se limite aux choses suivantes : le 10 décembre, distribution solennelle des prix par le roi. Cet acte ne dure qu'une heure et vous avez seulement à recevoir le prix, voir les autres lauréats recevoir les leurs et écouter quelques discours auxquels vous n'avez pas à répondre. Après la distribution des prix on se rend à l'Hôtel de Ville où il y a un banquet. C'est là que vous avez à prononcer un petit remerciement de cinq minutes. Rien ne vous empêche de rentrer à l'hôtel tout de suite après le banquet. Le lendemain, le 11 décembre, il y a un dîner chez le roi. Ce dîner est toujours très tranquille, formel et ne demande aucun effort. Pas de discours. On rentre à 9 heures et demi ou à 10 heures. *Cela est tout*, et si vous le désirez vous pouvez décliner toutes les autres invitations, banquets, dîners etc. pour lesquels on ne manquera pas de vous solliciter. Quelques lauréats prononcent un discours publique à l'université durant leur séjour en Suède, mais cela est tout à fait facultatif et la plupart des lauréats littéraires ne l'ont pas fait, tandis que presque tous les savants le font.

Vous voyez donc, mon cher Maître, qu'une visite à Stockholm ne sera pas nécessairement insupportable et qu'elle ne vous fatiguera pas trop si vous vous tenez sur la défensive dès le commencement. Je sais qu'il vous a toujours été difficile de dire non et que vous serez assiégé par des invitation, des journalistes, des admirateurs durant votre séjour ici. C'est pour cela que je voudrais vous demander si vous voulez accepter mon appartement à Stockholm — ma femme et moi irions habiter chez mes beaux-parents qui habitent tout à côté. Notre appartement est petit, mais moderne, bien chauffé et commode. Ici vous seriez parfaitement à

l'abri et pourriez régler votre séjour selon vos goûts et souhaits. Naturellement vous n'avez pas le même service ici qu'au Grand Hôtel, mais je ferai mon possible pour votre commodité et votre paix. Cet offre est seulement une idée qui m'est venue et je comprendrai parfaitement si vous préférez l'hôtel.

Mon cher Maître, veuillez voir dans cette lettre, écrite à la hâte et terriblement négligée, une marque de mon désir de vous servir. L'avion qui emportera ce message part dans quelques minutes. Je finis ici en espérant que je pourrai malgré tout bientôt vous revoir.

Votre bien dévoué

Göran Schildt.

P.S. J'ai été profondément touché en voyant dans les journaux ce que vous avez dit de mon livre — cela a eu une très grande importance pour moi ici en Suède. Merci.

André Gide à Göran Schildt

C/o Richard Heyd, 15 Évole,
Neuchâtel (Suisse)

[Dimanche] 16 novembre 1947.

Cher ami Göran Schildt,

Quelles exquises lettres je reçois de vous (du 13 et du 14) ! Elles me vont droit au cœur et le plaisir de vous revoir ne serait pas un des moindres attraits de ce voyage. Voyage si séduisant, si flatteur, qu'il me faut, pour le redouter néanmoins, de bien sérieuses raisons : je suis un vieil homme, il n'y a pas à en douter. Je puis, il est vrai, sous l'empire d'une passagère excitation, donner le change ; mais quelques heures, quelques instants seulement et avec une dépense qui m'exténue. Sitôt ensuite, je suis fourbu. Les cérémonies d'Oxford m'ont suffisamment renseigné sur mon peu de résistance. J'ai mis du temps à m'en remettre. J'ai quitté Paris *n'en pouvant plus* et n'ai pu me ressaisir, en Suisse, et me remettre au travail que grâce à des amis dévoués qui font le guet et protègent mon repos dans une tranquillité presque absolue. C'est le cœur qui n'allait plus, ces derniers temps. Le médecin spécialiste que je consulte va me dire s'il estime que je suis en état de supporter le voyage et de faire passable figure aux honneurs qui m'attendent là-bas, si amicalement simplifiés qu'ils puissent être et que vous me les promettiez. Pour l'instant je reste « à l'étude » et vous ferai part aussitôt du résultat de la consultation. Inutile de vous dire combien je le souhaite favorable

et que mes craintes soient exagérées. De toute manière persuadez-vous que mon cœur, et si fatigué qu'il puisse être, est tout avec vous et ces amis de Suède qui m'ont marqué leur sympathie en me décernant cet extraordinaire honneur — dont je voudrais me montrer digne. Veuillez le leur dire, je vous prie, et ma reconnaissance émue.

Tout amicalement vôtre,

André Gide.

Certain « interview », où l'on me fait tenir les propos les plus absurdes (paru à Paris) est de pure (ou impure) invention. J'ai protesté ; mais bien vainement, je le crains.

Répondant à une très pressante sollicitation, j'ai envoyé ce texte (ai-je eu raison ?) qui doit paraître dans la *Svenska Dagbladet*¹... mais traduit comment ??

Répondu de mon mieux aux abondantes questions de Victor Vinde (« services parisiens de *Dagens Nyheter* ») et de Rita Vinde (« correspondant d'*Expressen* ») venus de Paris en avion, tout exprès, et se présentant de la part de Lucien Maury — fort aimables tous deux, du reste.

Göran Schildt à André Gide

[Stockholm,] Lundi soir [17 novembre 1947].

Hélas ! Je viens de recevoir votre missive avec la copie de la lettre pour M. Österling. Je ne peux pas cacher qu'elle m'a causé une très douloureuse déception, mais il faut naturellement se rendre devant les si sérieux obstacles que votre santé vous impose. Comptant depuis quelque temps de venir en France vers le 1 juin 1948 je tâche de me consoler avec la pensée que peut-être je pourrai vous voir alors — si toutefois vous serez à Paris au mois de juin, ce qui naturellement est très incertain.

Monsieur Österling vous a probablement écrit pour vous dire qu'il est souhaitable que vous écriviez un court remerciement que l'ambassadeur français (M. Gabriel Puaux²) pourra lire devant l'assemblée réunie pour

¹ Il s'agit du texte qui parut dans *Le Figaro* du 21 novembre sous le titre « Reconnaissance », après avoir été publié, traduit, dans la *Svenska Dagbladet* du 19 novembre : « Tankefriheten grunden for varkultur. André Gide manar till kamp for individens hotade frihet » (v. p. 531 de ce BAAG).

² Gabriel Puaux (1883-1970) vient alors de prendre son poste d'ambassadeur de France à Stockholm. Il lira en effet, au banquet du 10 décembre dans la « Salle

le banquet Nobel le 10 décembre. Si vous le désirez je ferai volontiers la traduction pour la presse.

Madame Elsa Thulin (qui vous a vu à Paris cet été) m'a demandé de bien vouloir la laisser traduire *Thésée*¹, ce que j'accorde très volontiers, n'ayant aucune prétention d'accaparer la traduction de vos livres et heureux au contraire que d'autres veulent s'en occuper après l'indifférence des années passées. Cela dépend donc uniquement de vous si vous voulez autoriser la traduction qui paraîtrait chez Wahlström & Widstrand. Mme Thulin est une femme assez fatigante mais qui sait bien son métier de traductrice, et je suis sûr qu'elle rendrait justice à votre *Thésée*.

Lucien Maury à André Gide

10 rue de Sèvres

Paris VII

[Mercredi] 19 nov[embre] 1947.

Cher et éminent ami,

Merci de m'avoir communiqué ces documents. Vos réponses sont parfaites. Au surplus tout se passe le mieux du monde ; je viens de parcourir les principaux journaux de Stockholm : presse admirable à votre égard, admirable d'attention, de sympathie, d'éloge unanime et pertinent. On a rarement vu un prix Nobel accueilli avec cette satisfaction, voir, dans maints journaux, cet enthousiasme... Par delà votre œuvre on glorifie la littérature française et la France dont vous exprimez la pensée profonde... L'Académie suédoise, qui n'est pas toujours à pareille fête, recueille une part de compliments : elle s'honore, écrit un critique, plus encore qu'elle ne vous honore.

Je vous remercie d'avoir accueilli Vinde et sa femme ; l'interview que vous lui avez accordée, et que je viens de lire, aura là-bas le plus heureux retentissement. Le journal du mari, le *Dagens Nyheter*, est le

d'or » de l'Hôtel de Ville de Stockholm, l'« adresse » que Gide lui aura envoyée (v. p. 535 de ce BAAG).

¹ C'est en effet à Elsa Thulin (1887-1960) que l'on devra les versions suédoises de *La Symphonie pastorale* (*Pastoralsymfonien*, Bonnier, 1947) et de *Thésée* (*Theseus*, Wahlström & Widstrand, 1948). Elle avait traduit *Un taciturne* de Roger Martin du Gard, qui la rencontra à Stockholm en 1937 et la décrit dans son *Journal* (t. III, p. 109) comme une « belle brune un peu agitée et encombrante, mais intelligente et fort agréable ».

plus important des quotidiens suédois, ami traditionnel de la France aux heures les plus sombres (1914-18), lu par le public libéral et cultivé qui suit et connaît votre œuvre. Le directeur actuel, D^r Herbert Tingsten, professeur à la Fac. de Droit de Stockholm, esprit très distingué et vigoureux, qui est de mes amis, se trouve présentement en Amérique ; il a câblé à son journal en vue d'obtenir de vous soit un article, soit une déclaration de quelques lignes qui seraient reproduites en fac-simile (honoraires à votre gré !) — Vinde vous en écrira ; permettez-moi de vous recommander très particulièrement cette requête. Très important auprès de l'opinion éclairée suédoise.

J'espère de tout cœur que votre médecin autorisera le voyage de Suède, qui serait triomphal. Sans doute rentrerez-vous prochainement à Paris ; j'y serais tout à votre disposition pour renseignements utiles à vous-même — et à M. Herbart s'il vous accompagne à Stockholm ¹.

Avec la plus grande joie, bien fidèlement vôtre,

L. Maury.

Le livre de Schildt paraîtra au *Mercure*, à qui je présente notre meilleure traductrice ².

Lucien Maury à André Gide

10 rue de Sèvres

Paris VII

[Dimanche] 23 nov[embre] 19[47].

Cher et éminent ami,

Votre lettre ³ me consterne — sans m'inquiéter vraiment. Lorsque le cœur, vieux compagnon de nos misères, se met à regimber, sa voix est souveraine... Mais je sais, par maints exemples, qu'avec quelque repos on vient à bout de sa résistance. Un de mes amis, plus âgé que vous, me

¹ Pierre Herbart est en effet le « fidèle ami » dont Gide, dans son télégramme du 16 novembre à l'Académie suédoise (v. p. 537 de ce numéro), a annoncé qu'il l'accompagnerait à Stockholm. Le 29 octobre, la Petite Dame notait dans ses *Cahiers* (t. IV, p. 76) : « Ai-je dit qu'il paraît qu'il est question de Gide pour le prix Nobel ? Il ne sait trop s'il s'en épouvante, ou s'il s'en réjouit. Mais Pierre a promis, le cas échéant, de l'accompagner à Stockholm et ça le rassèrene. »

² *Gide et l'Homme* paraîtra au *Mercure* de France, traduit par Marguerite Gay et Gerd de Mauffort (ach. d'impr. le 25 mai 1949).

³ Non retrouvée.

le prouve encore magnifiquement !

Puissiez-vous consentir quelque temps la prudence nécessaire !

Stockholm sera désolé ; l'Académie suédoise et nos amis comprendront, avec infiniment de regret et de chagrin.

Pourquoi l'Académie persiste-t-elle à maintenir une telle date ? Stockholm est sous la neige... Quel que soit l'attachement des Suédois aux dates exactes des anniversaires ¹, ne pourraient-ils, en l'occurrence, passer outre et élire une autre saison !

J'ai moi-même (*paulo minora* ²...) refusé d'aller à Stockholm en janvier dernier, mais j'ai pu faire cet été en Suède, avec mon fils, un très beau, émouvant et reposant voyage.

Votre cas fera-t-il réfléchir les académiciens ? Votre absence de cette année serait un gage d'avenir intéressant tous les lauréats futurs.

Vinde, à qui je viens d'annoncer votre décision par tél., donnera au *Dagens Nyheter* un article faisant appel à un nouvel almanach du prix Nobel.

J'écris moi-même dans le même sens à Österling.

J'ai eu le plaisir de voir ces jours-ci Roger Martin du Gard en bien meilleure santé, très allègre. Il doit être aussi désolé que moi, mais mieux que personne il saura vous envoyer, et faire agréer, des vœux de prudence.

Merci de m'avoir communiqué copie de cette très belle lettre à Österling ³. Merci de vos très aimables égards pour le *Dagens Nyheter*.

Sans doute prolongerez-vous votre séjour en Suisse, pays des haltes reposantes.

Que de gens vous regrettent à Paris !

Profondément vôtre,

Lucien Maury.

¹ La remise solennelle des prix Nobel aux lauréats a toujours eu lieu le jour anniversaire du décès d'Alfred Nobel, mort le 10 décembre 1896 à San Remo.

² Citation traditionnellement altérée du premier vers de la IV^{ème} Bucolique de Virgile : *Paulo maiora canamus*, « élevons un peu le sujet de nos chants », en *Paulo minora*... : « humilions un peu... ».

³ Intitulée « Reconnaissance » dans *Le Figaro* (v. *supra*).

Göran Schildt à André Gide

Göran Schildt
Hedinsgatan 17
Stockholm

Stockholm, ce [lundi] 24 novembre 1947.

Mon cher Maître,

Votre si cordiale lettre a été pour moi comme une injection de joie et de courage — merci. Je comprends très bien votre hésitation devant les fatigues et les ennuis d'un voyage en Suède, surtout en cette saison, mais, comme tous vos autres amis ici, je garde malgré tout un petit espoir.

Le texte intitulé *Reconnaissance*, dont vous m'avez envoyé une copie, a semblé si important et si beau à moi et au secrétaire de l'Académie, M. Österling, que nous avons fait un effort pour qu'il soit distribué à tous les journaux suédois (y compris le *Svenska Dagbladet*) par l'ageance commune de la presse, mais cela a éveillé une telle tempête de la part du *Sv. D.* que nous avons dû renoncer à notre grand regret. Ainsi vos mots si émouvants n'ont pu atteindre que le public assez restreint des abonnés de ce journal. Heureusement j'ai pu remplacer la traduction terriblement infidèle qu'ils étaient sur le point d'imprimer par une plus exacte dont je vous envoie une copie.

Vous parlez de M. et Mme Vinde qui sont venus vous interviewer pour le *Dagens Nyheter*, le plus grand quotidien de la Suède. Leurs articles ont été très sympatiques et aussi justes qu'on peut l'espérer dans des reportages sensationnels qui visent toujours plus à l'effet qu'à la vérité. Du reste toute la presse suédoise (excepté naturellement les journaux communistes) a marqué un contentement unanime du choix de l'Académie, et cela a été un vrai plaisir de voir tous les critiques sans exception chanter vos louanges — les mêmes critiques qui à l'unison vous déclareraient suranné, décadent et sans intérêt il y a cinq ans à l'occasion de la parution en suédois des *Caves du Vatican*. Enfin, tout cela a moins d'importance. L'essentiel est que le public commence à montrer un vif intérêt pour vos livres. J'ai fait ces jours-ci quelques conférences publiques sur vous, arrangées par l'union des libraires, et cela m'a permis de voir que ce n'est pas seulement une petite élite d'intellectuels qui désire vous connaître, mais des gens de toutes les classes et professions et surtout la jeunesse. On réédite les traductions déjà existantes de vos livres et on projette de nouvelles. Mon éditeur m'a demandé de commencer tout de suite la traduction de vos deux livres sur la Russie. Pourtant j'aimerais bien entendre votre opinion sur cette entre-

prise avant de la commencer, — aussi pour savoir dans quelle mesure vous jugez indispensables les diverses appendices, témoignages etc. qui sont inclus dans les deux volumes.

Avant de finir ma lettre je veux vous annoncer que Lucien Maury semble enfin avoir réussi à placer mon livre *Gide och människan* chez un éditeur français. Il m'écrit que M. Hofman au Mercure de France a accepté de le prendre et me prie de me mettre en contact avec lui. Je reste persuadé que la cause de ce succès est uniquement la façon élogieuse dont vous avez parlé de l'ouvrage lors des interviews pour le prix Nobel, et je ressens une grande peur que le livre une fois traduit ne se montrera au dessous de votre attente et des grandes exigences que votre protection a éveillées chez l'éditeur et les critiques.

On pense beaucoup à vous en Suède ces jours-ci. Mon cher Maître, croyez bien qu'une des plus ferventes de ces pensées est la mienne, qui ne s'est pas affaiblie bien qu'elle s'adresse à vous depuis si longtemps. C'est vrai que je vous aime aujourd'hui pour bien d'autres raisons qu'au commencement et que j'admire maintenant surtout votre profond respect pour les sentiments et la valeur d'autrui ainsi que cette pudeur de la vertu qui vous a fait si jalousement cacher la vôtre.

Bien cordialement
votre dévoué

Göran Schildt.

Lucien Maury à André Gide

10 rue de Sèvres
Paris VII

[Jeudi] 4 déc[embre 19]47.

Cher et éminent ami,

Je reçois ce matin votre lettre du 29 nov. (!) et vous réponds sur le champ, avec l'espoir que ces lignes mettront moins de temps à vous parvenir.

Parfaite, votre lettre à Roger Martin du Gard, communiquée au *Dagens Nyheter*, et qui fera là-bas grand plaisir au public et à l'Académie¹.

¹ Une *lettre ouverte* à Martin du Gard, datée du 27 novembre et qui, après publication (traduite en suédois) dans le *Dagens Nyheter*, paraîtra dans son texte original dans *Le Figaro* du 13 décembre (v. p. 533 de ce BAAG).

Celle-ci reçoit de tous côtés, grâce à vous, des compliments, voire de Norvège où ses derniers choix ¹ avaient été assez vertement critiqués (notamment par le poète Øverland ²).

Puisque vous vous proposez d'offrir à des Suédois la nouvelle coll. de votre *Théâtre* en 8 vol. ³, c'est, il me semble, à l'Académie que ce cadeau serait le plus indiqué, apprécié et utile.

Quant aux autres dons que vous désirez faire en Suède comme Martin du Gard, je n'ose vous donner un avis ; le plus simple serait, je crois, de consulter notre ambassade de Stockholm, qui, étant sur place, peut le mieux juger de la question ⁴.

Vous connaissez, au surplus, notre nouvel ambassadeur, qui est particulièrement bien vu en Suède (sa fille est mariée à un diplomate suédois), M. Gabriel Puaux. Il appréciera fort l'honneur qui va lui échoir de lire votre discours à la séance solennelle.

Que de regrets suscitera votre absence ! Pour moi, je pense surtout à votre santé, à votre repos qui doit être assuré, et vous remettra vite.

En grande hâte, avec encore mille félicitations et vœux — et l'expression de mes sentiments profondément dévoués.

Lucien Maury.

Je vous envoie ci-joint le prospectus de la Soc. Strindberg, que nous

¹ Le prix avait été décerné en 1946 au romancier suisse-allemand Hermann Hesse, en 1945 à la poétesse chilienne Gabriela Mistral et en 1944 au romancier et essayiste danois Johannes V. Jensen (il n'avait pas été attribué pendant la guerre, entre 1940 et 1943).

² Arnulf Øverland (1889-1968), poète norvégien.

³ Le premier tome du *Théâtre complet de André Gide* édité par Ides et Calendes est sorti des presses en juillet 1947, et les deux suivants paraîtront avant la fin de l'année, mais les tomes VI, VII et VIII ne seront achevés d'imprimer qu'en mai-juin 1949...

⁴ Gide va aussitôt écrire (le 8 décembre, lettre inédite) à l'ambassadeur Puaux : « Je sais, par mon ami Roger Martin du Gard et par Lucien Maury qu'il est de coutume que le nouvel élu du prix Nobel marque sa gratitude envers la Suède par quelques dons à telles sociétés de bienfaisance ou organisations philanthropiques, fondations, bibliothèques, etc... que sais-je ? Mais il y a des précédents, et l'on me dit, Monsieur le Ministre, que vous êtes admirablement placé pour les connaître et me guider. » Gabriel Puaux lui répondra le 12 décembre (lettre inédite) qu'il se chargera volontiers de la distribution des dons en reprenant liste de Martin du Gard en 1937, « avec une majoration qui doit corriger la dévaluation subie depuis dix ans par la couronne ».

adressons à 500 personnes avec la carte d'invitation à notre première manifestation publique, la conférence du 20 à la Sorbonne.

Vous avez bien voulu me dire que vous enverriez un mot que nous lirions en votre absence ; est-il indiscret de vous rappeler cette aimable promesse ¹ ?

Indiscret ! Voici, hélas ! qui l'est plus sûrement, mais vous nous excuserez. La jeune Soc. que vous présidez a besoin de se créer quelques ressources. Il me déplairait fort de vous apparaître en solliciteur, ne l'ayant jamais été nulle part. Si toutefois vous honoriez la Soc. de quelque appréciable libéralité, vous ne sauriez rien faire de mieux pour témoigner votre sympathie aux lettres suédoises ².

¹ Peu inspiré, Gide se donnera « grand mal » pour rédiger la page que Jean Schlumberger lira en ouverture de la séance du 20 décembre, à la Sorbonne, de la Société Strindberg. Ce texte (ce « très pauvre papier », comme le juge Schlumberger dans ses carnets intimes, v. *Correspondance Gide-Schlumberger*, p. 1002, n. 1) ne semble avoir été publié que dans le n° de janvier 1949 des *Meddelanden fran Strindbergssällskapet*, p. 4 (mais reproduit peu après dans le n° 191-192 de l'*Adam International Review*, p. 2) ; voici cette page : « Ce centième anniversaire de la naissance de Strindberg m'est une heureuse occasion de déclarer l'importance que prend et garde, dans notre culture occidentale, non seulement son théâtre, mais sa figure morale, si représentative, et son rôle spirituel. La France, trop souvent cantonnée complaisamment dans la contemplation de sa propre littérature et de sa politique intérieure, doit comprendre (apprendre à comprendre) ce qu'aurait aujourd'hui de ruineux, de mortel un cloisonnement isolateur. C'est vers l'extérieur que doivent se porter les regards. Il s'agit de comprendre qu'il y a d'autres peuples "et qui pensent", et qu'à ignorer les grands leaders de l'humanité (dont Strindberg) on risque de se trouver bientôt en retard et lamentablement distancé. J'eus le regret, voyageant récemment en Angleterre, de constater trop souvent semblable ignorance, et chez des gens qui s'estiment très cultivés, à l'égard des littératures d'autres pays. J'en ai rencontré, des meilleurs, pour qui le nom même de Hermann Hesse, par exemple, n'évoquait rien. Je ne puis imaginer une efficace résistance de notre culture occidentale contre les redoutables assauts actuels de la barbarie, sans une communication, réciproque, constante, une inter-pénétration des esprits agissants de tous les peuples et de tous les pays d'Europe. C'est seulement ainsi que nous pourrions obtenir une pacification de notre vieux monde et sa survie. Puisse la Société Strindberg y aider. » V. *infra* le « p.-s. » de la lettre de Lucien Maury du 15 janvier 1948, et les notes.

² V. *infra* la lettre de Lucien Maury du 12 décembre.

Lucien Maury à André Gide

10 rue de Sèvres

Paris VII

[Dimanche] 7 déc[embre 19]47.

Lit. 5872

Cher et éminent ami,

Votre allocution associant en quelque sorte à la gloire du prix Nobel la mémoire de Paul Valéry, vous ne pouviez rien dire ni faire qui fût plus agréable à l'Académie suédoise et aux Suédois... On en veut encore à Valéry d'être mort trois mois trop tôt ¹... L'Académie vous sera reconnaissante de justifier une fois de plus, et publiquement, son sentiment et son regret.

Votre allocution sera lue par notre ambassadeur non à la cérémonie de la distribution des prix, où les lauréats se voient adresser chacun une harangue par un collègue suédois de leur spécialité et demeurent eux-mêmes muets, mais (si mes souvenirs sont exacts) au banquet solennel de la soirée ?

Votre texte et votre lettre datée du *1^{er} déc.* me sont parvenus hier *6 déc.* à midi. Bien entendu, je n'ai rien ajouté ni modifié, les questions de protocole étant du ressort de notre ambassade, et les fêtes pouvant être présidées par le prince royal si le roi est souffrant ou empêché.

J'ai craint que votre texte ne parvienne pas à Stockholm pour le 9 déc., veille des cérémonies, les P.T.T. ne pouvant me garantir aucune date de départ ou d'arrivée, les avions suédois arrêtés par la grève, les brumes etc. Seule ressource, je me suis adressé au quai (le courrier diplomatique pour Stockholm était parti le matin), puis aux Relations culturelles qui ont télégraphié votre texte hier soir à M. Gabriel Puaux.

Mille bons vœux de repos et de paix.

Profondément vôtre,

Lucien Maury.

Lucien Maury à André Gide

10 rue de Sèvres

Paris VII

[Lundi] 8 déc[embre 19]47.

Cher et éminent ami,

¹ Paul Valéry était mort le 20 juillet 1945.

M^{me} Elsa Thulin désire passionnément, vous le savez, traduire votre *Thésée* ; personne en Suède n'en est présentement plus capable, à mon avis.

Mais elle ne peut accepter, devant son éditeur, d'en être chargée sur la recommandation de Schildt — dont elle parle avec estime et amitié, tout en lui reprochant d'écrire un suédois teinté de finlandisme (il est, vous ne l'ignorez pas, Finlandais-suédois).

Un mot de vous à M^{me} Thulin, qu'elle pourrait montrer à son éditeur, arrangerait tout.

D'autre part, le *Mercur*, décidé à publier l'ouvrage de Schildt, avait télégraphié et écrit à son éditeur à Helsingfors ¹ (Helsinki en finnois) pour acquérir les droits ; j'avais moi-même, pensant lui être agréable, écrit à Schildt. D'aucun côté, aucune réponse n'est arrivée, ni au *Mercur* ni à moi-même.

Je prie M^{me} Thulin de téléphoner au dit Schildt, s'il est à Stockholm, et de lui remonter l'inconvenance de ces silences.

Profondément vôtre,

Lucien Maury.

M^{me} Elsa Thulin, Bellmansgatan 6, Stockholm, Suède.

M^{me} Thulin avait eu le sentiment, lors de vos conversations avec elle, que vous la verriez volontiers entreprendre cette délicate et difficile traduction. Elle n'y renoncerait pas sans une profonde déception ².

Lucien Maury à André Gide

10 rue de Sèvres

Paris VII

[Vendredi] 12 déc[embre] 1947.

(Lit. 5872)

Cher et éminent ami,

Je reçois ce matin votre chèque, cadeau princier à la Société Strindberg, et ne puis que vous répéter mon télégramme : profonde gratitude du Comité, qui tiendra à s'en faire auprès de vous l'interprète mieux que je ne saurais le faire ici ³.

¹ *Gide och Människan* avait eu deux éditeurs en 1946 : d'abord Soderström à Helsingfors, puis Wahlström & Widstrand à Stockholm.

² V. *supra* p. 550, n. 1.

³ C'est un chèque de 100 000 francs que Gide a envoyé, « somme quasi in-

Grâce à vous, la Société va pouvoir agir et dès maintenant j'envisage de nouvelles manifestations pour l'hiver, au mieux, le printemps prochain, sont je vous reparlerai.

Merci de votre excellente lettre ¹ ; tout ce que vous me dites d'un contrôle possible des traductions est d'une frappante actualité.

Dès la réunion constitutive de notre Société, j'avais signalé que l'un de ses buts devait être d'améliorer le régime des traductions, faites trop souvent au hasard, sans discernement, par des gens qui ne savent ni les langues scandinaves ni (plus grave) le français, à la suggestion d'agences purement commerciales. J'avais suggéré que le contrôle des traductions soit offert aux éditeurs suédois et français. La question a été discutée et sera reprise avec vos conseils.

Ravi que vous veuillez bien envoyer à Schlumberger une communication qu'il sera heureux de lire à la conférence du 20.

N'oubliez pas que le mot *scandinave* a mauvais renom depuis qu'au siècle dernier le Danemark a dû lutter seul contre la Prusse et l'Autriche — désastre de l'idéalisme romantique ². Aujourd'hui encore, les 3 peuples, en bonnes relations, sont très jaloux de leur quant à soi : nous nous brouillerions avec Danois et Norvégiens en leur offrant le patronage suédois de Strindberg. Je vais cet après-midi au jury du prix Ibsen purement norvégien. J'ai souvent rêvé d'un front commun littéraire nordique à Paris ; à peine ose-t-on en parler, tant sont vives les résistances. Je prépare pour le *Mercur* une rapide esquisse des 3 (4 ³) littératures du Nord — à titre personnel et avec une grande attention à ne pas irriter les susceptibilités rivales.

Profondément vôtre,

L. Maury.

Vous me dites que le fils d'un de vos amis traduit des lettres de Strindberg. De quoi s'agit-il ? La Soc. Strindberg de Stockholm prépare une

signifiante étant donné la dévaluation du franc », écrira-t-il à Schlumberger, « mais qui peut tout de même rétribuer certains premiers travaux » (*Correspondance Gide-Schlumberger*, p. 1004).

¹ Non retrouvée. Gide devait y parler de la « question des traductions » comme il le fera dans sa lettre du 12 janvier 1948 à Schlumberger (dont il communiquera copie à Maury, v. *infra* la lettre de celui-ci du 15 janvier).

² Guerre contre la Prusse et l'Autriche qui se termina par la perte des duchés de Schleswig-Holstein.

³ Littératures danoise, suédoise, norvégienne — et finnoise.

édition de la correspondance en 10 ou 12 vol. Elle a publié récemment un choix de lettres où ne figure *aucun Français*. Est-ce ce vol. qu'on traduit ? Il faudrait le modifier, le compléter ¹.

Göran Schildt à André Gide

Göran Schildt
Hedinsgatan 17
Stockholm

Stockholm, [mardi] 16 déc[embre] 1947.

Mon cher Maître,

Quelques mots pour vous remercier de votre si aimable lettre du 29 novembre et pour vous raconter quelques impressions personnelles de la fête Nobel. Assistant pour la première fois à cette cérémonie, je dois avouer que tout me semblait intéressant et émouvant.

D'abord la distribution solennelle des prix dans la grande salle des concerts. Un public de 1200 personnes en habit et robes décolletées, la crème du monde savant, artistique et diplomatique de Stockholm. Sur la scène les membres de l'Académie Suédoise, de l'Académie des Sciences et de l'Institut Carolin. Des fanfares annonçaient l'entrée du vieux roi avec toute sa maison. Un peu plus tard de nouvelles fanfares pour l'entrée des 6 lauréats présents, qui étaient conduits jusqu'à leurs places sur la scène par les jeunes gens désignés à leur service. (J'aurais probablement eu l'honneur de vous conduire.) C'était un moment bien émouvant de voir ces six héros de l'esprit entrer comme des rois. Le physicien, Sir Appleton, avec le teint halé et le corps trapu d'un officier marin britannique, était visiblement le plus habitué aux honneurs et à la représentation ; il montrait une aisance parfaite, ne s'inclinait devant le roi en recevant le prix ni trop bas ni trop peu ; pendant le banquet plus tard dans la soirée il faisait un discours plutôt plaisant avec des anecdotes enfantines toutes remplies par ce bien connu « sense of humor » anglais qui est le privilège et le contrecoup de leur discipline si profondément assimilée. Le chimiste Robinson par contre était un homme tellement anonyme qu'il ne laissait aucun souvenir chez les spectateurs — je dois même regarder dans le programme en écrivant ceci pour me convaincre qu'il

¹ Le volume de correspondance choisie a paru en 1946 (August Strindberg, *Fran Fjärdingen till bla Tornet. Ett brev urnal 1870-1912*, éd. Torsten Eklund). Nous ignorons tout du projet de traduction française dont Gide a parlé à Maury.

assistait vraiment à la cérémonie. Les deux médecins, Carl et Gerty Cori, d'origine autrichienne de Prague mais sujets des Etats-Unis depuis une vingtaine d'années, faisaient une impression très sympathique de modestie et de jeunesse, surtout Gerty qui avait l'air d'une *college girl* assistant à son premier bal. L'argentin Bernardo Houssay, qui partageait le prix de médecine avec les Cori, avait tout à fait l'air d'un brave médecin français qui apprécie bien les plaisirs de la table ; aussi est-il le fils d'un émigré français et a pu donner hier en très pur français une conférence publique sur « la vie sexuelle des crapauds ». Le sixième lauréat était un savant allemand, le professeur Domagk, qui avait reçu le prix déjà en 1939 pour la découverte des sulfonamides, mais qu'Hitler avait mis en prison et défendu d'accepter le prix. Maigre comme un clou et avec une terrible expression de tristesse et d'animal malade, il était un représentant pathétique de l'Allemagne actuelle avec son grand passé scientifique et ses misères sans espoir.

Tous les lauréats étaient d'abord présentés dans un discours par un confrère suédois qui faisait l'éloge de leurs mérites et finissait en les demandant de recevoir le prix des mains du roi. Ainsi les lauréats défilaient l'un après l'autre pendant la cérémonie qui durait presque deux heures. Comme vous étiez absent votre prix était distribué le dernier. Monsieur Österling occupait la chaire pendant vingt minutes et vous présentait (en suédois) d'une manière pas trop réussie. Il avait tout le temps l'air de s'excuser un peu concernant le choix de l'académie et revenait sans cesse à des « malgré tout » et des « il faut bien avouer », qui essayaient d'établir que vous avez bien changé en vieillissant, que c'est plutôt votre influence et non pas vous-même qui mérite d'être louée et autres sophismes semblables. Puis Monsieur l'Ambassadeur Puaux a reçu le prix des mains du roi qui lui disait je ne sais quoi, que M. Puaux ne manquera pas de vous transmettre, et les applaudissements retentissaient pour la dernière fois pendant la cérémonie.

Sept cents personnes assistaient au banquet dans le magnifique Hôtel de Ville. C'est là que les lauréats ont prononcé de petits discours et que M. Puaux comme le premier a lu votre remerciement. Il l'a fait fort bien et d'une manière dont vous auriez été satisfait. Aussi le public s'est-il montré très sensible à vos mots et surtout à la manière dont vous avez évoqué le souvenir de Valéry. Après le banquet on circulait et faisait de la conversation. Je tombais entre autres sur un savant nègre, Monsieur Armattoo de l'Afrique Central, actuellement chef d'un institut médical à Londonderry en Irlande. Il me disait qu'il vous avait rencontré avant la

guerre (à Paris, je crois) et nous avons beaucoup sympathisé en parlant de vos livres sur le Congo. Puis comançait la danse dans la grande salle de marbre, où même quelques lauréats et personnes royales s'aventuraient avant de partir à la déroboé pour de petits soupers intimes chez différents notables, tandis que les étudiants avec leurs amies — venus pour chanter devant les lauréats — restaient maîtres dans l'Hôtel de Ville où le bal se prolongeait très gai et animé jusqu'au petit matin.

Tällberg, Dalécarlie, [samedi] 20 déc[embre] 1947.

Hélas, je continue aujourd'hui seulement ma lettre — à la campagne où je suis allé pour les fêtes de Noël.

En ce qui concerne le prix Nobel j'ai encore assisté à l'Ambassade française à un déjeuner que M. Puaux donnait en votre honneur pour les membres de l'Académie qui avaient tout spécialement appuyé votre candidature ainsi que pour quelques autres de vos amis inconnus d'ici. On buvait des toasts pour vous et regrettait votre absence. À la sortie de ce déjeuner un certain M. Bagge, conseiller à la Cour suprême et vieillard vénérable aux cheveux blancs, me demandait des renseignements concernant vos opinions sur la prédestination, et nous avons marché pendant deux heures dans la rue absorbés dans des discussions infinies sur votre manière d'envisager les cas judiciaires. Je croyais tout le temps qu'il sympathisait avec vos *Souvenirs de la Cour d'Assises* et me laissais entraîner dans des effusions dangereuses, ce qui évidemment était le but du rusé avocat. Il était visiblement heureux quand à la fin il avait rassemblé assez de déclarations imprudentes et saisissait l'offensive. C'était vraiment touchant de voir cet homme retraité, ex-ministre et homme d'état, faire une sortes de gymnastique avec son ancienne capacité de mener les grandes affaires. Après sa victoire tactique il me serra chaleureusement la main en nous séparant.

En ce qui concerne vos livres ils sont très bien vendus. On a réédité *La Porte étroite* et *L'Immoraliste*, épuisés depuis plus de vingt ans, *La Symphonie pastorale* est à son 15^e mille, *Les Faux-monnayeurs* environ au même et ainsi de suite. On récite de vos textes dans la TSF, on y a donné votre *Retour de l'enfant prodigue* avec des rôles distribués (assez réussie), tous les conférenciers expliquent votre œuvre et on peut parler d'une fièvre gidienne qui vous fera définitivement entrer dans le sang des Suédois.

J'ai eu le grand plaisir de rencontrer à Stockholm votre amie Assia

Lasseigne ¹ qui est venue deux fois à la maison chez nous et qui m'a beaucoup parlé de vous. Sa poésie n'est pas bien riche, mais belle et authentique.

Mon cher Maître, j'espère que vous avez pu bien vous reposer à Neuchâtel et que votre cœur va mieux. Peut-être aurez-vous les forces de faire un voyage en Suède ce printemps ou cet été ? C'est ce que vos amis ici souhaitent ardemment. Un tel voyage ne serait peut-être pas sans attraits et agrément pour vous non plus ? C'est assez curieux que vous, qui êtes un si grand voyageur, n'avez jamais visité les pays du Nord, et cette expérience doit bien vous tenter. Je crois que vous avez eu raison de ne pas venir pendant l'hiver, mais un voyage pendant la belle saison n'a rien pour vous arrêter.

Mon cher Maître, veuillez excuser cette lettre trop bavarde et croyez en mes sentiments d'affection et d'admiration profonde.

Votre tout dévoué

Göran Schildt.

Madame Elsa Thulin qui devrait traduire votre *Thésée* est prétentieuse. Elle s'est piqué parce que vous avez écrit dans votre lettre à moi que le texte est difficile et plein de traquenards, et dit maintenant qu'elle ne peut pas entreprendre ce travail si elle ne sent pas la confiance de l'auteur etc. Elle prétend que vous lui avez dit cet été à Paris : « Je vous confie mon *Thésée* ». Enfin, elle n'est pas contente de votre autorisation que je lui ai transmise, mais veut en plus que vous la flattez. Elle a écrit à Lucien Maury pour lui soumettre cette question importante. Si la chose ne s'arrange pas avec elle, il y a un traducteur très capable, M. Stig Ahlgren qui a écrit un petit livre sur vous ², qui pourrait traduire *Thésée*. Enfin, vous ferez comme vous voulez. Madame Thulin est une traductrice très capable, mais a l'art de faire toujours... des histoires.

¹ Épouse du critique d'art Jacques Lassaigue (1911-1982) qui fonda aux éditions Charlot, à Alger en 1944, avec Jean Amrouche et sous le patronage de Gide, la revue *L'Arche*, Assia Lassaigue a publié quelques recueils de poèmes et eut une importante activité de traductrice.

² Stig Ahlgren, *André Gide. Diktaren och tidsproblemen*, Stockholm : Albert Bonniers Förlag, coll. « Studentföreningen Verdandis Smaskrifter » n° 396, 1937 (72 pp.).

Lucien Maury à André Gide

10 rue de Sèvres

Paris VII

[Samedi] 27 déc[embre 19]47.

Cher et éminent ami,

Je vous remercie de m'avoir communiqué la lettre de Schildt que je vous retourne ci-joint : quelques traits exacts, mais extérieurs au sujet de cette cérémonie Nobel ; c'est l'atmosphère qu'il faudrait évoquer, l'ambiance, cette symbolique dont un étranger perçoit peut-être mieux parfois que les Suédois eux-mêmes la vraie signification... Quant au discours d'Österling, à sa diplomatie de secrétaire perpétuel originaire de Scanie, province de paysans matois..., je crains que, dans son zèle à votre égard, ce bon Schildt n'exagère certaines nuances oratoires ; j'attends le texte où je serais étonné que le fin Österling ait laissé transparaître quelque trace de *mea culpa*.

J'écris par ce courrier à M^{me} Thulin et à Schildt ; il y a entre eux un malentendu fâcheux que je leur demande de dissiper : M^{me} Thulin se croyait chargée de traduire votre *Thésée*. Schildt aura été maladroit en paraissant la patronner, car, non sans raison, elle revendique, comme traductrice, une autorité qu'il n'a pas. Je la connais depuis Upsal ; elle a une connaissance intime et une intuition de notre langue dont sont privés les universitaires, plus savants qu'elle mais moins bons traducteurs. Je redouterais, pour votre *Thésée*, les soins de quelque philologue... Schildt lui-même, suédois finlandais, écrit un suédois peu sûr, avec des finlandismes désagréables aux Stolckholmiens... Et il y a l'éditeur, auprès de qui M^{me} T. ne peut laisser contester son prestige (reconnu par des honoraires supérieurs à la moyenne). Si, le cas échéant, vous aviez l'occasion de faire parvenir un mot à M^{me} T., ce serait un baume sur sa blessure... Elle traduit *La Peste*, de Camus, et traduira, je crois, la pièce que vous avez tirée de Kafka ¹. Elle mérite qu'on lui fasse confiance. Bien fidèlement et profondément vôtre,

L. Maury.

¹ Note en marge, d'une main qui n'est ni de Maury ni de Gide, mais évidemment au nom de celui-ci : *Ai écrit aussitôt à Mme Thulin pour confirmation.*

Lucien Maury à André Gide

10, rue de Sèvres
Paris VII

[Jeudi] 15 – I – [19]48.

Cher et éminent ami,

Se pourrait-il que ne vous soit pas parvenue la lettre où je vous remerciais de cet exquis petit volume, *Poétique*¹, pour moi d'autant plus cher que votre si aimable dédicace m'est infiniment précieuse ?

Ce procès du lyrisme français que j'ai si souvent entendu instruire à l'étranger (les Scandinaves pensent à cet égard comme les Anglais), vous le nuancez si subtilement que tout le monde reconnaîtra votre supérieure équité.

Je suis infiniment curieux de voir paraître votre anthologie.

Ayant eu fréquemment l'occasion de discuter ces questions avec des poètes et critiques étrangers, et d'y réfléchir à ma table de travail, je me suis parfois demandé si l'on tenait suffisamment compte de la nature même et de la vertu des langues (la nôtre, analytique). À traduire des poèmes, on s'aperçoit vite que le vocable anglo-saxon ou germanique (donc nordique), prodigieusement riche de sens, de couleur, de suggestives consonances, toujours nuageux, imprécis, favorise le poète : opposez le mot français correspondant, pur diamant dont nous mesurons la lumière, le poids en carats... erreur de prétendre substituer ceci à cela ; traduire, erreur et paradoxe.

À la poésie si aisément dionysiaque de nos voisins s'opposera toujours, même aux heures d'ivresse, la difficile perfection de l'art apollinien.

Excusez, je vous en prie, cette digression !

La correspondance de Linné² ? On a publié tant de documents et d'études ayant trait à sa vie, à son œuvre — sociétés linnéennes dans le monde entier, la principale à Londres — que je ne saurais répondre ex-abrupto à votre question. Je vais rechercher ce qui, de sa correspondance, est accessible en français ou en anglais, et espère vous renseigner

¹ Ides et Calendes, ach. d'impr. le 24 sept. 1947. Le petit volume réunit trois textes qui constitueront (avec quelques variantes) la *préface* de son *Anthologie de la poésie française* publiée en 1949 dans la « Bibliothèque de la Pléiade ».

² Nous ne connaissons aucune autre trace, dans l'ensemble de ses écrits publiés, de cette curiosité de Gide pour le grand naturaliste suédois...

exactement.

Quant à mon étude du *Mercur*¹, il va sans dire que si vous pouvez y jeter un coup d'œil, j'en serais extrêmement heureux. Problème à résoudre, tradition à réviser... j'ai écrit cela surtout à l'intention de notre presse, toujours victime de préjugés et d'erreurs tricentenaires, demeurés intacts dans l'inconscient de notre peuple, et qui nous rendent un peu ridicules. *Quousque tandem*² ?

Bien fidèlement et profondément vôtre,

Lucien Maury.

M^{me} Thulin ayant, me dit-elle, reçu de vous une lettre charmante et bienveillante, l'escarmouche de Stockholm a dû s'apaiser.

P.S. (15–I–48)

Merci de cette copie de votre lettre du 12 janvier à J. Schlumberger³. Je l'ai lue avec autant d'attention que d'intérêt. Puis-je me permettre quelques remarques ?

Je retiens votre souci, très opportun, d'améliorer les traductions — et le sort des traducteurs (les professionnels viennent de créer une Association de défense de leurs intérêts).

La question des traductions littéraires, discutée dès la fondation de la Société Strindberg, il a été décidé d'apporter notre concours aux éditeurs désireux d'un contrôle sérieux des textes français... Jean Schlumberger

¹ « Essai d'explication des relations littéraires franco-scandinaves », *Mercur* de France, n^{os} 1011 et 1012, novembre et décembre 1947.

² « Jusques à quand enfin... ? » Reprise du célèbre exorde de la première *Catilinaire* de Cicéron : *Quo usque tandem abutere, Catilina, patientia nostra* ? (« Jusques à quand enfin, Catilina, abuseras-tu de notre patience ? »)

³ Longue lettre (*Correspondance Gide–Schlumberger*, pp. 1003–4) où il explique nettement pourquoi il a accepté la présidence de la Société Strindberg et ce qu'il a voulu surtout dire dans son allocution d'ouverture : « Lorsque Maury est venu me demander d'en accepter la présidence [...], je ne lui ai pas caché le peu d'estime que j'avais pour la figure même de Strindberg, le peu d'intérêt que je prenais à ses productions. S'il ne s'agit que de cet auteur, lui ai-je dit, je ne "marche" pas ; et, sur mon invite, il a modifié le texte de sa circulaire : ladite société n'avait pas à s'occuper du seul Strindberg, mais, plus généralement, de la littérature suédoise (Selma Lagerlöf me paraît bien supérieure au grinçant et grimaçant "Fils de la servante") et même des littératures scandinaves. [...] il est tout naturel qu'on s'occupe d'abord des œuvres de Strindberg laissées en vrac [...] ; mais il faudrait ne pas s'en tenir à Strindberg, dont je crois qu'on aura fait le tour très vite et sans grand profit. »

sait, d'autre part, ce qui a été fait au Pen Club et, avant la guerre, à la Coopération intellectuelle, dont la succession semble appartenir à l'Unesco... De ce côté nous pourrions offrir d'utiles suggestions.

Conformément à vos excellents avis et conseils, la Société Strindberg ne manquera pas d'élargir le plus possible son action, en s'intéressant à toutes les œuvres importantes de la littérature suédoise.

Notre programme à cet égard se développera peu à peu ; cela ne pourra se faire que d'accord avec vous, sous votre inspiration et vos auspices. Je ne saurais vous dire combien je me réjouis de l'intérêt que vous prenez à tout cela, et de l'ampleur que votre présidence assurera à l'effort de notre Société.

Dès votre retour, j'irai, si vous le voulez bien, vous entretenir de divers projets de manifestations d'intérêt général pour la fin de l'hiver ou le printemps prochain.

Je suis persuadé au surplus que Strindberg, s'il pouvait se révéler plus complètement, serait jugé par vous avec plus d'indulgence¹. Il n'est pas seulement le plus grand écrivain de Suède (à divers égards leur Hugo) ; il a toujours devancé son temps, anticipé le surréalisme et peut-être Kafka... Son angoisse, si dramatique, est la nôtre ; d'où son actualité.

Vous écrivez : « Rien n'empêcherait, ce me semble, de considérer cette Société Strindberg comme un département de quelque autre organisation plus vaste... »

Puis-je me permettre de vous demander à quoi vous faites allusion, à quelles institutions, à quelles intentions rattachées par vous à votre généreuse dotation ?

¹ Rarissimes sont les occurrences du nom d'August Strindberg dans les écrits publiés d'André Gide. Aucune dans son *Journal* ni dans ses divers essais (exception faite de l'« allocution » du 20 décembre 1947). Dans sa correspondance connue, avant ses lettres de 1947-1948 à Maury, Schlumberger et Martin du Gard, nous ne relevons que six lignes dans une lettre à sa mère du 22 septembre 1894 : « Je lis ce qu'on a traduit de Strindberg. *Mademoiselle Julie* est terrible, d'un cynisme dont rien n'approche — rien de ce que j'ai lu jusqu'à présent, mais il faut se préparer à en voir de raides. C'est l'œuvre d'un buté ; c'est dénué de beauté volontairement et tellement que l'on s'en révolte. Je n'ai rien lu de fort qui me déplaît tant. » (*Correspondance avec sa mère*, p. 472) et la seule mention, dans une lettre contemporaine à Marcel Drouin, de « l'horrible *Mademoiselle Julie* de Strindberg » (in Yvonne Davet, *Autour des "Nourritures terrestres"*, p. 56).

S'il s'agit de coopérations scandinaves, nous ne pouvons être que très prudents : les susceptibilités sont grandes ; le simple fait de souhaiter à Paris un front culturel et littéraire commun aux trois pays nordiques suscite de vives oppositions ; on jugerait inopportune une invite étrangère... (Mes prochaines chroniques du *Mercur*e, esquissant une vue des trois littératures depuis 1940, montreront les conflits de tempéraments et d'esprits.)

À travers la presse

LUCIEN MAURY

(*Les Nouvelles littéraires*, 13 novembre 1947, p. 1)

Sur Lucien Maury (1872-1953), v. *supra* pp. 544-5. Il est assurément cet « ami étranger de passage à Stockholm » à qui, « l'été, l'automne derniers, les écrivains de l'Académie ne refusaient pas » de prononcer les noms des lauréats possibles... Mais il reste d'autant plus prudent qu'il sait, comme il l'a écrit à Gide, que la décision est « incertaine et disputée ». L'hebdomadaire prend lui-même plus de risques : il illustre l'article avec « le dernier portrait d'André Gide ».

Le prix Nobel de littérature

Parlons-en quand il est temps encore, tandis que s'achèvent à Stockholm les délibérations des académiciens suédois. Le nom du lauréat connu, le petit mystère qui précède et accompagne ces délibérations dissipé, il sera trop tard.

Le prix Nobel, en effet, n'a pas coutume de révéler des noms nouveaux ; attribué généralement à des écrivains connus, il ne distingue — jusqu'ici du moins — que des gloires consacrées ; les mérites de ses lauréats ne sont guère discutables ; on ne discute que de l'opportunité des choix, déterminés par un ensemble de considérations, d'égards et de convenances difficilement appréciables hors des séances d'un aréopage à programme intellectuel.

Et certes, la tâche de ces juges, impénétrables, méthodiquement secrets, et qui se refusent aux indiscretions publicitaires, n'est pas aisée ; il y a une politique du prix Nobel qui doit tenir compte des ambitions et des compétitions nationales, de l'universelle concurrence du talent, du génie, sans négliger les petites nations, dont la voix risque de ne pas se faire entendre... Blâmera-t-on cette politique ? On ne saurait nier qu'elle s'inspire d'un principe d'équité et de justice englobant l'univers.

Le prix est, on le sait, décerné par l'Académie suédoise, instituée au XVIII^e siècle sur le modèle de l'Académie française, mais qui ne compte que dix-huit membres. On est moins informé du cadre et de l'atmosphère où s'accomplit leur activité. Les « dix-huit » s'assemblent dans le décor — du plus pur style gustavien — de ce palais de la Bourse, où s'abritent, en outre, les collections livresques de l'Institut Nobel.

Franchissez, venant des quartiers bourgeois du Nord, le palais royal, qui domine de son architecture classique la capitale suédoise, la Bourse s'élève sur une petite place silencieuse, le plus souvent ignorée des touristes, entourée d'un lacs de ruelles pittoresques presque unique en Suède, où les villes, construites autrefois en bois, anéanties par des incendies périodiques, ont un aspect moderne ; le Moyen Âge survit ici en ces vieilles demeures aux frontons triangulaires, ces anciens couvents, ces passages voûtés qui aboutissent au lac Moelar ou à l'extrême avancée de la mer Baltique. À deux pas, l'église où fut prêchée pour la première fois officiellement la Réforme ; toute proche, l'activité séculaire des ports d'eau douce et d'eau salée... L'Académie suédoise délibère au cœur même de l'histoire nationale, sans hâte, sur le vu d'une documentation élaborée par des experts polyglottes ; l'éminent et courtois bibliothécaire de l'Institut Nobel, le docteur Williers, tient à leur disposition une bibliothèque cosmopolite sans cesse tenue à jour.

Ces académiciens ne sont pas tous écrivains ; la littérature suédoise, toutefois, délègue parmi eux ses plus brillants poètes, romanciers, dramaturges, historiens et critiques. Citant récemment leurs noms, l'un de nos confrères parisiens leur adjoignit avec générosité quelques défunts. On se contentera de rappeler ici ceux des vivants dont les œuvres commencent d'être connues en France, les romanciers Sigfrid Siwertz et Gustav Hollström, les poètes Pär Lagerkvist et Hjalmar Gullborg. La romancière Elin Wägner a succédé à Selma Lagerlöf, première femme élue à l'Académie (on annonce d'elle, en français, une ample biographie de sa devancière). Anders Oesterling, secrétaire perpétuel, auteur d'une considérable œuvre lyrique et critique, est un parfait exemple du scrupule qui caractérise ses confrères dans l'exercice de leur mission internationale. Le critique Böök leur apporte le concours d'une érudition littéraire associée à une ardente passion idéologique. Le savant Martin Lamm est l'arbitre écouté des débats littéraires. Per Hallström, délicat artiste de la prose suédoise, et qui fut parfois sévère à nos lettres, est l'un des plus anciens membres de l'Académie...

Sont-ils d'accord ? On n'oserait l'affirmer ; il y a des goûts, des pré-

férences personnelles, il y a la vieille et oiseuse querelle suscitée par les termes mêmes du testament de Nobel, ambitionnant d'honorer de ses libéralités une littérature « idéaliste ». Qu'entendait-il par là ?... L'été, l'automne derniers, les écrivains de l'Académie ne refusaient pas d'envisager, avec un ami étranger de passage à Stockholm, les candidatures possibles ; ces noms surgissaient dans la conversation : André Gide, Jules Romains, Duhamel, Mauriac, Malraux..., Steinbeck ; une majorité de Français (l'Académie en veut encore à Paul Valéry de s'être dérobé, en mourant trois mois trop tôt, à une désignation assurée). On devinait la discussion orientée par l'œuvre de Gide... sans exclure l'éventualité du triomphe de quelque outsider.

La cérémonie de la distribution des prix (sciences et lettres) aura lieu en décembre. Autre décor, d'un éclatant modernisme ; le palais de la musique et sa grande salle de concert accueillent une foule en habit de soirée ; les discours, en présence du roi, se font presque oublier parmi les chœurs et les musiques... Les Suédois ont sauvé un sens et un goût de la cérémonie publique dont nous n'avons plus, en Occident, aucune idée. Cette salle fleurie et ornée et, le soir, le banquet et le bal, cette jeunesse, cette gaieté en ce nouvel hôtel de ville, somptueusement évocateur des gloires anciennes et des arts d'Orient et d'Occident..., on reverra ces beaux spectacles ; la Suède reprend la tradition, interrompue pendant la guerre, d'un faste inusité en l'honneur du savoir et de l'esprit.

[ANONYME]

(*L'Humanité*, 14 novembre 1947, p. 3)

Titre en petits caractères, articulet relégué en troisième page du quotidien du PCF. Et « l'intellectuellicule de service » (comme dira Georges Pioch, v. *infra* p. 622) ne signe pas. Est-ce Aragon ? On croirait reconnaître son style, et les deux citations sont de celles dont Aragon s'est servi en novembre 1944 pour tenter de faire mettre Gide au ban des lettres françaises...

Le Prix Nobel de la servilité

Le prix Nobel de littérature a été décerné hier à Monsieur André Gide.

Monsieur André Gide sait écrire, traduire, et se comporter en toute circonstance au mieux de ses intérêts particuliers. Il sait lâcher les jeunes gens sur les grands chemins de la liberté et leur apprendre la « ferveur ». Il sait se faire une raison quand il est d'un côté de la mer et que l'on

meurt de l'autre côté. Il sait, d'une plume élégante, s'aplatir devant le plus fort. « *Composer avec l'ennemi d'hier, ce n'est pas lâcheté, c'est sagesse* », a-t-il écrit. Et « *l'oppression ne peut avilir que les meilleurs* » : pensée vraie et qui montre bien de quel côté il se trouvait.

Le jury du prix Nobel a réussi péniblement à se mettre d'accord et l'unanimité ne s'est pas faite ; mais monsieur André Gide reçoit tout de même le prix de la servilité.

Quant à Malraux, il va en faire une jaunisse ; car les prévisions, cette année, volaient bas.

ANDRÉ RODARI

(*Feuille d'Avis de Neuchâtel*, n° 265, 14 novembre 1947, p. 1)

Ami des Heyd — l'éditeur d'*Ides et Calendes* qui publia dix-huit livres de Gide entre 1945 et 1949 et chez qui, 15 rue de l'Évole à Neuchâtel, l'écrivain séjourna du 29 octobre 1947 au 2 mars 1948 —, est bien informé des faits et gestes de leur hôte (mais il a tort de croire que c'est à Neuchâtel que Gide « rédigea » *La Symphonie pastorale* !).

Pour l'ensemble de son œuvre

M. André Gide se voit décerner

le prix Nobel de littérature

*C'est à Neuchâtel où il se reposait que l'auteur des Nourritures terrestres
a été atteint hier après-midi par la bonne nouvelle*

*Le grand écrivain français a bien voulu accorder une interview exclusive
au représentant de notre journal*

André Gide était à Neuchâtel depuis trois semaines. Nous le savions. Le 16 octobre, sa fille, Mme Catherine Lambert-Gide, a mis au monde, dans notre ville, un petit Nicolas qui se porte fort bien. Autour du berceau, une très bonne fée a tendu un tissu de sollicitudes. Mme Richard Heyd détient cette baguette merveilleuse d'où s'échappent des ondes de bonté qui appellent la gratitude. Si le fort jeune Nicolas n'a trouvé, au cours du mois à peine qu'il a vécu dans cette atmosphère de paix et d'affection, les termes pour exprimer ses sentiments, sa mère, puis bientôt son grand-père, André Gide, ont apprécié une nouvelle fois les liens aussi solides que discrets par quoi les attachent leurs amis de Neuchâtel, M. et Mme Richard Heyd. Amis avant tout, nous répétait Gide hier soir, et, par surcroît, éditeurs admirables.

Le grand écrivain se reposait. On avait aperçu sa légendaire houppelande dans le quartier de l'Évole. Pour qui se rend au cinéma et connaît André Gide — deux conditions qui ne sont pas toujours réalisées simultanément — la surprise aura été grande de trouver à l'entracte la silhouette vivante de celui qui écrivit *La Symphonie pastorale* dans le hall d'une de nos salles. Car Gide aime beaucoup passer ses soirées à voir de bons films. Surprise, parce que le secret de ce séjour neuchâtelois était bien gardé ; toujours par l'effet de cette vigilante hospitalité qui voulait éviter l'anéantissement, par une indiscretion, du plus cher souhait de celui qui était reçu.

Solitude, repos. Mercredi, Gide avait profité des tiédeurs de la Saint-Martin pour faire une promenade en pays neuchâtelois. Il n'a pas reconnu la Brévine où plus d'un demi-siècle avant il avait écrit *Paludes* et conçu *La Symphonie pastorale* (rédigée à Neuchâtel). Il s'était beaucoup intéressé aux lieux où vécut Jean-Jacques Rousseau, dans le Val-de-Travers.

Depuis quelques jours, l'écrivain avait recommencé à travailler. Sourd aux téléphones de plus en plus insistants qui voulaient lui faire pressentir la grande nouvelle, il s'employait hier matin à exaucer une requête du soussigné. Au nom de la sympathie souvent affirmée d'André Gide pour la région de Neuchâtel, nous lui avions demandé pour nos lecteurs une confiance, un témoignage qui exprimât les raisons qu'il a d'apprécier nos paysages. Notre démarche tendait à forcer les plus solides barrages d'un « incognito » respectable. Notre seule arme sérieuse était l'amitié personnelle que nous vouent les hôtes de Gide. Il faut croire que celui qui a écrit « Je ne déteste pas décevoir... » s'est laissé toucher par le ton de notre lettre, puisqu'il avait la plume à la main et l'intention de ne pas faire de nous un déçu quand la nouvelle arriva, au milieu de l'après-midi !

Après s'être refusé en France à tous les honneurs, André Gide, qui fêtera samedi prochain son 78^{ème} anniversaire, ne pouvait tout de même écarter la suprême marque de vénération du monde des lettres que constitue le Prix Nobel de littérature. C'est toute l'œuvre gidienne, des *Cahiers d'André Walter*, publiés en 1891, à l'adaptation du *Procès* de Kafka, sous presse actuellement, qui est englobée dans l'hommage déclenché hier à Stockholm mais auquel se joignent aujourd'hui les cinq continents.

La digue du silence était partiellement rompue. Pour nous, on y ouvrit une large brèche, Gide était ému quand il nous reçut hier soir. Pas

autant que nous, qui devons, par notre poignée de main, lui apporter le premier message de tout le pays de Neuchâtel, de tous ceux qui, en Suisse, parlent le français. Son premier mot fut pour s'excuser de devoir mettre trois points de suspension au texte qu'il venait d'écrire à notre intention. Il se relut, très attentivement, fit une correction et nous tendit la page publiée ici ¹ en remarquant que c'était bien court. Pour le rassurer, nous lui avons signalé que nous passions par une crise aiguë du papier ! On lira donc le texte écrit par André Gide le jour même où sa tranquillité neuchâteloise est troublée par l'attribution du Prix Nobel.

*

Une conversation amicale se noua pendant que de partout les sollicitations de la gloire arrivaient aux portes du cabinet de travail où nous étions enfermés. En nous dédiant un de ses derniers livres, Gide fit l'éloge de son éditeur et constata qu'un texte bien imprimé est beaucoup plus beau. Il s'intéressa à nos occupations de journaliste et regretta fort que la critique de cinéma n'existe pas dans notre région. Il dit toute l'importance qu'il accordait à la critique et constata que la Russie d'aujourd'hui souffrait de l'absence de libre expression. Il montra qu'il était ennemi des cérémonies honorifiques en se montrant intraitable devant les arguments de plus d'un photographe et plus d'une personnalité qui prétendait forcer sa porte. Il se plaignit même du dérangement que lui causait le déplacement, obligé, désormais vers la capitale suédoise.

Nous avons rompu l'entretien. Car la fondue savourée dans un restaurant de la ville à midi était digérée. En compagnie de sa femme, de sa fille — Mlle Isabelle, la sœur aînée de Nicolas étant couchée — et de ses amis Heyd, André Gide se mit à table, apparemment comme si de rien n'était. Et hier soir, il allait au cinéma voir un acteur suisse : Michel Simon. Un soir de Prix Nobel !

André Gide quittera Neuchâtel d'ici deux ou trois jours probablement. Nous lui avons promis de ne pas parler de lui avant son départ. Si nous avons dû faillir à notre parole, il doit reconnaître qu'il y a mis du sien ! Et le jour où le monde entier parle de lui, il nous pardonne bien d'associer notre fierté et nos vœux aux clameurs des congratulations. C'est une petite voix dans le chœur. Mais elle vient de Neuchâtel, et sera entendue

¹ Et qui, à notre connaissance, n'a ensuite été réimprimée qu'une seule fois — en mars 1953, sous le titre « Gide et Neuchâtel », dans le numéro d'« Hommage à André Gide » de la *Revue de Belles-Lettres* de Genève (77^{ème} année n° 6, novembre-décembre 1952, p. 40).

pour cela.

Je crois qu'il y a, dans ce qui nous attache à un paysage, quelque chose de ce qui faisait Amiel dire : « Un paysage est un état de l'âme » ; mot si souvent cité que j'ai honte à le rappeler encore. Il est certain pourtant que le lac de Neuchâtel (lorsque j'y arrivai, en 1894, au retour d'Algérie), le ton glauque de ses eaux, les roseaux de ses rives indécises, sa forêt proche que commençait d'empourprer et de dorer l'automne, et je ne sais quelle éparsé et tiède aménité — que tout ici conspirait à retenir le voyageur errant que j'étais devenu.

Je relevais de maladie et la Suisse est le lieu de convalescences. J'étais mal ressuyé de l'aridité du désert, de la brûlure des sables et de celle des désirs. Quel repos ! quelle tranquillité bon-conseillère ! Il y a de cela cinquante ans. Neuchâtel, en se modernisant, me semble, à la revoir aujourd'hui, avoir un peu perdu de ses charmes. Je les retrouve, certains matins, lorsque fleurs, légumes et fruits, étalages des maraîchers, envahissent la place des Halles, devant les vieilles maisons d'aspect si plaisant, et me permettent d'oublier les massives bâtisses modernes.

Puis j'y étais délicieusement seul et, plus délicieusement encore, inconnu. La solitude, c'était le travail possible : je m'y plongeais à cœur perdu. Heureux temps, dont j'ai gardé la nostalgie...

André GIDE.

ROBERT KEMP

(*Le Monde*, 15 novembre 1947)

Le grand critique Robert Kemp (1879-1959) a déjà consacré de nombreux articles, dans plusieurs journaux (il est alors le feuilletoniste en titre du *Monde*), à divers livres de Gide (toujours élogieux) quand il saisit l'occasion que lui offre le prix Nobel de faire le point sur l'ensemble de son œuvre.

M. André Gide prix Nobel

Le 22 de ce mois, M. Gide achèvera, dans la robustesse, sa soixante-dix-huitième année. Il n'est pas décoré ; il n'a reçu de l'Académie ni fauteuil ni grand prix. Mais les Suédois, comme pour effacer, autour de son nom, toutes les polémiques, et n'exalter rien que son immense talent, pour avouer l'influence qu'il exerce sur tous les esprits cultivés, — cha-

cun peut le lire en sa propre langue, à défaut du français, — vient de lui décerner la plus haute des récompenses : ce prix Nobel qui a déjà récompensé entre autres Romain Rolland et Roger Martin du Gard. Voilà enfin le moment de reconnaître que M. Gide a bien servi notre gloire.

L'apaisement se fait autour de lui, et en lui-même. Sa vie pouvait être celle d'un dilettante comblé par la fortune, riche aussi d'intelligence et de goût. Mais il portait en lui cette angoisse et cette instabilité dont les jeunes écrivains se parent maintenant, et qu'ils exploitent... Lui en a sincèrement souffert. Vagabond de corps, il a cherché « sa vérité » dans toutes les vérités, les adoptant, les rejetant, y revenant, et fâchant ainsi toutes les croyances. Profondément religieux, de nature et d'éducation, il a eu successivement des dieux. Celui de l'Évangile a été le plus aimé, le mieux prié. Ce huguenot a plus d'une fois frôlé le catholicisme, et Claudel l'y attendait, l'encourageait. Il a déçu cette vigilance. On l'a vu, dans ses jeunes œuvres, crier comme ménade, dans la lumière méditerranéenne, goûter à tous les fruits, les tendre à ses premiers disciples. On l'a cru panthéiste, hédoniste... Il l'était bien un peu. Mais il s'offense aujourd'hui de ce qu'il affirme notre erreur. Il a été athée ; il a désiré une âme immortelle, et il semble se résigner, après bien des oscillations, au néant. Il a servi de cible à tous les conformistes, à tous les apôtres de fois nouvelles.

On l'a attaqué surtout dans sa morale, ou dans sa moralité. Là il était « vulnérable », selon le mot de celle qui fut le modèle d'Alissa dans *La Porte étroite*, et qui resta, jusqu'à sa mort, son guide tourmenté, fidèle, et parfois consterné. Au blâme il opposa des ripostes que ses amis jugeaient courageuses et les autres cyniques. À Nietzsche il avait emprunté le mot d'*immoraliste*... Mais son nietzschéisme se tempérait d'hésitation, et d'ironie. M. Gide est l'ennemi des morales héritées, toutes faites ; des morales passe-partout. Il propose à chaque humain l'effort d'être d'abord soi-même, et de se surmonter. Sa plus belle formule, que ses adversaires cachaient bien, se lit dans *Les Faux-Monnayeurs*, grouillants de personnages dévoyés : « Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant. » Doctrine faite pour les forts ; mais dangereuse pour ceux qui, lancés sur leur pente, ne cherchent pas la hauteur, et se laissent aller.

Fut-il sensualiste, ou intellectualiste ? Il a ravi les hommes de raison ; et puis il les a irrités. Ce chercheur de vérités a osé écrire : « Que m'importe que cette théorie soit vraie, si elle est laide et ruineuse pour l'œuvre d'art ? » Boutade d'un esthète qui adora Mallarmé et fut curieux de

Wilde... Elle fit fulminer Souday, qui n'arrivait pas à saisir l'insaisissable Gide. De leurs rapports on ferait une fable : « Le sanglier et la salamandre ». M. Gide fut mobile et brûlant.

Au fond c'est un classique. Il aime Montaigne. Mais il est passionnément curieux de tout ce qui ne lui ressemble pas. On ne l'a bien compris que le jour où l'on posséda son *Journal*. Il y est enfin lui-même, sans personnages interposés, sans déformations artistiques, sans tricheries romanesques. Et l'on s'aperçoit qu'il a vécu dans le drame. Biographie tout unie ; pathétique intérieur. Il n'a pas joué avec les idées ; il a été déchiré par elles. Cette longue confession, la plus sincère de notre littérature depuis Montaigne, a redressé bien des jugements et réconcilié la moitié des opposants avec, tout au moins, le cœur et l'intelligence de M. André Gide. Il n'obtiendra jamais l'adhésion des pharisiens qui tiennent à la lettre de la morale, et n'en pénètrent pas l'esprit. Il blessera toujours les croyants, qu'il aime, dont il a été le frère, et dont il s'est séparé — peut-être — pour jamais. Il restera toujours celui des je ne sais quoi inquiétants, troublants. *Les Caves du Vatican*, *Si le grain ne meurt* ne doivent pas être populaires. Mais des récits parfaits comme *La Symphonie pastorale*, *Isabelle*, *L'École des femmes* offrent à tous des régals psychologiques.

Je n'oublie pas l'homme de théâtre, vraiment précurseur, qui a montré *Saül* ruiné par ses désirs, *Œdipe* bravant les dieux...

« L'enfant prodige » a beaucoup erré. Il a été souvent blessé. Il n'est pas revenu à la maison paternelle ; car il y étouffait. Mais il a fini par se construire une maison paisible ; il y a l'ordre, et même la décence. Il y goûte, après une vie de tempêtes, son beau crépuscule, et va sourire à sa gloire, avec un peu de scepticisme, naturellement... L'œuvre est solide. Il peut être fier de n'avoir pas écrit — c'est la louange qu'il préfère — une ligne insignifiante.

FRANCIS AMBRIÈRE

(*La Bataille*, 19 novembre 1947, p. 6)

On oublie trop aujourd'hui que Francis Ambrière (pseudonyme de Charles Letellier, 1907-1998) n'a pas été que le lauréat du prix Goncourt 1940 (décrété en 1946 à son roman *Les Grandes Vacances*) puis, pendant plusieurs décennies, l'heureux directeur chez Hachette des *Guides bleus* : il fut aussi critique littéraire, notamment dans l'hebdomadaire *La Bataille*, un journal « volontiers ouvert à la polémique » qui, apparu en novembre 1944 à Paris sous la direction de

François Quilici, prenait la suite de *La Marseillaise* que celui-ci avait fondé pendant la guerre à Alger ; il fut ensuite membre fondateur du prix Albert-Londres.

À la recherche de notre temps
André Gide, prix Nobel

L'attribution du prix Nobel de littérature à M. André Gide achève et parfait la figure d'un homme qui vécut toujours sous le double signe de l'inquiétude et de la contradiction. Car c'est un fait paradoxal, pour celui qui fit toute sa vie profession de fuir les honneurs, que d'accepter pour couronnement de sa carrière le plus grand honneur dont un écrivain puisse rêver. Peut-être quelque voix, dans la conscience de M. Gide, s'évertue-t-elle à justifier les refus d'autrefois et l'acceptation d'aujourd'hui ? Mais alors c'est une voix fallacieuse, car s'il est vrai que les honneurs sont haïssables, qu'importe qu'ils émanent de France ou de Suède ? Dans l'un et l'autre cas, ils sont faillibles, puisqu'ils sont humains. Flaubert, qui fut un des premiers maîtres de Gide, s'était fait une formule qu'il observa religieusement jusqu'à sa mort : « Les honneurs déshonorent, le titre dégrade, la fonction abrutit. » C'était là propos d'artiste bien renié, et l'auteur des *Faux-Monnayeurs* a eu raison de rompre sur le tard avec une maxime si gratuite. La seule vérité est que les honneurs valent selon ce que vaut l'homme qui les reçoit. À cet égard, le prix Nobel de cette année possèdera une exceptionnelle vertu. Nul écrivain français (puisqu'aussi bien l'Académie suédoise était fort décidée, dit-on, à couronner un Français) n'était plus digne de recevoir la palme ; et dans le temps même où son nom suscite une fois de plus un bruit universel, M. André Gide nous enseigne par son exemple qu'il est des limites à ne pas franchir, et s'affirme enfin solidaire d'une culture et d'un peuple.

Au reste, si glorieux que soit pour nous le choix de l'Académie qui décerne le prix Nobel, l'œuvre de M. Gide est de celles qui peuvent se passer de distinctions et qui laisseront leur trace dans l'histoire de ce temps. Il n'est aucun de nous qui ne lui doive quelque chose. Non qu'il nous ait donné des livres où nous puissions trouver appui. C'est justement la meilleure originalité de M. Gide qu'il ait refusé à chaque heure de sa vie de codifier sa pensée et de former des disciples à la façon de certains « maîtres » tôt momifiés. L'œuvre de M. Gide nous exhorte à ne prendre conseil que de nous-mêmes. Chacun de ses livres dépasse l'autre, mais non pas à la façon pédestre du promeneur, dont chaque pas représente un progrès dans une même direction. D'un ouvrage à l'autre, cet homme inquiet se reprend, se transforme, tourne ailleurs sa recherche

et ses préférences. Un écrivain jalonne ordinairement sa carrière de livres solides qui l'expriment à tout moment. Chez M. Gide, chaque récit, chaque essai nouveaux ne témoignent jamais que pour un aspect transitoire de sa pensée. Le Gide des *Caves du Vatican* ne ressemble pas au Gide des *Faux-Monnayeurs*, qui lui-même n'a plus guère de traits communs avec le Gide du *Voyage au Congo*. À la rigueur, on pourrait prétendre à connaître Stendhal, Balzac ou Dostoïevski en lisant un seul des livres qu'ils nous ont légués. Si vous voulez pénétrer Gide, lisez-le de sa première publication à la dernière, des *Cahiers d'André Walter* et des *Nourritures terrestres à Thésée*, sans quoi toute conception que vous vous en feriez sera forcément incomplète.

Si j'osais aller jusqu'au bout de ma pensée, je dirais que tout grand écrivain qu'il soit, André Gide nous a légué quelque chose de plus important que son œuvre : c'est son exemple. C'est lui qui nous a appris à fuir l'immobilité comme le fait d'une âme morte. Le courage tranquille, l'entêtement silencieux dans la singularité, la constance du dessein, parmi des variations apparentes, voilà ce que sa vie nous conseille, et même nous ordonne, par la puissance de sa sincérité. Quand on demandait à Flaubert quelle sorte de gloire il eût le plus souhaitée : « Celle de démoralisateur », répondait-il. André Gide, qui connaît ce mot et qui le cite dans son *Journal*, peut se flatter légitimement de n'avoir été que cela. Durant plus d'un demi-siècle, d'abord dans la solitude, puis au milieu d'un grand concours de snobs, et maintenant dans sa retraite, il a été, il est celui qui force son lecteur à remettre en question tout ce qu'il croyait assuré, à s'interroger sans détour et à se forger une morale plus claire. Car ce beau nom de démoralisateur, c'est au vrai le nom de tout moraliste authentique ; et celui que M. André Rouveyre a justement appelé « le contemporain capital » est, à n'en pas douter, le plus grand moraliste français de notre temps.

GASTON CRIEL

(*Carrefour*, 19 novembre 1947)

Engagé sur la recommandation de Paulhan, Gaston Criel (1913-1990) a été pendant quelques mois (de mai à décembre 1945) le secrétaire de Gide. Ami d'Éluard, il publia quelques plaquettes de poésie (où « ses réussites, ses chants les plus poignants et désespérés » seront, écrira Robert Sabatier, « des contes grotesques, entre le désespoir et l'absurde où les mots sont jetés comme des écla-boussures ou des cris ») et plusieurs romans, dont *La Grande Foutaise* qui fit

quelque bruit. Après la mort de Gide, il donnera au second cahier de la revue *Prétexte* (novembre 1952) des pages de souvenirs, où se retrouveront plusieurs des anecdotes racontées dans l'article de *Carrefour* qu'on va lire. S'éloignant ensuite de la littérature, il vivra de divers métiers, notamment comme barman dans un établissement pour noctambules de Lille.

L'homme Gide
Souvenirs et anecdotes

Je me suis nourri au lait des *Nourritures terrestres*. Mais aujourd'hui, c'est par *La Porte étroite* que je salue Gide. J'ai eu l'avantage de porter ses chaussures à réparer, ses chemises à confectionner, ses comptes à régler, ses cartes de ravitaillement à établir, lors du retour d'Algérie (mai 1945).

Gide aime l'ordre et l'exactitude. Voici un « test » qu'il emploie pour juger de la méthode de ses futurs collaborateurs.

L'aspirant se présente, il lui parle, puis négligemment et sans avoir « l'air d'y toucher », s'excuse pour un instant afin d'achever un travail en ayant, au préalable, prié le jeune homme de ranger sur les rayons de la bibliothèque les volumes du *Sainte-Beuve* qui traînent dans le studio. Il s'est avéré que la plupart du temps les tomes n'étaient pas à leur place normale, le tome IV voisinant le tome II, et ainsi de suite. Est-ce la raison de ces secrétaires aussi nombreux ? (Combelle et Maurice Sachs — entre autres — de célèbre mémoire.)

Gide prend grand soin de sa santé. Les emplettes pharmaceutiques ont une importance capitale. La faiblesse de l'homme Gide, c'est le nez, qui souffre d'une sinusite vicieuse. Sans doute est-ce cet appendice qui lui fait écrire dans *Les Faux-Monnayeurs* : « Si les juifs ont le nez trop long, les protestants, eux, ont le nez bouché. »

J'étais un matin dans le bureau du maître quand se présenta Julien Green, retour d'Amérique. Nous bavardons un moment. J'avoue à Green m'être passionné pour *Adrienne Mesurat*, et Gide d'ajouter, en s'adressant à Green : « Vous voyez, les bons livres trouvent toujours leur lecteur. »

Je voyais souvent Gide vêtu le matin d'un vêtement d'intérieur en velours noir, fort beau, et qui lui seyait à ravir. Il traînait dans les couloirs et les chambres de la rue Vaneau des babouches de cuir jaune, ce qui me rappelait le Gide africain.

Mon patron craignait le froid. L'hiver, il se protégeait d'un grand burnous et se couvrait les jambes d'une couverture. Son cou s'ornait

d'un foulard de soie. Avec son bonnet, il surprenait les visiteurs.

C'est ainsi vêtu que Gide m'a raconté l'anecdote suivante : « Je voyageais avec Mauriac. En cours de route nous nous installons dans une auberge. Mauriac décline son identité à l'aubergiste qui, émerveillé par la qualité de son hôte, l'entoure du plus commercial empressement. Mauriac souffle alors à l'oreille de l'hôtelier le nom de son compagnon de voyage. Ayant mal compris, notre homme se précipite sur moi et s'écrie : "Monsieur Gibbs, quel honneur de vous avoir ici !" Il ne fut plus question de Mauriac, Gibbs avait tout emporté. »

Portrait-express :

Gide André-Paul-Guillaume est né le 22 novembre 1869, à trois heures du matin, 19 rue de Médicis, à Paris, de Jean-Paul-Guillaume Gide, professeur de droit, et de Juliette-Marie Rondeaux.

Taille, 1 m. 74.

Connaît parfaitement la topographie parisienne. Joue du piano.

Fume la cigarette (préférence pour le tabac blond), jamais de pipe ou de cigare. Boit peu d'alcool. Se désintéresse de l'Académie et des décorations. Traducteur scrupuleux. Respecte les livres. N'aime pas donner des autographes. Possède des trésors « manuscrits » (lettres de Valéry, Ghéon, F. Jammes, Rilke, Proust etc...). N'est pas inscrit au programme du cours de Littérature française contemporaine de la Sorbonne.

N'aime pas le métro et les admirateurs emphatiques. Son romancier préféré : Georges Simenon. Son acteur préféré : J.-L. Barrault. Son poète d'élection : Emmanuel Signoret.

RENÉ LALOU

(*Gavroche*, 19 novembre 1947, pp. 1 et 4)

Excellent critique (auteur d'une *Histoire de la littérature française contemporaine*, P.U.F., 1940-41), collaborateur de *La NRF* dès 1925 à laquelle il donna de nombreuses notes critiques jusqu'en 1931, familier de Pontigny, René Lalou (1889-1960) entretenait des relations d'amitié avec Gide depuis qu'il avait écrit une longue étude en préface à une édition du *Dostoïevsky* (Jonquières, 1928). Le *BAAG* a reproduit plusieurs de ses articles dans « les Dossiers de presse des livres d'André Gide ». Il a été en 1944 le fondateur de l'hebdomadaire *Gavroche*.

Prix Nobel 1947

Images d'André Gide

Vendredi matin, les quotidiens nous apportent la nouvelle que faisait

pressentir, la veille, dans un article des *Nouvelles littéraires*, Lucien Maury, parfait connaisseur des littératures nordiques et juge si averti des moindres variations de l'opinion publique en Scandinavie. Ainsi André Gide reçoit le prix Nobel de littérature pour 1947. Pour moi, cette annonce, joyeusement accueillie, déclenche d'un coup deux séries d'images.

Décembre 1945, à Stockholm, une séance solennelle de l'Académie. En présence du roi, les dix-huit siègent autour d'une longue table rectangulaire, chacun éclairé personnellement par une bougie symbolique. Parmi eux, je reconnais le sympathique Martin Lamm qui, deux jours plus tôt, me disait combien il déplorait que la mort de Paul Valéry eût empêché l'Académie suédoise de s'honorer en honorant un tel maître. Instruite par ses regrets, elle n'a pas hésité, cette fois, à négliger les subtiles pensées de vanités nationales pour couronner André Gide.

Jeudi 11 novembre 1937, nous achevons de dîner, en famille, avec André Gide. La conversation vagabonde finit par accrocher le prix Nobel. Je parle des espoirs que les critiques français nourrissent de le voir attribuer à l'auteur des *Thibault*. Et Gide répond :

— Pauvre Roger ! Pour qu'ils lui décernent leur récompense, ils auraient dû surmonter tant de préjugés !

À peine a-t-il terminé que mon fils, qui vient de remonter en ramenant la « dernière sportive », s'écrie avec une impudique conscience de triomphe :

— Mais il l'a, lisez plutôt.

Vite, pour fêter ce succès, on organise un petit concert avec des disques de Bach et de Mozart.

Pour mon plaisir personnel, ces deux souvenirs suffiraient aujourd'hui. Mais je comprends qu'il en faut d'autres pour que mes lecteurs sachent à quel point les vertus de scrupule et de probité intellectuelle qu'ils ont appréciées chez le grand écrivain sont vraiment « de l'homme même ». À cet égard, comme je regrette de n'avoir point noté tout ce qu'il me dit, lors de notre première rencontre ! (La première officiellement, précédée d'un soudain face-à-face, rue de l'Odéon, où un jeune inconnu, en cette époque où on avait le respect des maîtres, se sentit heureux de lui tendre une allumette qu'il réclamait en vain.) De cette conversation qui dura deux heures, j'ai retenu, du moins, son jugement sur deux chapitres de mon premier livre :

— Votre portrait de Valéry est juste parce qu'avec lui, vous êtes à l'aise ; quand vous parlez de moi, vous êtes plus gêné.

Gêné, c'est précisément ce que je l'accusais parfois d'être, en ces années de l'entre deux guerres. Il portait en lui une telle somme de complexités. Nous les avons souvent évoquées ensemble quand il montait ici, à l'improviste, apportant un lys rouge ou une tranche de jambon. Seul à seul, dans une pièce tapissée des livres où s'enclosent les plus hauts témoignages de l'esprit humain, j'ai eu le privilège d'éplucher, avec André Gide, chaque phrase de sa traduction du premier acte d'*Hamlet* et de discuter avec lui, pied à pied, sur la mesure où les thèses de *Corydon* pouvaient risquer de désaxer le pur roman des *Faux-Monnayeurs*. Cela me vaut bien le droit de dire à quel point la moindre critique l'incite à un nouvel examen de conscience.

Un jour pourtant, notre dialogue faillit prendre un tour dramatique. Ce fut en un après-midi d'août 1929, à Pontigny. La décade avait pour sujet : Classicisme et Romantisme. Charles Du Bos m'avait demandé d'y introduire un hommage à Shakespeare. On devine ma stupeur lorsqu'André Gide riposta :

— En matière de psychologie, Shakespeare ne m'a rien appris.

En écoutant tomber cette phrase, j'eus la douloureuse impression que sonnait la fin d'une amitié puisque aucune obsession dostoïevskiste n'aurait pu me convaincre de sacrifier l'universalité de Shakespeare. Mais bientôt Gide se reprenait et, avec la plus noble générosité, prodiguait les exemples de cette union du dramatique et du lyrique que nul génie n'a réalisée, depuis Eschyle et Sophocle, avec une si merveilleuse intensité.

« Gide, esprit sans pente », disait Paul Claudel le doctrinaire. Bien plutôt esprit à multiples pentes et qui recueille, sur chacune, une parcelle de sa vérité. C'est au cours d'un de nos bavardages que lui vint aux lèvres cette formule de « l'extrême milieu » qu'il fit imprimer d'abord entre guillemets, par méfiance, sachant qu'un pervers démon fausse toutes ses citations. Mais celle-là était exacte qui allait de lui à lui et elle lui appartient en propre. Avant de refermer provisoirement ma boîte à souvenirs, qu'il me soit permis d'en évoquer un qui est beaucoup plus récent. Nous sommes au foyer de la Comédie-Française, pendant l'entracte d'une représentation par l'Old Vic de la comédie de Bernard Shaw, *The Arms and the Man* :

— Ils parlent trop vite pour moi, avoue Gide, et je ne saisis pas tout le texte ; mais j'en réalise d'autant mieux le tour de ballet qu'ils ont donné à cette vieille farce.

Je transmets l'avertissement aux jeunes écrivain : même si l'oreille classique d'André Gide demeure parfois rebelle aux brutales sonorités de

leurs paroles, il reste un témoin vigilant de ces danses avec le feu d'où il espère qu'ils parviendront, comme lui, à conquérir leur liberté.

EDGAR MORIN

(*Action*, 19 novembre 1947)

Fils d'un commerçant juif de Salonique, Edgar Nahoum (né en 1921) avait adopté le pseudonyme de Morin dans la Résistance ; chef du bureau de la Propagande au gouvernement militaire français en Allemagne occupée en 1946, il adhéra ensuite au Parti communiste (dont il sera exclu peu d'années plus tard comme anti-stalinien) et, entré au CNRS en 1950, fit une carrière de sociologue, voire de philosophe (inventeur de la « pensée complexe »). L'hebdomadaire *Action* où il commente l'attribution du prix Nobel à Gide était une des publications contrôlées par le PCF ; critique, l'article de Morin ne le fut pas assez aux yeux des idéologues du journal, qui tinrent à rectifier le tir avec un autre article, plus... radical, qu'on lira plus loin.

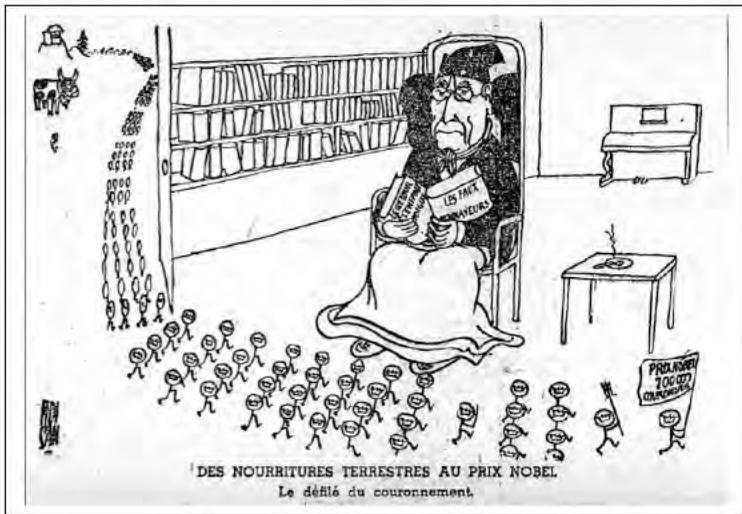
« *Familles, je vous haïssais* »
André Gide et le prix Nobel

Il y a des génies qui devancent l'histoire. Ils restent des décades ignorés, méconnus. Et puis l'histoire les rattrape. Et puis l'histoire les dépasse. Et souvent, l'heure où ils sont dépassés, l'heure où ils perdent leurs vertus est l'heure même de la gloire officielle, de la grande canonication littéraire.

André Gide a reçu le prix Nobel. Couronnement pleinement justifié s'il s'était agi d'honorer ce style admirable, se purifiant sans cesse, de l'auteur des *Nourritures terrestres*, de *La Porte étroite*, de *La Symphonie pastorale*, des *Caves du Vatican*, des *Faux-Monnayeurs*, ou l'immense influence libératrice sur la jeunesse que fut celle de Gide, de 1928 à 1936.

Mais que reste-t-il de ce Gide-là ? Qu'est aujourd'hui le Gide couronné et le Gide officiel ?

Ma foi, l'anticommunisme de Gide, depuis le retour de l'U.S.S., ne lui a pas subitement ôté son talent. Gide écrit toujours aussi admirablement. Mais, depuis dix ans, l'anticommunisme a souillé le caractère universel du « message » gidien. Depuis 1936, il y a un Gide figé amer, frivole, un Gide qui, en 1947, n'a plus derrière lui ce qu'il a eu pendant vingt ans : la jeunesse. Un Gide qui ne sait plus enseigner la *ferveur*, mais la peur, mais un refus, un repli.



*Caricature de Moïse
illustrant l'article de Gaston Criel dans Carrefour*

Il est toujours triste de ne pouvoir admirer pleinement, comme on le désire. Il est toujours triste de dénoncer l'imposture de celui qui a su dénoncer tant d'impostures. Il est triste de voir s'être desséché ce qui fut l'une des belles consciences du siècle. Mais quoi ! la canonisation a commencé. Les voilà qui s'agitent avec leurs couronnes, ceux qui ont mis vingt ans à découvrir les *Nourritures*, ceux qui ont hurlé après Corydon, ceux qui ont crié au scandale après le *Voyage au Congo*. La bourgeoisie commence à embaumer et maquiller — comme s'il était déjà mort — celui qui laisse dire et ne proteste plus — celui qui avait écrit pourtant en 1935 :

« Chaque homme porte en soi de quoi lutter contre soi-même et le combat restera toujours actuel, entre la pesanteur de la matière inerte et l'élan de l'espoir, entre l'invitation à la paresse et l'exigence de la ferveur. »

Il n'y a plus de combat depuis douze ans. Gide ne cherche plus. Il est d'accord avec ce qui est. Adapté. Et en échange : adopté.

*

Comment donc situer Gide ? Le moment du prix Nobel est le moment de l'éclipse de son influence réelle. Cette éclipse durera-t-elle ? L'œuvre de Gide se débrouillera avec la postérité. Cela ne nous regarde pas. Ce qui nous regarde, c'est d'expliquer pourquoi Gide n'est plus le maître des ferveurs et des révoltes de la jeunesse.

Mais tout d'abord, il faut rappeler pourquoi et comment il eut une grande influence libératrice. Il faut se souvenir de la querelle des « peupliers », du refus de la mythologie barrésienne : « la Terre et les morts ». Il faut se souvenir du « Familles, je vous hais » à l'époque où la pesante hypocrisie des familles bourgeoises étouffait les jeunes gens. Il faut se souvenir de la révolte contre l'oppression colonialiste : *Voyage au Congo, Retour du Tchad*, épanouissement de cette révolte, l'adhésion au communisme..., *Les Nouvelles Nourritures* où il était dit : « *C'est dans l'abnégation que chaque affirmation s'achève. Tout ce que tu résignes en toi prendra vie. Tout ce qui cherche à s'affirmer se nie ; tout ce qui se renonce s'affirme. La possession parfaite ne se prouve que par le don. Tout ce que tu ne sais pas donner te possède... Ce que tu prétends protéger en toi s'atrophie.* » On ne dit pas cela dans les académies, même de Suède. C'est à nous de le dire.

Et aujourd'hui, 15 ans après, jour du prix Nobel, Gide déclare à l'Associated Press, en faisant allusion au communisme, et pour s'opposer : « Je suis farouchement individualiste ». Mais a-t-il oublié que

cet individualisme est celui-là même qui « cherchant à s'affirmer se nie » et que disant cela, il n'est plus un grand individu ? Et le voilà desséché, recroquevillé ou bien attablé devant de petits problèmes : faisant des gloses sur tel vers d'*Iphigénie*, ou agitant des considérations distinguées sur tel point de grammaire, ou bien frissonnant de peur devant le monde, lui qui auparavant frissonnait d'inquiétude. Oui, « *ce que tu prétends protéger en toi s'atrophie* ». C'est ce Gide qui porte solennellement au Panthéon la cohorte des atrophiés.

*

À l'époque où elle exerça son heureuse influence, l'œuvre de Gide n'était pas, comme aimaient le dire les conformistes, une œuvre de décadence. Au contraire, c'était un « appel direct » pour le « retour aux joies naturelles ». C'était une réaction contre l'univers artificiel du symbolisme qui s'était lui-même nommé décadence.

Bien sûr, il est faux, et niais, de vouloir chercher en Gide une pensée organisatrice et créatrice. Gide fut un révolutionnaire de la sensibilité. Mais il ne fut nullement révolutionnaire de l'intelligence. Les vues générales de Gide, dans son *Journal*, appuyées de métaphores botaniques, sont d'une grande pauvreté. Gide devait obscurément sentir cette faiblesse. Il fut heureux de s'opposer à l'intellectualisme, et de dire un jour, à propos de Dosievski : « *Ce qui s'oppose à l'amour ce n'est pas tant la haine que la rumination du cerveau.* » D'où la promotion des valeurs de pure sensibilité : « ferveur, inquiétude ». D'où une philosophie « gidienne » qui, si on voulait la réduire à quelques concepts, serait une banalité ridicule.

D'où aussi les multiples métamorphoses de Gide, ses perpétuelles adhésions à des doctrines et des fois contradictoires ; d'où son impuissance à comprendre rationnellement ce qu'était l'U.R.S.S., d'où peut-être l'abdication finale actuelle dans les jeux frivoles de la linguistique, dans les discours vides où seule sa magnifique voix grave éveille encore quelque résonance, tandis que les pharisiens désormais applaudissent ; d'où aussi le fait que l'œuvre de Gide est une œuvre essentiellement poétique « parlant de l'âme à l'âme » mais en rien une œuvre qui enseigne à penser.

D'autre part, le message gidien a épuisé ses vertus parce que depuis cette guerre, les problèmes de la jeunesse, les problèmes de l'homme qui cherche une vérité ont fondamentalement changé. Le message gidien était une « *recherche de la vraie vie* », problème essentiel des intellectuels de l'entre-deux-guerres qui, se sentant isolés du peuple, isolés des

conditions dramatiques de la vie humaine, étaient avides, eux qui tournaient dans leur univers familier et paisible, d'intensité, d'aventure.

Gide proposa le premier l'aventure des instincts, des passions, le mépris des conventions et des traditions, il a dit le premier : « Vivez sans remords de vivre ».

Ce fut un point de départ nécessaire... Beaucoup se perdirent, mais beaucoup trouvèrent une issue.

Aujourd'hui, après cette guerre mondiale, le problème des hommes de littérature n'est plus de vivre. La vie nous a emportés dans ses remous énormes : guerre, résistance, la plus prodigieuse des aventures. Nous sommes débordés par notre expérience vécue. Le problème de la littérature est désormais : la conscience. Prendre conscience du vécu, du réel. Là, Gide n'est plus d'aucun secours. Grand écrivain, mais nullement penseur, nullement maître de conscience. Au contraire : esprit faux — et qui le reconnaît d'ailleurs.

Aujourd'hui l'œuvre de Gide n'a plus d'efficacité, de prolongements sinon purement esthétiques.

Gide n'a pu, depuis quinze ans, se transformer une fois de plus, ouvrir un chemin nouveau. Au contraire, il a fait marche arrière. Il rentre dans le sein des familles bourgeoises. « Après Kœstler, tu liras les *Retouches au retour de l'U.R.S.S.*, mon petit chéri. » — « Oui, maman. » Dommage pour l'humanité. Dommage pour Gide. Sa vieillesse n'est pas l'épanouissement goethéen. C'est quelque chose qui se dessèche. Emportez ces cendres, pharisiens.

GÉRARD D'ORGEVILLE

(*La Voix du Nord*, 19 novembre 1947)

Fondée dans la Résistance, *La Voix du Nord* s'était vite imposée, à la Libération, comme le quotidien le plus important de la région, de tendance gaulliste modérée, et le deuxième plus fort tirage de la presse provinciale (275 000 exemplaires). Nous ignorons malheureusement tout du journaliste qui signe Gérard d'Orgeville.

*Pourquoi André Gide
a mérité le prix Nobel*

André Gide qui, à soixante-dix huit ans, n'est ni décoré ni membre de l'Académie française, vient d'obtenir le prix Nobel de Littérature, la première récompense de sa carrière. Il est vrai qu'on ne sollicite pas le prix Nobel. Cette haute distinction internationale, d'autant plus appréciée du

grand public qu'elle représente aujourd'hui près de cinq millions de francs, avait déjà été attribuée, pour ne parler que des Français, à Sully-Prudhomme, Anatole France et Roger Martin du Gard.

On raconte qu'en apprenant la nouvelle, en Suisse où il était venu faire la connaissance de son petit-fils, Nicolas Lambert, l'auteur de *La Symphonie pastorale*, qui a retrouvé, d'ailleurs, bouleversé, le paysage jurassien où il avait fait vivre Gertrude, un demi-siècle plus tôt, confia : « Pour ce pays nordique, la conclusion de ma récente conférence de Beyrouth a sans doute été décisive. J'y déclarais : “Je crois à la vérité des petits nombres, je crois à la vertu des petits peuples. Le monde sera sauvé par quelques-uns.” »

*

Il est facile d'ailleurs de dégager les idées directrices parmi les cinquante œuvres écrites par André Gide qui vient d'autre part de publier à Neuchâtel une anthologie de la poésie française des origines à nos jours, après avoir adapté pour le théâtre Marigny *Le Procès* de Kafka avec le concours de Jean-Louis Barrault. Au surplus, on se souvient peut-être de cette phrase essentielle dans *Thésée* : « Dans la faune entière, chaque animal peut bien mourir sans que l'espèce s'en trouve aucunement appauvrie, car il n'y a pas d'individus parmi les bêtes, tandis que seul compte parmi les hommes l'individu. »

La vie d'André Gide, écrivain au style d'une incomparable pureté, le meilleur du siècle peut-être, n'a été en effet qu'un combat contre le conformisme et plus tard, en politique, contre ce qu'on appelle aujourd'hui le totalitarisme. Gide se cherche constamment pour rester fidèle à Gide. Son angoisse naît de sa sincérité et elle aiguillonne sans répit ses doutes et de nouvelles recherches.

Les héros de Gide « aux rêves, aux pensées, aux délectations subtiles et moroses », qui se cherchent sans se trouver jamais sont tous des incarnations de Gide lui-même. Cela aussi bien dans les récits d'une psychologie accessible tels que *La Symphonie pastorale*, *L'École des femmes*, *Isabelle* que dans ses œuvres moins populaires : *Si le grain ne meurt*, *Les Caves du Vatican*... Si ces héros, parfois, choquent, du moins la condition humaine n'est-elle jamais humiliée. Pour cette raison, le chef-d'œuvre de Gide me semble le *Journal* trop peu connu qui n'a d'égal peut-être que les *Essais* de Montaigne. « Il y est enfin lui-même, constate Robert Kemp, sans personnages interposés, sans déformation artistique, sans tricheries romanesques.

*



*Dessin de Roger Wild
illustrant l'article de Léon-Paul Fargue
paru dans Les Nouvelles littéraires*

Drame de la pensée. « C'est en écartelé que j'ai vécu », constate Gide. Il ne triche pas avec les idées ; il est déchiré par elles car « une idée, pour lui, c'est toujours plusieurs autres ». Ses propos, qui paraissent contradictoires et qui sont toujours les manifestations d'un esprit et d'un cœur sincères, par loyauté il ne nous les cache pas. Ainsi Gide, qui avait dû se réfugier en Afrique du Nord pendant la guerre, se voit ainsi plus tard attaqué par un pauvre ignare à la tribune de l'Assemblée Constituante, pendant le même temps où Ilya Ehrenbourg dénonçait Vercors comme facteur de la propagande allemande.

« Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant », a dit encore Gide dans *Les Faux-Monnayeurs*. Et ailleurs : « Je préfère l'imprudence des objets mobiles à la prudence des objets à jamais fixes. » On ne s'arrêterait pas de citer des phrases admirables qui pourraient constituer le plus beau florilège pour l'autonomie de la personne humaine. Profitons enfin de cette leçon d'expérience, utile à tous les reporters : « Tant que je voyageai accompagné, tout m'a paru presque merveilleux. Je n'ai commencé d'y voir clair que lorsque, quittant l'auto du gouvernement, je me suis décidé à parcourir le pays, seul, à pied. »

L'Académie suédoise a honoré les Lettres Françaises en décernant le prix Nobel à André Gide, mais André Gide a bien mérité de l'Europe en défendant sans relâche quelques-unes des idées essentielles sur lesquelles repose notre civilisation.

LÉON-PAUL FARGUE

(*Les Nouvelles littéraires*, 20 novembre 1947, p. 1)

Quand paraît cet article, Léon-Paul Fargue, né en 1876, n'a plus que quatre jours à vivre : il mourra le 24 novembre. Comme il le raconte lui-même ici, il connaît Gide depuis plus d'un demi-siècle ; plus précisément, depuis le 14 juin 1893 (et non 1894) — il venait d'avoir dix-sept ans — où il se trouva avec le jeune auteur du *Voyage d'Urien* dans la loge des Laurens au théâtre du Vaudeville. S'ensuivit de cette première rencontre une amitié qu'aucune brouille ne vint jamais démentir. Et s'il ne fut pas de *L'Ermitage*, Fargue a été dès 1909 un collaborateur régulier de *La NRF*.

Souvenirs sur André Gide

J'étais plus près de dix-huit ans que de dix-neuf, et je me vois encore à côté de lui dans une loge du Vaudeville. Édouard Dujardin avait loué la salle boulevardière de Porel pour deux ou trois représentations d'*Anto-*

nia, jouée dans un décor de Maurice Denis, qui évoquait moins encore un jardin japonais que le plateau d'un ultramicroscope chargé de sa préparation formidablement grossie. Nous étions les invités de Jean-Paul Laurens, le fameux peintre d'Histoire, et de ses fils, avec Eugène Rouart et Gabriel Trarieux. Je vois encore le haut de forme aux bords plats et la lavallière noire de J.-P. Laurens, sa barbe ferme, la barbe légère de Gide, la rousseur de Rouart, beau comme un jeune faune, et les longues moustaches cirées à glace du noir et doux Trarieux, recourbées en dedans comme les cornes d'un buffle... Le « grand monde » se pressait dans la salle du Vaudeville, espérant, sur l'ouï-dire, s'encanailler sans trop se compromettre. Cependant l'atmosphère s'échauffait. On commençait de s'apostropher d'un balcon à l'autre avec une vigueur sans lisières. Et, le lendemain, un chroniqueur, décrivant la salle et parodiant Verlaine, devait écrire :

*Il y a
La princesse Lætitia
Et la comtesse Greffulhe...
Du mal en masse
Et du bien en foule !*

Nous discutons ferme dans la loge au milieu des clameurs. Rouart ironisait doucement. Nous trouvions la pièce de Dujardin insuffisamment hermétique, un peu trop ésotérique, comme on parlait en 1894... Jean-Paul Laurens, raide comme à l'Institut, ne disait trop rien. Enfin, nous quittâmes le Vaudeville au milieu des petits rassemblements qui gloussaient encore...

Quelques instants plus tard, un fiacre sombre et sanieux, presque emballé, semblable à l'irruption d'une mouche charbonneuse, nous frôle le nez et les jambes. Je n'ai que le temps de tirer Gide en arrière : « Vous venez de me sauver la vie », s'écrie-t-il d'une voix d'acteur qui aime son rôle. Et moi de lui répondre, avec une politesse aiguisée qui se voulait sardonique, à la mode de ce temps-là : « Ce n'est pas maintenant, mais bien tout à l'heure, en descendant le trottoir de la place Saint-Augustin, devant le tour de reins d'un omnibus, que je vous ai sauvé la vie ! Vous ne vous en étiez pas avisé. » Il rit beaucoup de mon rappel. Je ne suis pas peu fier de ce souvenir, dont il m'a quelquefois reparlé avec la même voix qu'il y a cinquante ans.

Seulement, depuis cinquante ans, Gide règne sur les sujets de la littérature. Il y règne sans avoir accompli le moindre coup d'État, de par le consentement de tout un peuple d'écrivains et de lecteurs. Le mot

régner, dans ce cas, dit bien ce qu'il veut dire. Gide n'a pas pris la tête de quelque école ni choisi de commander. Il s'est imposé par sa qualité, qui est la plus haute.

Des *Cahiers d'André Walter à Thésée*, compte tenu des voyages, du Journal, des articles, des réponses aux enquêtes ; de l'autre siècle à celui-ci, compte tenu des fluctuations politiques, esthétiques et morales, des changements d'humeur ; enfin, de l'adolescence poétique et voyageuse au grand âge alerte, mais plein comme un œuf, mais bondé de problèmes, il n'est pas une ligne de Gide, pas un geste de lui, pas une attitude, pas une boutade, qui ne révèle sa présence nécessaire, parfois à peine visible, souvent éloquente, toujours efficace. Gide est dans la littérature comme l'air est au-dessus d'une contrée, comme les caractéristiques sont dans un climat. Il est un *deus ex machina* de la plus grande réserve et de la plus haute importance. Cela dit (et je ne note ce point qu'à l'intention de ceux qui ne le connaissent pas), cette silhouette de Gide, cette grandeur de Gide ne viennent pas de ses démarches, ne doivent rien à ses propres efforts.

Gide est une sorte de vaste chose humaine et pensante qui a été réussie d'emblée, qui a été parfaite d'emblée, à la manière de ces paysages accomplis et chauds comme il y en a dans *Les Nourritures terrestres*. L'auteur de *Paludes* — cet art de vivre — ne doit aucune gratitude à l'application, à la finesse, aux moyens de parvenir. Son grand signe particulier, c'est qu'il ne pouvait pas échouer, c'est qu'il ne pouvait pas être autre chose qu'André Gide.

Il me souvient de ma jeunesse au quartier Latin, quand je fourrageais dans les petites rues, dans les petites revues, dans les idées et les sensations qui sont là. Il y avait alors, véritablement, deux sortes d'art, deux sortes de beauté : Manet, qu'on eût voulu mettre en prison, Baudelaire ou Flaubert, que l'on continuait à lire dans la pénombre, Verlaine qu'on ravalait, Mallarmé dont on pouffait... Et l'esthétique officielle, les règles de la beauté en barres. Eh bien ! du bon côté de la barricade, Gide, fantomatique, impressionnant, cultivé comme personne, perçant et affecté, modeste et réfléchi dans le même coup d'œil, dans la même intonation, faisait figure à part par la coupe de sa personnalité. Et il faut bien dire que le bouquin moderne le plus extraordinaire qui ait été glissé sous nos yeux à cette époque, demeure *Les Nourritures terrestres*. Cela se place, en dépit des modalités différentes, et qu'on le veuille ou non, à côté de Lautréamont, des *Illuminations*, du *Coup de Dés*. Pourquoi ? Parce que c'est neuf, c'est créé, c'est sorti des terres de la littérature comme un bel

arbre de littérature. Parce que cela reste, parce que cela persiste, et, comme je le disais au début, parce que cela *règne*.

On ne sait jamais par quel bout aborder Gide. Il sait tout, et le tout des sentiments aussi bien que de toutes choses ; il est partout ; il déroule une question comme un papyrus, avec toutes sortes de précautions, pour ne pas la casser, il vous la décortique autant qu'aucun sage ; il ne veut que le bien ; et ce n'est pas seulement parce qu'il est protestant qu'il faut le rattacher à la prédestination des élus. C'est un très grand individu, tout rempli de ce que l'on appelle l'homme, et qui a su cependant, grâce à une simplicité noble, forte et vraie, être égal à lui-même, à son rôle, à ses vertus et à son talent toute sa vie. Oui, merveilleuse réussite, jusque dans l'âge, mais une fois encore : d'emblée.

Je reviens sur le sujet de ma jeunesse. Dans ce temps-là, on ne vivait que d'art : l'âme se portait « haute ». Je parle de petits cercles où nous placions la forme, la qualité avant tout. Dans ce temps-là, ou dès ce temps-là, Gide était à part. Plus à gauche ou plus à droite, je ne sais, mais en dehors. Sa conscience était plus merveilleuse encore que l'orient de ses phrases : le « pensé » allait plus loin que l'« écrit ». Et le grand secret (s'il y a un secret) de cette maîtrise constante, c'est que Gide, sans se préoccuper des allées et venues des esprits, des modes, des engouements, des révolutions, ne faisait qu'une chose : il osait être l'homme sincère qui est en lui.

Au fond, c'est une chance, mieux qu'une chance, un bonheur tonique et sûr pour les gens de plume et de lettres, que de constater depuis plus d'un demi-siècle, en dépit de tout ce qui s'est écrit et proclamé, par delà les écoles et les théories, que notre Gide est tout simplement *l'honnêteté même*. Il n'a rien changé à sa langue depuis ses premiers écrits, ni à sa silhouette depuis ses premières apparitions au *Mercur* de France, ni à son désir d'être heureux parmi les hommes de ce monde, ni à sa volonté de ne pas être dupe parmi les mêmes hommes de ce monde. Il continue d'écrire, dans la même syntaxe, selon la grande tradition, souvent avec un chant limpide, avec de longues notes tenues, quelquefois avec des étincelles de familiarité somptueuse, ce que tout le monde aurait pu penser, doit penser tout bas. Il est le plus pénétrant de tous, et il sait nous toucher à notre point le plus pénétrant. On a écrit qu'il vient de Platon, qu'il est Sénèque, qu'il est Montaigne, qu'il est Goethe... Pourquoi le comparer avec ses aînés, avec ses égaux ? Il faut que le monde moderne se contente de son Gide, qu'il en soit fier, car il a réponse à tout, pour tout le monde et en tous lieux. C'est un de nos très grands honorables, et

comme une décisive revanche de la lucidité, comme le triomphe perpétuel de la lucidité.

JEAN KANAPA

(*Les Lettres françaises*, 20 novembre 1947, pp. 1 et 4)

Élève, en 1937-38 au lycée de Neuilly, de Sartre dont il restera pendant quelques années un familier mais qui le traitera de « crétin », Jean Kanapa (1921-1978) devint un des doctrinaires les plus rigides du Parti communiste français ; rédacteur en chef de *La Nouvelle Critique*, collaborateur régulier de l'hebdomadaire *Les Lettres françaises*, il passe pour l'« exécuteur des basses œuvres » du Parti dans le domaine intellectuel et littéraire.

Le prix Nobel à un faux monnayeur

Quand j'étais plus jeune, au lycée, mon professeur m'apprit un jour que le grand bonhomme de la littérature française moderne, celui qui « représentait » le plus avantageusement la littérature française à l'étranger, celui qui était pour la jeunesse le meilleur artisan de sa libération, c'était un monsieur André Gide. J'ai cru mon professeur. Il parlait bien, donnait des arguments « plaisants ». Et je ne connaissais pas André Gide. Bien sûr, l'honorable Lanson lui consacrait quatre lignes pour signaler ses « qualités de prosateur »..., mais mon professeur de première ne m'en avait jamais parlé. Mon professeur de philosophie combla dévotieusement cette lacune. C'était J.-P. Sartre. Aucun de mes condisciples ne me démentira.

Je trouve que cela éclaire — si elles ont besoin d'être éclairées — certaines choses.

*

Monsieur Gide vient de recevoir le Prix Nobel de littérature. La radio l'a annoncé. Mais à en croire la bibliographie des œuvres de M. Gide qu'a donnée la radio, M. Gide n'a jamais écrit *Corydon* ni le *Journal*. Il a surtout écrit *Les Nourritures terrestres* (tête de liste) et *Retour d'U.R.S.S.* (queue de liste). Il faut donc en déduire qu'à partir d'aujourd'hui M. Gide, puisqu'il est prix Nobel, n'a jamais écrit *Corydon* (combien de fois faudra-t-il vous répéter que ce n'est pas le prix de vertu qu'on a décerné à M. Gide, mais le prix de littérature ?), mais principalement *Les Nourritures* et *Retour d'U.R.S.S.* Et on passera pudiquement sur le *Journal*.

*

« *Je disais que chaque nouveauté doit nous trouver toujours tout entier disponibles* », proclamaient *Les Nourritures*. Disponibles pour la nouveauté que constituait Pétain, par exemple, confesse le *Journal*. Ça, c'est ennuyant — et puis, de façon générale, dans le *Journal*, il y a des choses, mon dieu, des choses... Ainsi : « *Composer avec l'ennemi d'hier, ce n'est pas lâcheté, c'est sagesse.* » Alors, n'en parlons pas. Mais la disponibilité « en général », dans l'abstrait, celle des *Nourritures*, elle peut toujours servir. Et vivent *Les Nourritures* !

*

La disponibilité. La gratuité. L'indifférence. Le « désintéressement ». La « ferveur ». La sensualité délirante — et, si possible (c'est recommandé), perverse. Tout cela, c'est merveilleux pour les gens, pour la « classe » qui distribue les Prix Nobel — et qui les considère comme les justes consécration de mérites utiles (à elle) !

C'est merveilleux « aujourd'hui », car hier prononcer le nom de Gide en « bonne société » ou devant les héritiers de la salle à manger Empire, c'était dire une obscénité et faire preuve du plus lamentable manque d'éducation. Aujourd'hui, à vos Gide ! Par rangées de dix, récitez-moi les vertus de Lafcadio et les pleurs de volupté ! « Et la rébellion contre la famille, M'sieu ? » — « Et la rébellion contre la famille, mais oui. Car nous avons rectifié le tir. Nous pensions que notre maître à tous, notre bon papa Gide avait un certain tort de détester cette cellule sociale qu'est la famille (sainte, évidemment). Mais c'était nous qui avions tort ! Il vaut bien mieux "aujourd'hui" se dresser — surtout en livre et en livre "bien" écrit, condition *sine qua non* — contre nos bons amis des banques américaines ou du gouvernement. Et à propos, Miller, vous savez, ce n'est pas si mal que ça... Dommage qu'il n'y ait qu'un Prix Nobel... »

« Et "l'adhésion" au communisme, M'sieur ? » — « Oh, cela, ce fut merveilleux ! Un coup de génie. Figurez-vous (écoutez bien ce conte de fées, mes chers enfants), figurez-vous que Gide est né le 22 novembre 1869, c'est-à-dire exactement au moment où la Terre sort de l'influence du Scorpion pour entrer dans celle du Sagittaire. Donc — c'est bon pour papa Gide qui dit *donc* — donc je n'avais pas de religion et il m'en fallait une. C'est clair, n'est-ce pas ? Alors, bon papa Gide s'est dit : le communisme, voilà mon affaire. Une religion épatante, à ce qu'on dit. Et bon papa adhère au communisme. Et va visiter la Terre promise, je veux dire la sainte U.R.S.S. Et là, que voit-il ? Il voit que le communisme n'est pas une religion, que les bolchéviks sont bolchéviks sans être pédé-

rastes (excusez-moi, mes chers enfants, pour ce mot malsonnant, mais dont on a quand même trop médité), que le kholkozien (excusez-moi, mes chers enfants, pour ce mot dégoûtant, vraiment dégoûtant) ne sait pas par cœur la fameuse prière *Numquid et tu*, qui commence, vous vous en souvenez, par ces mots immortels : “*Ô fruition paradisiaque de chaque instant...*” Alors, bien sûr, bon papa Gide comprend. Comprend qu’il s’est trompé. Et écrit qu’on ne l’y reprendra plus. Il écrit cela dans *Retour d’U.R.S.S.* — que je vous recommande de lire, mes chers enfants, lorsque vous aurez fini votre Kravchenko. Ainsi soit-il d’un Prix Nobel de vertu... pardon, de littérature, justement décerné. »

*

D’ailleurs, comme disait Maurice Sachs : « *Il m’a toujours paru que la seule lecture de l’œuvre de Gide menait au communisme.* » Et il s’y connaît, Maurice Sachs, puisque « *la seule lecture de l’œuvre de Gide* » l’a mené à l’Organisation Todt...

*

Prix Nobel de littérature, on vous dit. Ce qui signifie que M. Gide écrit bien. Qu’est-ce que vous voulez de plus ? Un écrivain est un homme qui écrit. Un bon écrivain est un homme qui écrit bien. C’est tout.

Et puis, ne venez pas nous ennuyer avec vos histoires de littérature « engagée », d’écrivain « responsable ». Ce qu’il nous faut, c’est un homme comme celui qui a proclamé qu’il voulait un art des mots nouveaux « *qui ne cherche à rien prouver* » — parole immortelle — un homme comme Gide. Puisqu’on vous dit, puisqu’on vous chante, puisqu’on vous menace : vive la disponibilité (et les « dispos » — comme disait cet autre immortel qu’était le colonel de La Rocque auquel nous espérons bien pouvoir prochainement décerner un Prix Nobel de la Paix, par exemple), vive la gratuité ! Et vivent les gidiens, ancienne manière (il n’en reste pas beaucoup, c’est vrai) ou nouvelle manière (on en a heureusement ; voir au rayon *existentialisme*).

*

À partir d’aujourd’hui, il est interdit de parler de Gide sans ajouter aussitôt (et sans réserves) l’épithète homérique de « grand styliste ». N’en doutons pas : dans tous les commentaires qu’on va pouvoir lire sur ce Prix Nobel, le chœur reprendra le refrain : « M. Gide est un grand styliste et c’est pour cela que... et que... et encore que... »

C’est qu’il faut aujourd’hui, à la classe qui décerne les Prix Nobel, des rhéteurs et exclusivement des rhéteurs. Des gens qui parlent *bien*

pour ne dire *rien*. Ce qu'il faut aujourd'hui aux stratèges de l'offensive anticulturelle, ce sont des « faux monnayeurs » de la littérature.

Faux monnayeur de la culture, celui qui écrivait, au cœur de l'occupation nazie, qu'il « *pourrait vivre heureux même dans une cage* », le secret de ce bonheur étant de se trouver en un point équidistant des quatre murs de la cage, et refusait ainsi hautainement et honteusement de participer à la lutte commune.

Faux monnayeur de la culture, celui qui acceptait et même proposait de « *composer avec l'ennemi d'hier* », dissimulant qu'il était encore l'ennemi d'aujourd'hui et se faisant du seul coup l'apologiste de Montoire.

Faux monnayeur de la culture, celui qui comparait l'intellectuel moderne au naufragé qui, dans sa barque de sauvetage, doit couper les poignets de ceux qui, héroïquement, s'accrochent au bastingage pour tenter de prendre place dans la barque commune de la culture. Celui dont la sécurité intellectuelle est fondée sur les cadavres des esprits honnêtes et défavorisés par un système social inique. Celui dont l'égoïsme est meurtrier. Faux monnayeur de l'intelligence française, celui qui, fort de son autorité (?) de « grand styliste », proclame ainsi le droit à l'irresponsabilité, la fierté de l'orgueil (« *Seul, je goûtai la violente joie de l'orgueil* », disaient déjà *Les Nourritures*), et fait l'apologie des littératures « noires ».

Faux monnayeur, celui dont la seule fonction fut de « fabriquer des mythes » pour la jeunesse de la première après-guerre (et ce n'est pas moi qui le dis, c'est Thibaudet. Alors...) et qu'on voudrait voir continuer dans cette besogne. Car telle est la vraie signification de ce Prix Nobel : une récompense pour services rendus et un encouragement à persévérer. Une prime au mensonge et à la malhonnêteté (l'intellectuelle et l'autre).

*

« Vous ne vouliez quand même pas qu'on attribue le Prix Nobel à Éluard ou à Aragon ? Ils ne fabriquent pas de mythes. Pis : ils les renversent ! »

*

Mauriac a dit : « *Son œuvre a été pour notre génération une sorte de repère qui a permis à chacun de se situer.* » Et, bien sûr, à l'époque Mauriac se situait *contre* Gide. Et, bien sûr encore aujourd'hui, tous deux sont dans le même camp. Non pas amis, mais complices.

Complices de la même entreprise d'avilissement, d'égoïsme, de réaction intellectuelle. Ennemis de la culture, ennemis de l'homme. Nos ennemis.

*

Gide a dit : « *L'être pensant qui n'a que soi pour but souffre d'une vacance abominable.* » Comme c'est vrai !

De Gide.

ÉDOUARD MARTINET

(*L'Illustré, revue hebdomadaire suisse*, 20 novembre 1947, p. 29)

Médecin genevois (à qui devait être décerné plus tard le titre de « prince des lettrés »), Édouard Martinet avait publié en 1931 une étude intitulée *André Gide, l'amour et la divinité* (Paris et Neuchâtel : Éd. Victor Attinger), où il prêtait à son célèbre confrère le Dr Andreae certains propos sur son patient André Gide que celui-ci avait contestés...

André Gide

Prix Nobel de littérature

C'est en Suisse, à Neuchâtel, qu'André Gide vient d'apprendre que lui était décerné le Prix Nobel de littérature. On ne peut que se féliciter du choix des académiciens suédois. Malgré les réticences, légitimes, que provoquent certaines idées de l'auteur de *L'Immortalité*¹, son œuvre est de celles qui illustrent une littérature. Et il est réjouissant, à l'heure actuelle, de voir la littérature française honorée d'une récompense universelle, et cela sans que les aveugles et dérisoires passions partisans aient pu intervenir. En dépit de sa plongée dans le communisme (il y a une dizaine d'années), d'où il est promptement remonté à l'air libre, André Gide est le type de l'écrivain réfractaire à toute contrainte extérieure. Engagé, pour reprendre une expression à la mode, il ne l'a jamais été qu'envers lui-même. Tout le reste pour l'artiste est esclavage. Qu'il ait reçu l'heureuse nouvelle de sa faveur à Neuchâtel a dû réjouir le grand écrivain français. Du moins l'espérons-nous. Dès sa jeunesse, Neuchâtel ne fut-elle pas l'une de ses villes d'élection ? Dans *Si le grain ne meurt*, que de pages exquises, toutes fondantes de sympathie, consacrées à cette aristocratique et rigoriste cité ! Sans doute a-t-il moins aimé la Brévine, où le docteur Édouard Andreae, « nouveau Tronchin », l'envoya goûter les trente degrés au-dessous de zéro de l'hiver 1894, pour le délivrer de ses erreurs algériennes. André Gide espérait alors que les bains de Beau-Séjour, à Genève, suffiraient à le guérir. Ils ne furent propices qu'à

¹ *Sic.*

l'éclosion de quelques pages des *Nourritures terrestres*. Comme le séjour dans le Jura neuchâtelois devait l'être à la genèse de *La Symphonie pastorale*, que les cinéastes transposèrent naguère, dans le cadre de Château-d'Œx. Rappelons encore qu'après la publication des *Nourritures terrestres* (qui ont eu cinquante ans cette année), Gide épousa sa cousine Emmanuèle — le prototype d'Alissa, de *La Porte étroite* — et qu'il passa avec elle une partie de sa lune de miel dans les Grisons. Notons enfin que ses séjours en Suisse ne se comptent plus ; qu'il y a plusieurs amis « fidélistes », dont son précieux bibliographe, M. Arnold Naville ; qu'un étudiant de la Faculté de théologie de l'Église évangélique libre du canton de Vaud, M. Marcel Gavillet, a même pris pour sujet de sa thèse « La morale d'André Gide », et que c'est à Vevey que Belles-Lettres créa, en Suisse, en 1935, la version théâtrale des *Caves du Vatican*, reprise peu après à Lausanne et à la Comédie de Genève. — Qu'on me permette de reproduire ici quelques passages d'une lettre que j'envoyais alors à un ami, à Paris. J'avais publié, quatre ans auparavant, un livre sur Gide, un des tout premiers consacrés à l'ensemble de son œuvre. Timidité, ou souci de ne pas aliéner l'indépendance de mon jugement, je ne lui en avais rien écrit et j'avais même, partant en vacances au moment de la mise en vente, remis à mon retour l'envoi de l'exemplaire que je lui destinais. Rentré à Genève, je trouvai dans mon courrier une lettre datée de Cuverville où Gide me racontait gentiment qu'étonné de voir un ouvrage sur lui dans la vitrine d'un libraire parisien, il était entré dans la boutique et l'avait acheté. Un échange de lettres s'ensuivit. Cela, pour éclairer ce que j'écrivis à mon ami de Paris. « Vous vous rappelez peut-être que mon livre débute par cette phrase : "Je n'ai jamais vu André Gide, je désire ne jamais le rencontrer". Mais sachant qu'il était venu à Genève, où il avait assisté à l'assermentation du nouveau Conseil d'État (celui que présida Léon Nicole) et qu'il séjournait à Lausanne où il faisait répéter *Les Caves du Vatican* par les étudiants de Belles-Lettres, je changeai d'avis et lui écrivis dans ce sens. Très aimablement, il me répondit que lui aussi aurait du plaisir à me rencontrer et qu'il m'attendait pour dîner le dimanche soir à l'Hôtel Royal. (Le choix de ce palace a déclenché le sourire de beaucoup de gens, Gide venant de faire une entrée sensationnelle dans le communisme. Mais, comme me disait à ce propos le malicieux Thibaudet : « Il faudra que je demande à Gide s'il est un membre adhérent et payant ».) À l'heure fixée, je me trouve au rendez-vous. Comme je déambulais dans le hall de l'hôtel, soudain j'aperçus Gide qui me cherchait à quelque

vingt mètres. Je reverrai toujours son premier regard, oblique, par-dessus ses lunettes, sa tête chauve et son masque de vieille Chinoise, comme a dit Rouveyre. Tout de suite, il se montra très empressé (je ne puis dire cordial), soucieux de m'être agréable... Je ne devais comprendre qu'à la fin de notre entretien le souci qu'il avait de se montrer à moi sous son jour le plus favorable... La première des *Caves* avait eu lieu la veille. Gide était rentré à quatre heures du matin, me confia-t-il, et cette bombance bellettrienne, arrosée de « petit blanc », je suppose, lui avait laissé quelques traces de fatigue. Il s'en plaignait... Je remarquai tout de suite dans le débit de Gide une certaine lenteur, comme s'il filtrait tous ses mots avant de les laisser passer ses lèvres. Souci de trouver le mot juste, de n'exprimer que sa pensée exacte ; crainte d'en dire trop, ou à côté. Je remarquai également qu'il préférait poser des questions que d'en subir...

Je passe ici sur les propos que nous échangeâmes en prenant le porto. Dans la salle à manger, Gide avait choisi dans une encoignure une table ronde assez grande afin, je pense, de pouvoir se placer, non en face de ses hôtes, mais de trois quarts et d'éviter le tête-à-tête entre quatre yeux. Pendant tout le dîner, il se montra très préoccupé par des enfants, attablés non loin de nous. Il me confia sur eux mille observations qu'il avait faites. Aimeraient-ils les enfants ? Il me rappela son séjour à Genève pour l'assermentation du Conseil d'État ; puis, me montrant une lettre de Thibaudet (quatre pages tapées à la machine, sans interlignes, sans marges), il me dit : « Il en met toujours trop. » Il regrettait qu'il n'ait pu venir en même temps que moi, comme il l'en avait prié. Je le regrettais aussi. Un dialogue Gide-Thibaudet, quel rare régal c'eût été pour moi !... Des remarques que me fit Gide ce soir-là, je ne retiendrai que celle-ci, à propos de la mentalité suisse : « Vous n'avez pas, en Suisse, le sens de l'urgence. » Parole qui me frappa par sa vérité. Beaucoup de nos déficiences viennent peut-être de là... Vers les dix heures, Gide, visiblement fatigué, s'excusa et, en me quittant, me dit : « J'espère que d'avoir vu le personnage aura modifié l'opinion que vous aviez de lui dans votre livre et que vous ne le regretterez pas. » Riposte à ma première phrase, coquetterie d'auteur !

Depuis, la guerre de trente-neuf a dispersé, bouleversé, divisé les écrivains de France. Sur le martyre de son pays, Gide a publié, en Suisse, des pages graves, exemplaires. Que l'attribution du Prix Nobel nous invite à les relire, ainsi que d'autres, que l'on peut déjà classer parmi les chefs-d'œuvre de la littérature française !

EDMOND HUMEAU
(*Arts*, 21 novembre 1947)

Edmond Humeau (1907-1998) s'était d'abord destiné à la prêtrise, vocation que suspendit une atteinte de tuberculose ; il fut professeur de français, puis occupa divers emplois administratifs dont l'un lui permit pendant la guerre d'aider la Résistance. Passionné de poésie dès son adolescence, il publia à partir de 1932 de nombreux recueils et essais, tout en étant un collaborateur régulier de la revue *Esprit* ; il avait rejoint en 1941 Jean Bouhier et les poètes de « l'école de Rochefort ». Né en 1946 (il devait disparaître en 1957), *Arts* était alors, dirigé par André Parinaud, un des plus brillants hebdomadaires culturels.

Honneur des Lettres françaises
André Gide prix Nobel 1947

Il est assez heureux que presque unanime la presse française ait accueilli avec solennité l'honneur que l'Académie suédoise rendait aux Lettres françaises en couronnant du Prix Nobel l'œuvre d'André Gide. Plus heureux que Ramuz, Gide n'aura pas vu le gouvernement de son pays se désintéresser de « la pensée comprimée », donc explosive, qu'odieusement et solitairement les staliniens affectent de dédaigner, insoucieux de leur sécession rancunière. Cette unanimité a de quoi réjouir en prouvant au monde que la France demeure fidèle à l'indépendance d'esprit qui se trouve ici présente avec autorité.

Je plaindrai sincèrement ceux qui ne comprennent pas que des querelles subalternes s'effacent devant la signification que l'Académie suédoise a tenu à donner à son geste en déclarant que le Prix Nobel de littérature était attribué pour l'importance et la valeur artistique d'une œuvre dans laquelle Gide « *a exposé les problèmes de la vie humaine avec un intrépide amour de la vérité et une grande pénétration psychologique* ». Ceci, non par chauvinisme, mais par sens des proportions que la culture devrait au moins faire reconnaître sans hésitation ni méprise.

Des sept Français qui, depuis Sully Prudhomme (1901), ont obtenu les suffrages des dix-huit académiciens de Stockholm — Frédéric Mistral (1904), Romain Rolland (1915), Anatole France (1921), Henri Bergson (1927), Roger Martin du Gard (1937) — André Gide figure éminemment une classe de créateurs où se reconnaissent les humanistes du monde entier et les amis de la liberté spirituelle quand ils évoquent notre pays. Assurément, pour signaler notre diversité, Péguy, Proust, Bloy, Sorel, Apollinaire, Barrès, Giraudoux et Valéry sont aussi nécessaires au paysage français des trente premières années du siècle. Aujourd'hui

encore des têtes de chapitre comme Claudel, Breton, Malraux, Sartre, Maritain, Supervielle, Éluard, Jouve, Mauriac, Colette, Bernanos, Paulhan attestent valablement la pérennité vitale des lettres françaises même auprès de T. S. Eliot, de Croce ou de Steinbeck, qui auraient figuré parmi les possibles Nobels de cette année.

Avec ses 78 ans, le 22 novembre prochain, et après qu'on eût fêté, trop discrètement, le cinquantenaire des *Nourritures terrestres*, André Gide peut accueillir avec le sourire cet hommage universel et constater que le non-conformisme, dont il vécut si superbement et si anxieusement, s'est incorporé organiquement à notre temps. Admirable revanche de l'individualisme toujours aussi menacé, toujours perdant ou près de sa perte, toujours renaissant par les voies les plus inattendues. La *ferveur*, la *sincérité*, le *bonheur*, le *témoignage*, la *gratuité*, autant de valeurs que Gide a constamment affinées au cours d'une œuvre protéenne, plus encore que goethéenne et malgré le classicisme (celui de Poussin) qui le détacha très tôt de la révolution symboliste où les *Cahiers d'André Walter* (1891) prirent leur coloration.

Après *Les Nourritures terrestres*, qui devaient recevoir en 1937, avec *Les Nouvelles Nourritures*, un complément singulier où le Nathanaël se muait en camarade et non sans nouvel appétit de bonheur, l'œuvre de Gide dessine aux lisières du roman, du drame et de la comédie une ébauche (une épure) de formes romanesques ou tragiques fortement ambiguës. *L'Immoraliste* (1902), *La Porte étroite* (1909), *Les Caves du Vatican* (1914), *La Symphonie pastorale* (1919), *Corydon* (1924), *Les Faux-Monnayeurs* et *Si le grain ne meurt* (1926), tout autant que *Voyage au Congo* (1927) et *Retour d'U.R.S.S.* (1936) ou encore *Saül*, *Œdipe* et *Thésée*, les trois moments de son œuvre dramatique, tous ces livres sont les jalons d'une quête passionnée de l'homme, ce maître-mot encore de son dernier *Thésée*.

Cette passion, cette patiente découverte de la réponse à notre énigme, à notre querelle foncière, les entretiens et *Le Dialogue avec André Gide* de son ami Charles du Bos l'avaient fait pressentir, ouvrant des perspectives dans une œuvre qui fut longtemps et injustement tenue pour une œuvre de chapelle. Mais la publication du *Journal* — elle commença en 1932 avec le premier tome des *Œuvres complètes* qui s'ouvre en 1889 — surtout dans le merveilleux ouvrage de la Pléiade à la veille de la guerre et que les *Nouvelles Pages de Journal* complétèrent jusqu'à la Libération, mais encore fragmentairement ; cette publication fut la révélation de Gide. Les ombres et les lumières alternaient, se répondaient ou se

fuyaient sur une œuvre littéraire que le fondateur de *La Nouvelle Revue Française* a poussée à ce point de fluidité qui signale l'apparition de la vie. Il arrive en effet que la transmutation s'opère. On découvre alors non plus seulement la main (la manière) et les idées de l'auteur, mais la trace durable et sinieuse de l'individu. Quel triomphe du style.

[ANONYME]

(*Paroles françaises*, 21 novembre 1947)

Paroles françaises avait été créé en 1946 par André Mutter, ancien résistant qui se fit le défenseur des « épurés » — et la rédaction de l'hebdomadaire, classé plutôt « à droite », en comptait beaucoup.

Un classique français :
André Gide

En attribuant le prix Nobel de littérature à M. André Gide, l'Académie royale de Stockholm a dignement couronné la carrière d'un des plus illustres représentants de la pensée française contemporaine. Il ne devrait y avoir qu'une voix en France, toutes querelles cessantes, pour saluer et applaudir un choix qui honore le pays tout entier avec ce vieil homme dont l'œuvre incarne, si l'on peut dire, quelques-unes de ses plus précieuses et essentielles vertus.

De mieux en mieux, avec le recul, quand le temps, selon le mot du père Hugo, aura remis chacun à sa place, on mesurera l'importance et l'éclat, dans l'histoire de nos lettres, de cette constellation spirituelle, apparue à l'orée de ce siècle, où brillent les noms de Proust, Péguy, Valéry, Alain, Claudel et Gide. Trois, sur les six, déjà nous ont quittés : qu'importe, et qui se souciera demain s'ils furent, ou non, de l'Académie française ? Le Philosophe nous reste, et le Dramaturge, et Gide, justement.

Voyons donc, entre ses pairs d'âge et de génie, ce que ce dernier représente.

André Gide ! Pour donner une idée tant soit peu approchée de l'influence, proprement bouleversante, qu'ont pu exercer, par exemple, *Les Nourritures terrestres* sur les « enfants du siècle », nous renverrons seulement à la *Correspondance* de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier ; il s'agit bien de littérature ! Les âmes elles-mêmes, au plus profond, au plus secret, ont été labourées par son passage. Il faudrait remonter, juste un siècle plus haut, jusqu'à Chateaubriand, pour retrouver quelque chose,

dans cet ordre, d'à peu près comparable.

Nous savons bien qu'il est de bonnes âmes — sans compter les autres — pour déplorer ce prestige incontestable de l'auteur des *Faux-Monnayeurs* et des *Caves* sur « notre jeunesse ». Hier, c'était Vichy qui voulait voir en lui l'un des artisans de la défaite ! Aujourd'hui, c'est Moscou (parce qu'il en est revenu !) qui le dénonce comme un « garde blanc », un dangereux « diversionniste », pour tout dire : une « vipère lubrique ». Il énerve les cœurs ! Il corrompt les J3 ! C'est, en somme, le procès de Socrate qu'on voudrait — ou qu'on aurait voulu — recommencer contre lui.

La querelle n'est pas neuve : on l'a cherchée, en d'autres temps, à Barrès, à France ; à qui encore ? Toujours en vain. Il n'y a pas de « mauvais maîtres » ; il n'y a que de mauvais élèves qui comprennent mal la leçon. Et cependant celle d'André Gide nous semble assez claire et expresse. « À présent, jette mon livre », ordonnait-il à son disciple, « ne t'y satisfais point. Émancipe-t-en. Quitte-moi. Ne crois pas que ta vérité puisse être trouvée par quelque autre. » Haute et dure leçon de liberté, comme on voit, et d'abord d'affranchissement, coûte que coûte, à la poursuite du plus authentique de son être.

Oscar Wilde admirait en Gide les lèvres droites d'un homme qui n'a jamais menti. Toutes ses démarches, les plus audacieuses, les plus scabreuses d'apparence, n'ont jamais eu d'autre sens ni d'autre mobile que cette quête, interminable, d'une vérité toujours plus profonde et plus nue. Maître d'inquiétude, au grand scandale des « assis » et des satisfaits, il semble prendre plaisir, selon sa propre expression, à « créer de la crise » partout où il passe ; il remet tout en question. Mais n'est-ce pas qu'en effet tout doit perpétuellement être remis en question, — sous peine de mort ?

L'esprit gidien, en somme, est comparable à ce sel dont parle l'Écriture, sans lequel toutes nourritures risquent de se corrompre et pourrir. Ou encore, c'est celui d'Œdipe devant le Sphinx, qui a compris que le seul mot de passe, la réponse unique, c'est : l'Homme ; quelle que soit la réponse posée, et quel que soit le monstre qui nous la pose, c'est toujours l'Homme ; « et que cet homme unique, pour un chacun de nous, c'est : Soi ». Par où peut-être on peut déjà comprendre que le fameux « immoralisme » de Gide, non point « provisoire » que le doute de Descartes, n'est en fait que la recherche, par delà les morales « toutes faites », d'une morale réelle, à notre vraie mesure.

Gide serait notre Goethe — avec le *Schaudern* en plus, moins de

marbre et plus d'ombre — s'il n'était, avant tout, le Montaigne de notre temps. Un Montaigne « ondoyant et divers », à travers d'innombrables essais — dans le roman, le théâtre, la critique, le récit de voyage, etc. — qui n'a jamais « essayé » que lui-même, à le bien prendre. « Nathanaël, te le dirai-je ? Je me suis interminablement éduqué. » À soixante-dix-huit ans passés, soyez bien sûrs que cet admirable esprit n'a pas encore cessé de se tendre, de s'accroître et de s'enrichir — pour notre commun enrichissement.

Faut-il dire un mot de l'écrivain, pour finir ? « Seul l'art m'agrée, a-t-il écrit, parti de l'inquiétude, qui tende à la sérénité. » Tout le secret de sa prose est dans cette petite phrase, qui en donne à la fois la définition et l'exemple. Pathétique dominé, ferveur contenue mais transparente, foisonnement intime et dépouillement de rigueur, — le style, c'est bien l'homme, — n'avions-nous pas raison de soutenir que M. André Gide, de nos jours, représente une des traditions les plus exactement françaises de l'éternel classicisme ?

PAUL GUTH

(*Le Figaro littéraire*, 22 novembre 1947, pp. 1 et 3)

Paul Guth (1910-1997) n'est pas encore l'auteur à succès de la série du *Naïf* qui lui vaudra le Grand Prix du Roman de l'Académie française, quand il se fait, comme ici, « échetier » dans *Le Figaro littéraire*...

*Échos au Prix Nobel*¹ dans la maison-mère du lauréat

M. André Gide vient d'obtenir le Prix Nobel : 4 millions 826.000 francs, émanant de feu l'inventeur de la dynamite. La gloire, l'or, la dynamite, tout cela fait bien du tintamarre. Comment réagit le tympan des amis de M. André Gide ?

Des façons les plus diverses, quoique toutes allègres et représentant toutes les postures de la joie : une horloge à personnages allégoriques comme celle de la cathédrale de Strasbourg.

L'hôtel des éditions de la N.R.F., rue Sébastien-Bottin. La maison mère et le berceau du lauréat. Si la presse et les ondes clament *alléluia* alentour, ici le contentement coiffe le bonnet de ouate et se matelasse de

¹ Tel est le titre en première page de l'article dans *Le Figaro littéraire* ; celui de la suite, en page 3, est : « Échos du Prix Nobel ».

boules *Quies*.

D'abord c'est à la joie mystifiante que je me heurte. Elle a revêtu les traits de M. Jean Paulhan.

— Le Prix Nobel d'André Gide ? Ce n'est pas une mauvaise idée.

— Vous vous y attendiez ?

— Depuis vingt ans. Plus encore : depuis que Gide a commencé d'écrire.

— Vous devez être heureux. Le second Nobel-N.R.F. 1937 : Roger Martin du Gard. 1947 : Gide.

— Comment ? Nous n'en avons eu que deux ?

M. Jean Paulhan croyait que Valéry l'avait eu aussi.

Et, haussant des épaules diaboliques :

— Nous ne sommes pas beaucoup pour les prix dans la maison. Nous recevrons Gide avec une certaine froideur. Enfin, ce qui est fait est fait ! Il n'y a pas à revenir là-dessus. Ça ne changera rien aux sentiments.

*

Maintenant, la joie torturée.

— Gide ? Je croyais que c'était un ancien Prix Nobel ! s'écrie le peintre André Lhote qui s'entretenait avec Jean Paulhan des portraits sur ordures ménagères de Dubuffet.

Il s'étonne pourtant que la vertu du jury de Stockholm, qui décerne le Prix, ait passé outre aux *Faux-Monnayeurs*. Il croit qu'il y a eu malentendu, et qu'à la faveur de ce malentendu on est tombé juste.

*

Ensuite, la joie géographique. M. Hirsch, directeur commercial des éditions Gallimard, se glisse entre deux portes avec le registre des comptes sur son cœur.

— Roger Martin du Gard et Gide, remarquez bien, c'est ce que Thibaudet appelait *l'école de Cuverville*.

L'école de Cuverville, séminaire du Prix Nobel : deux candidats, deux reçus.

*

Quant à Raymond Queneau, un des plus éclatants Jeunes Turcs de la Maison, c'est la joie interrogative et suspensive qu'il fait sautiller dans son trench-coat, d'un pied sur l'autre.

— Ben oui... Enfin, euh... mais oui, quoi, je trouve ça très bien, moi. Du moment qu'on joue le jeu du Prix Nobel, je trouve que c'est bien joué. Gide, de tous les vieux, c'est le mieux.

Une chose le frappe.

— Roger Martin du Gard, Gide, c'est les fondateurs de la N.R.F. 1910-1947. Peut-être qu'il lui a fallu trente-sept ans, à la Revue, pour arriver à Stockholm.

*

Sur son fauteuil tournant, capitonné de moleskine comme les banquettes des cafés de Courteline, Gaston Gallimard, le maître suprême de céans, en gris souris, se voile de tendresse pour évoquer son voyage de 37 à Stockholm, avec Martin du Gard recevant le Prix.

— Sur une scène, le Roi se leva, et toute la salle avec lui, quand Martin du Gard entra.

Ce qui émerveille dans ce Prix Nobel c'est qu'il est la première récompense de Gide.

— Gide est vierge. Il n'est pas de l'Académie. Il n'a jamais eu aucun prix. Il n'est membre d'aucun jury.

Comme éleveur de chevaux du livre, il admire la régularité de sa foulée.

— Jamais de booms de librairie, comme Sartre ou Camus. Il a gagné ses lecteurs de façon progressive, par chacun de ses livres, un à un, que les critiques trouvaient chaque fois inférieur au précédent.

Dans un élan mesuré mais fervent il prie ses deux frères de l'aider à collationner la liste des ouvrages du vainqueur.

Gide André, Gide André... lisent les frères, d'un index mouillé, sur les bulletins du catalogue, qui engrangent toute une vie. Plus de quarante ouvrages, en tout, et des traductions innombrables dans tous les pays, jusqu'à un film japonais sur *La Symphonie pastorale*.

*

Enfin, la joie étoilée plane, en cheveux blancs, à un sixième étage de la rue Vaneau. C'est celle de l'amie de toute la vie d'André Gide, Mme Van Rhysselberg ¹.

— Mon opinion n'a aucune importance, dit-elle en tâtant craintivement son camée sur sa blouse violette, au coin de son feu. Personne n'y pensait, à ce Prix. Mais, évidemment, étant donnés les concurrents...

Un geste évasif des deux bras, écartés de ses flancs, en dit large sur sa malice.

Elle seule, parmi ses Bonnard, *de l'époque du paravent (un tableau volé par les Allemands puis retrouvé)*, parmi le portrait de Fauré par son mari et le portrait de son mari par lui-même, qui ressemble à Claudel

¹ Sic.

jeune, elle seule a songé à regarder le calendrier pour le grand sinueux qui erre, en ce moment, sur les monts suisses.

— Il aura soixante-dix-huit ans ce mois-ci, le 22 novembre. Ce Prix Nobel, c'est son bouquet d'anniversaire. Et quel honneur pour la littérature française !

ALBERT-MARIE SCHMIDT

(*Réforme*, 22 novembre 1947)

Universitaire (spécialiste du XVI^e siècle, auteur d'un *Calvin*), Albert-Marie Schmidt (1901-1966) sera durant plus de vingt ans chroniqueur littéraire de l'hebdomadaire du protestantisme français *Réforme*. On verra plus loin que son article sur Gide ne fut pas du goût de tous les lecteurs du journal, dont le directeur, le pasteur Albert Finet, tiendra à ouvrir un débat entre ceux-ci, « pour ou contre Gide ».

L'esprit et les lettres *Reconnaissance à André Gide*

Le jeudi 13 novembre, je rentrais chez moi, en échangeant avec mon collègue et ami Jacques Heurgon quelques propos désabusés. Nous avons interrogé tout le jour des candidats à divers certificats de licence et déplorions avec amertume leur médiocrité. Jacques Heurgon, plein d'une indifférence lasse, parcourait du regard un journal du soir qu'il venait d'acheter : « Les émeutes de Marseille... Le plan Marshall... Les discussions au sein de la C.G.T... » Tout à coup je vis son visage s'éclairer du reflet d'une grande joie intérieure. Il me tendit la feuille, maculée d'encre grossière, qu'il tenait : « Regarde, me dit-il : Gide a le prix Nobel. On publie sa photographie : elle est flattée. » J'aperçus en effet, encadré par une sinistre bordure de deuil, un visage effacé et morne de vieillard : « Ce n'est pas lui ! » nous écriâmes-nous à l'unisson. Et nous restâmes un grand moment sans parler, la voix coupée par la lame de souvenirs qui déferlait en nous.

Non, ce n'est pas lui. Une image récente d'André Gide s'impose à ma pensée. En juin dernier, je me trouve sur le petit bateau de la *Flèche d'Or* qui cingle vers Douvres. J'arpente le pont supérieur, sensible à la vigueur de l'air marin. Sur un banc rustique, que surmonte un long canot blanc suspendu, un homme est assis. Il lit, immobile. Ses lèvres, qui frissonnent presque imperceptiblement, animent, seules, son masque

d'ivoire que cisèlent de profondes rides verticales. Un grand manteau vague dissimule ses amples vêtements. Sur son front spacieux se projette l'ombre d'un vaste feutre laineux. Abîmé dans la contemplation, indifférent, et pourtant physiquement accordé à la foule qui l'environne, il semble murmurer l'oraison de l'intelligence à la diversité des créatures.

Je le contemple avec une émotion dont le rythme fait légèrement vibrer ma vision des choses. Moi que les rencontres inopinées crispent d'ordinaire jusqu'au malaise, je me sens détendu comme par une grâce subite. Tout me devient présent et facile. Par respect pour le passé que la Providence m'a donné, je voudrais prolonger ces instants de durée pure. Mais déjà monte de la mer une falaise blanche. Déjà la sirène retentit. Gide lève les yeux. J'en distingue, dans un éclair, le feu sombre et diamanté. Il se dresse. Il marche. Il se perd. Il est resté semblable à soi.

Tel je le revois, autour des années 1920, lorsqu'il m'apparut pour la première fois. Il s'attarde sous les ogives de la chapelle d'une abbaye bourguignonne désaffectée où nous devions faire un commun séjour. Les vitraux peints en camaïeu projettent sur son visage un éclairage métallique. Cette vision m'épouvante. Je m'enfuis en étouffant mes pas. Je rejoins à toutes jambes mes deux compagnons, Jacques Heurgon et Jean Tardieu. Je leur murmure dans un souffle : « Vous savez, je viens d'apercevoir André Gide ! »

L'indulgence de notre maître, Paul Desjardins, nous a conviés à passer dix jours dans cette retraite où s'est réuni, pour s'entretenir des destins spirituels de l'Occident, tout ce que l'Europe d'alors, encore convulsée par les maux et les servitudes d'une guerre récente, compte de libres esprits. En proie aux incertitudes, aux pudeurs, aux dégoûts d'une extrême jeunesse nous bouillonnions, tous trois, de timidité. Tandis qu'autour de nous conversent ceux dont notre crainte attend un message d'espoir, nous formons un chœur silencieux et malheureux. Arriverons-nous à placer un mot ? À dire à ces courtois indifférents ce qui nous oppresse et nous obsède ? André Gide jette parfois sur notre groupe un regard de respect pensif. Il entend ne rien brusquer. Enfin, un jour, tandis que nous nous sentons rougir de confusion et d'allégresse, il dit à Paul Desjardins : « Présentez-moi donc ces jeunes gens ! »

Dès lors, il s'emploie à nous rassurer, à provoquer les confidences qui lui permettront de nous éclairer, avec délicatesse, sur la vraie nature de notre vocation. Il nous demande, sans que le moindre accent d'ironie fausse sa voix, si nous avons déjà écrit quelques pages. Il nous presse, malgré nos protestations, de les lui communiquer. Il nous entraîne,

chacun à notre tour, dans le silence d'une vaste halle romane. Nous nous asseyons à côté de lui sur une sorte de coffre. Il lit avec soin nos essais balbutiants. Attentif à observer les principes d'une juste méthode socratique, il procède par interrogations volontairement neutres. Il se dépouille de tout amour-propre. Il oublie sa maîtrise. Il use, à dessein, d'enveloppantes formules de politesse, car il sait combien l'âme incertaine des adolescents est frêle et fragile. Et peu à peu, il nous accouche de nous-mêmes. Il fait germer tendrement en nous la volonté de devenir ce que nous sommes. Il raille, indirectement, nos partis pris, notre conformisme, notre manie d'adopter des aspects étrangers à notre personne. Il nous révèle que le premier devoir de l'homme envers lui-même est d'exprimer ce qu'il est. Il nous exhorte à ne jamais nous départir d'une exacte probité. Avec modestie, il nous allègue son propre exemple. Il va jusqu'à nous confier des fragments de ses œuvres encore inédites. Il nous apprend les formules de sa sagesse, en nous conseillant de les oublier dès que nous aurons découvert, avec l'aide du monde, nos propres règles de conduite.

Les leçons d'André Gide n'ont rien d'austère. Il sait nous persuader des vertus du divertissement. Il attire notre attention rétive sur la salubrité de l'humour qui, seul, maintient la distance que l'homme doit établir entre lui-même et son âme lorsqu'il parle d'elle. Il nous entraîne dans ses jeux. Il nous démontre, par son attitude, et sa conduite, comment on peut se moquer de soi-même sans s'abaisser.

Je l'aperçois encore, gainé dans le plumage d'une large jaquette noire, courbant ses bras comme des moignons d'ailes, accusant jusqu'à la grimace les traits de sa face, qui récite, d'une voix croassante et cuivrée, *Les Hiboux* de Baudelaire : « Sous les ifs noirs qui les abritent — Les hiboux se tiennent rangés... »

Je me souviens de la verve avec laquelle il organise jeux collectifs et charades. Armé d'une paire de cisailles pour des fins phonétiques, il coupe une énorme crête en papier dont Jacques de Lacretelle s'est coiffé. Ou, auréolé de blanc, se recroqueville d'un air cafard dans une niche comme un saint chinois que des imagiers gothiques auraient taillé dans un tronc de poirier.

J'entends encore le rire enfantin avec lequel, tandis que nous peignons dans les montées de Vézelay, il me tend un portrait de Théodore de Bèze, en me disant que, si je continue dans les voies du puritanisme, l'Église protestante découvrira un jour en moi son émule.

J'évoque ses attitudes de chef d'orchestre un soir, sur la route

d'Avallon, que, souffrant des cahots d'un car poussif, nous charmons notre ennui en récitant à tue-tête *Le Bateau ivre*, d'Arthur Rimbaud.

Je me remémore enfin la sonorité exceptionnellement austère de ses paroles, lorsqu'il nous déclare en confidence publique : « Je ne veux point qu'on mette sur ma tombe d'autre épitaphe que celle-ci : Il fut vertueux. »

Hé bien oui ! quoi qu'en disent les mômiers, André Gide, jusqu'à maintenant, corrigeant avec douceur les faiblesses de l'âge, a su maintenir toutes ses vertus : les vertus de sa conscience intellectuelle, les vertus de son témoignage, les vertus de sa participation aux beautés de l'univers créé, et surtout les vertus de sa perpétuelle surprise. Aujourd'hui que la littérature et la pseudo-intelligence françaises ne vivent plus que de redites, il est le seul écrivain dont on puisse encore attendre un conseil inédit, le seul créateur qui soit encore capable, par sa franchise opiniâtre, de nous proposer de nouveaux thèmes de méditation.

Certes, son humanisme délibéré semble inconciliable avec les thèses d'une théologie stricte. Mais du moins n'est-il jamais ni négatif ni refermé sur soi. Il accueille tout. Il comprend tout pour tout aimer. Gide, parmi les grands moralistes de la France contemporaine, est le seul qui ait prêché constamment l'amour du prochain. Il a voulu que toutes les conditions humaines soient siennes. Il n'est pas plus étranger à l'ascète qu'au libertin, car, en chacun d'eux, il reconnaît son frère.

Jacques Heurgon est devenu un éminent archéologue. Jean Tardieu, un grand poète. Je suis, quant à moi, un obscur et scandaleux critique. Mais, tous trois, nous n'avons cessé de rendre à André Gide un culte de vénération, dont je souhaite qu'on trouve ici l'expression attendrie, car il nous a, comme tous les jeunes gens de notre génération, comblés de dons impérissables.

[ANONYME]

(*France-Dimanche*, 23 novembre 1947, p. 6)

France-Dimanche, hebdomadaire à grand tirage lancé par *France-Soir* en 1945, avec ses titres accrocheurs voire « racoleurs » (comme celui de cet article), est alors un digne concurrent de *Samedi-Soir* et d'*Ici Paris*... La plupart des articles n'y sont pas signés.

*Les aveux (complets ?) de Gide
lui rapportent un prix (de vertu ?)
de 4.870.560 francs ¹*

Interrogé par les journalistes à Neuchâtel, Gide a déclaré qu'il ne savait pas encore s'il se rendrait à Stockholm pour recevoir les 146.115 couronnes suédoises (4.870.560 fr.) dont un jury de pacifistes, d'hygiénistes et de végétariens lui a fait cadeau en lui décernant cette année le prix Nobel de littérature.

Il est terrifié par la perspective du voyage, mais d'un autre côté, dit-il, il a peur de faire mauvaise impression en refusant. Cette incertitude (qui le déchire) jette aussi dans les transes les plus folles son éditeur Gaston Gallimard. Celui-ci se souvient de l'orgie et des libations terrifiantes qui accompagnèrent déjà le prix de Martin du Gard, et se demande s'il ne vaudrait pas mieux donner d'un seul coup le prix Nobel au comitè-fondateur de la N.R.F. en bloc (Gide, Martin du Gard, Schlumberger) plutôt que de l'obliger à refaire chaque fois une expédition aussi périlleuse (pour le foie).

Gide avait été popularisé par le cinéma. Parce que Michèle Morgan avait été la Gertrude de *La Symphonie pastorale* (film un peu constipé), les génériques de film avaient porté son nom dans les campagnes les plus reculées où ne pénétrait autrefois que *La Veillée des Chaumières*. Aujourd'hui, grâce au prix Nobel, il entre dans la célébrité et dispute aux coureurs cyclistes et aux hommes politiques la première page des journaux du soir. Mais cette consécration arrive au moment où décline la seule chose à laquelle il ait jamais tenu : son influence sur les jeunes gens.

Gide se torture pour une cigarette

Car Gide, qui fut avec *Les Nourritures terrestres* le grand directeur de conscience de la génération précédente, sait bien que le professeur Sartre, le colonel Malraux et le soldat Aragon l'ont remplacé. Il en souffre. À sa conférence de Beyrouth, il avait fait monter sur l'estrade à ses côtés

¹ Outre six petits portraits de Gide — en 1891, 1897, 1902, 1914, 1927 et 1939 — réunis sous le titre « Il lui a fallu quinze ans pour redevenir imberbe », cet article est illustré par deux photographies, l'une de Gide avec Mauriac, légendée « Depuis la Libération, François Mauriac supplie Gide d'entrer à l'Académie française. Il s'y ennuie tout seul », et l'autre de Gide avec Barrault, légendée « Pour J.-L. Barrault, Gide a traduit *Hamlet* (bien) et adapté (mal) *Kafka*. Il déclare dans son journal qu'il n'a pas très bien compris *Le Procès* ».

une jeune fille et un jeune homme, dont il essaya de se concilier les bonnes grâces en racontant les histoires les plus salées sur Jarry et sur Villiers de l'Isle-Adam, au grand scandale d'une sale bourgeoise. Cette manœuvre ne fit aucun effet. Les jeunes gens d'aujourd'hui, qui ouvrent dans la bibliothèque de leur père le petit volume strié du fameux filet rouge et noir de la N.R.F., *Les Nourritures terrestres*, le referment avec un mélange d'indifférence et de respect. Ils ne comprennent pas comment ces bucoliques fiévreuses ont pu toucher tant d'âmes et libérer tant d'esprits. Lisant le *Journal*, qui est pourtant le seul des écrits contemporains, avec les romans de Malraux, à avoir trouvé grâce devant la sévérité des directeurs de la Pléiade, qui habillent de cuir les chefs-d'œuvre de la littérature classique, ils s'étonnent avec amusement de voir cet homme se déchirer avec tant d'angoisse et d'application pour une cigarette fumée ou un plaisir pris en fraude. La hantise du péché ne les touche plus. Ils n'osent s'avouer tout à fait qu'ils le trouvent un peu ridicule, car ils sont de bons jeunes gens, terriblement inquiets de ne pas paraître rétrogrades, mais au fond d'eux-mêmes ils se demandent si vraiment il est tout à fait nécessaire à l'évolution du monde et à leur éducation propre de savoir que, à la fin du siècle dernier, un petit protestant farouche, qui portait une barbe pointue et un chapeau d'artiste, se jetait dans la cour de l'École alsacienne aux pieds d'un de ses camarades de classe (c'était Pierre Louÿs) en le suppliant de sauver son âme et de ne pas continuer à passer ses nuits dans des endroits de débauche.

Un filet à papillons

Car Gide, élevé par sa mère protestante (son père catholique et professeur de Droit mourut alors qu'il était encore très jeune), a passé sa vie à se torturer. Il commence le matin et sitôt levé se demande avec angoisse s'il va continuer son œuvre aujourd'hui ou perfectionner à la place son piano. Gide, s'il n'avait été écrivain, aurait pu être un grand pianiste. Il a par ailleurs un goût si vif des choses de la nature qu'à 80 ans, il en est encore à se demander s'il n'aurait pas mieux fait de devenir naturaliste et de se promener dans la campagne avec une boîte d'herboriste et un filet à papillons.

Malgré tout, il continue à écrire, ce qu'il fait sur un coin de piano, en reniflant sans cesse, car il est atteint d'une sinusite chronique, et en s'arrêtant pour se mettre des gouttes dans le nez. Dans son appartement de la rue Vaneau, il traîne en babouches et en vieux vêtements tachés, ses lunettes en écaille descendues sur son nez, incapable de se concentrer, grattant de temps en temps le papier, de ce style limpide et un peu

suranné que l'on a voulu faire passer pour une langue classique, travaillant comme un bon élève son passé simple de l'indicatif et pourchassant avec une sainte horreur cet adjectif rare qu'il déclare abominer chez Chateaubriand. À tout instant, il se lève pour interroger la cuisinière sur le menu, ouvrir la porte lui-même, vérifier dans Littré la valeur d'un mot ou inscrire dans son journal son angoisse du moment. À peine a-t-il donné un ordre à un domestique que, pris de remords, il l'exécute lui-même. Il s'ensuit que les moindres actes de sa vie ont l'air d'être réglés par un curieux maître de ballet qui le fait virevolter, lui et le domestique, autour d'une bibliothèque, d'une table et d'une armoire. En 1936, il avait comme valet de chambre un petit Arabe qui parlait à peine le français et qui sillonnait l'appartement avec la discrétion d'un chat. Par économie, Gide (qui est très avare) n'ouvrait pas la lumière et les dents éclatantes du petit Arabe brillaient dans la pénombre du couloir.

Des Nourritures terrestres au Pernod pour Arthur

Son inquiétude perpétuelle, qui n'est que le signe d'une grande honnêteté intellectuelle, et ses penchants socratiques, sont il a fait très courageusement l'aveu dans *Si le grain ne meurt* (le livre resta six ans dans les caves de Gallimard, qui n'osait le sortir par crainte des Daniel Parker du moment), ont formé la légende d'un Gide corrompueur de la jeunesse, dardant sur les jeunes gens son œil humide de gazelle en leur demandant sataniquement : « Êtes-vous inquiet ? » Comme tout le monde était inquiet en ce temps-là (cela se passait vers 1920), il fut de bon ton, après 1940, de le rendre responsable de la défaite (responsabilité qu'il partageait avec *Quai des Brumes*, *Paris-Soir*, le *Pernod-pour-Arthur* et la peinture de Picasso). En 1941, la Légion interdit à Nice sa conférence sur le poète Henry Michaux (Gide adore faire des conférences et lire en public, sentant ses propres œuvres¹), et en 1942, à Tunis où il s'était réfugié, un fonctionnaire de la résidence trouva très spirituel de lui refuser le bon de vêtement qu'il demandait, en déclarant le plus sérieusement du monde : « Il ne suffit donc pas à M. Gide d'avoir corrompu la jeunesse, il faut encore qu'il vienne lui voler ses vêtements. » Pourtant Gide (qui a écrit « Familles, je vous hais » a été marié, marié avec sa cousine Emmanuèle, héroïne de *La Porte étroite*, Emmanuèle Gide, qui s'était efforcée de comprendre le complexe de son mari, vivait toute l'année dans un château à Cuverville, sans eau courante ni électricité. Quand elle mourut, pendant la guerre, le chagrin de Gide fut si grand

¹ *Sic.*

qu'il n'en parla pas dans son Journal. Gide n'a pas réussi à vaincre sa répulsion à l'égard des femmes (Emmanuèle exceptée). Il raconte qu'en Algérie, ayant payé une odalisque au corps superbe, il ne put remplir le contrat et resta de marbre à ses côtés. Une fois pourtant il se laissa aller à chatouiller espièglement la nuque d'une servante suisse qui lui tomba immédiatement dans les bras. Après quelques minutes d'égarément, Gide reprit conscience en un sursaut et se précipita sous la douche pour se purifier de cette souillure. Gide, qui narre avec humour cette scène dans *Si le grain ne meurt*, termine assez curieusement en déclarant :

— Chaque Suisse porte en lui ses glaciers.

Il faut croire que la glace ne les calme pas tous.

Gide qui est passé en littérature de la N.R.F. au *Figaro* (où il ne s'occupe que des problèmes linguistiques, laissant à François Mauriac l'exclusivité de la torture intellectuelle) a vagabondé en politique de *L'Action Française* au trotskysme, pour lequel il a, à l'heure actuelle, de la sympathie. (En Égypte, il vivait chez le poète égyptien Georges Henein, surréaliste et trotskyste.) Sa période la plus connue est celle du communisme (comme la période bleue chez Picasso). Gide, qui prenait Staline pour un disciple de Jésus-Christ, fut touché par la grâce, et l'on vit *L'Humanité* publier en feuilleton *Les Caves du Vatican* sans craindre les désabonnements de ses lecteurs (sollicité d'écrire une œuvre destinée spécialement à l'éducation du prolétariat, Gide avait décliné avec humilité cet honneur). Mais l'année suivante, invité par la Russie, il découvrit un ordre très différent de l'aimable désordre auquel il rêvait et qui hérissait ses aspirations à la liberté. Passant en Géorgie, il voulut envoyer un télégramme de sincères félicitations à Staline. Naïvement il commença « d'André Gide à Staline » à la grande suffocation de son interprète qui lui fit comprendre doucement qu'il vaudrait mieux employer l'adjectif « génial » ou celui de « sérénissime » pour qualifier le Petit Père des peuples. Gide refusa, l'interprète changea la formule derrière son dos. Cette anecdote est à la source de son *Retour d'U.R.S.S.* que les communistes ne lui pardonnèrent jamais.

Encore aujourd'hui, ils ne manquent pas une occasion de lui faire décocher les flèches empoisonnées des meilleurs échetiers de *L'Humanité* (l'artillerie lourde du journal : l'historien Marcel Cachin, l'agréé Georges Cogniot et l'ex-pâtissier Duclos, est réservée à des ennemis plus importants).

Lors de la publication du livre, la controverse devint si vive qu'elle atteignit le grand public. Gide, courageusement et pour répondre aux

attaques, publia un ouvrage plus antistalinien encore : *Retouches à mon voyage en U.R.S.S.*

Malgré tout, le maître — qui a horreur de la douleur physique comme de la maladie — n'était pas trop rassuré. Il craignait qu'à l'occasion d'un coup de tête, de jeunes communistes, enflammés par la verve d'un polémiste de *L'Humanité*, ne viennent saccager son appartement et mettre à mal son anatomie.

Lui, dont l'hospitalité était légendaire (surtout vis-à-vis des jeunes), n'ouvrait plus sa porte qu'avec prudence, fixant sur la physionomie du visiteur ses larges yeux bruns et inquiets. Et pendant les premiers instants de la prise de contact, il évitait de laisser percer ses opinions avec trop de force.

La nièce de Clemenceau venge le Goethe français

Huit ans après, à Alger, comme Gide venait de publier des extraits de son *Journal* dans *L'Arche*, le député communiste Giovoni monta à la tribune et en guise d'ordre du jour en lut avec indignation quelques fragments choisis. « *Quel cultivateur français, écrivait Gide, n'accepterait volontiers que Descartes ou Watteau fussent Allemands ou n'aient jamais été, si cela pouvait lui faire vendre son blé quelques sous plus cher.* » Et plus loin : « *Le sentiment patriotique n'est du reste pas plus constant que nos autres amours.* » Giovoni eut le seul tort d'invoquer la mémoire de Clemenceau. Le lendemain, une des nièces de celui-ci déclarait que Giovoni était un « sinistre imbécile » et un « présomptueux crétin ».

Gide vit aujourd'hui chez sa fille Catherine, dont tous les lecteurs de son *Journal* savent qu'elle donne de graves déceptions familiales à son papa (elle ne s'intéresse qu'à elle-même, dit-il). Pourtant, au moment où elle voulait faire du théâtre, il a écrit pour elle une étude du caractère de Phèdre, ce qui est le plus somptueux cadeau d'anniversaire que l'on puisse imaginer. Maintenant c'est pour Jean-Louis Barrault qu'il écrit surtout. Il s'est aussi mis à apprendre l'allemand pour lire Goethe dans le texte. On lui a tellement répété qu'il était le Goethe français qu'il a voulu aller voir par lui-même ce qu'il en était.

PIERRE DESCAVES

(*La Semaine égyptienne*, 24 novembre 1947, pp. 5-6)

La Semaine égyptienne, « la plus importante revue d'Orient » (tel est son sous-titre) était dans sa vingtième année lorsqu'elle avait publié, en mars 1946 à l'occasion du voyage de l'écrivain, un important *Hommage à André Gide*. Rien

d'étonnant à ce que vingt mois plus tard elle veuille saluer le nouveau prix Nobel, en demandant pour cela la collaboration d'un « notable » du monde littéraire français, Pierre Descaves (1896-1966), fils de l'auteur de *Sous-Offs*, président de la Société des Gens de lettres, homme de radio, administrateur de la Comédie-Française...

André Gide prix Nobel

C'est un grand honneur et qui rejaillit sur les Lettres françaises : André Gide a obtenu le Prix Nobel de littérature. La gloire internationale qui s'attache à cette haute et suprême récompense trouve un auteur chevronné et que cent études ou essais ont tenté, depuis un quart de siècle, de situer, d'expliquer, de définir.

À l'occasion d'une « mise au point », publiée l'an dernier par M. Paul Archambault, *Humanité d'André Gide*, on a pu dire que l'auteur des *Faux-Monnayeurs* avait déjà « conquis la taille et la place d'un demi-dieu » dans la littérature française, car sa « métamorphose » s'achevait sous nos yeux. Comme pour Œdipe, comme pour Thésée, comme pour tant de héros qui lui sont familiers et chers, on pouvait se demander, selon une formule qui ne manque pas d'humour, s'il avait été un homme ? M. Paul Archambault, qui posait la question, répondait par l'affirmative.

Oui, André Gide a bien été un homme. La critique l'a suivi pas à pas, s'obligeant à des révisions successives ; elle se demande du moins s'il est temps de dresser un bilan de l'œuvre, sinon de la vie. En parlant de son *Thésée*, paru en octobre 1946, le grand écrivain indiquait, dans la dédicace, qu'il s'agissait d'un « dernier écrit » ; mais on doute encore que ce soit là le point final de sa production. On fait remarquer que, depuis une dizaine d'années, son œuvre ne s'est volontairement enrichie que de notes, attestant les scrupules d'un créateur toujours soucieux de la perfection à donner à sa pensée.

Écrire la vie d'André Gide serait, d'ailleurs, une opération hasardeuse, encore que son journal de 1300 pages de la collection de la Pléiade, complété par les pages écrites de septembre 1939 à mai 1942, constitue un document décisif. Mais, précisément, l'œuvre de Gide se confond trop avec sa vie pour que la seule étude de ses ouvrages n'éclaire pas, de valable lumière, une des plus hautes figures de notre temps.

L'attentive lecture de *Si le Grain ne meurt* délivre l'enfance et l'adolescence de l'écrivain et complète les notions que l'on peut tirer des premiers travaux et singulièrement des *Cahiers d'André Walter* — le livre

des 20 ans ! — ; dès lors, se situe la grande crise de jeunesse : l'opposition entre le comportement naturel et les exigences du Christ. Telle est la lutte avec l'Ange, qui se termine par la déroute de l'Ange. Son chant de victoire vient ensuite ; ce sont *Les Nourritures terrestres*. Victoire précaire, car il n'a pu vaincre l'ange qu'en proclamant son propre angélisme. Les œuvres de la période suivante manifestent une dualité intérieure permanente. Le « ressuscité » écrira *Le Prométhée mal enchaîné* et *L'Immoraliste* ; et ce qui, de l'ange, subsistait, vaincu, passera dans *La Porte étroite*. Un accord des contraires sera tenté dans *L'Enfant prodigue*. Et voilà enfin l'homme libre, qui marque les points et engendre le Lafcadio des *Caves du Vatican*.

On ne saurait toutefois jamais demeurer en repos avec un tel tempérament. Vers la quarante-cinquième année, l'Ange du Midi (et non le Démon de minuit !) va visiter André Gide, à la faveur de circonstances qui tiennent aux conversions de ses amis, Dupouey et Henry Ghéon. C'est un deuxième conflit avec l'Ange. En sortira *Numquid et tu...* La victoire, cette fois, est plus complète. Elle sonne, comme un défi, dans *Corydon*. Le fruit de cette seconde crise sera la tentative de Gide de faire un roman : *Les Faux-Monnayeurs*.

Parvenu à une rayonnante notoriété littéraire, quel sera alors le rôle, la mission de l'écrivain ? Il prêtera, sans hésiter, sa grande voix aux « victimes » ; il en est quatre qui l'ont particulièrement intéressé : le criminel, la femme, l'indigène colonial, le prolétaire. Justes définitions, puisque l'on peut ranger en quatre catégories les livres de l'écrivain, entré dans le siècle : *Souvenirs de Cour d'Assises* et la collection « Ne jugez pas » ; *L'École des Femmes* et ses succédanés ; les souvenirs de voyage en Afrique Équatoriale ; des textes de sympathie avant le revirement et des notes sur l'U.R.S.S. À la suite de cette période, l'écrivain entend se confirmer dans un « humanisme de pointe » et ce seront *Œdipe* et *Les Nouvelles Nourritures*. Puis vint encore *Thésée*, une suite de dialogues, un traité à la manière des œuvres de jeunesse, un traité sur l'art de purifier la terre de ses monstres et de ses Dieux — et le bonheur d'y être parvenu.

Au gré de cette production variée de langue et de style chatoyants, se dégagent quelques idées cardinales : la sincérité, le bonheur, le dépassement ; ce sont les positions les plus constantes ou les recherches les plus têtues que l'on peut dégager de toute la carrière d'un homme qui n'a jamais voulu être un homme de lettres — mais un penseur « en marge », un animateur. Pour obtenir un conseil ou recueillir un avis, combien de

jeunes gens n'ont-ils pas pris le chemin de la rue Vaneau, où dans un clair appartement André Gide se confine lorsqu'il séjourne à Paris ; car il a toujours été un voyageur intrépide, éprouvant pour le soleil une véritable passion.

On lui dit beaucoup d'amis, mais peu d'intimes. Grand a été son chagrin de perdre Paul Valéry. Il lui reste Roger Martin du Gard, qui, comme lui, fut Prix Nobel, il y a dix ans. Et qu'on ne le croie pas sur de hautes positions de domination, à l'image d'un « penseur » pour album de photographies : l'homme est simple, cordial, et volontiers jovial. À soixante-dix-huit ans, il se déplace encore pour une « générale », ou va se perdre dans une salle de quartier, où un « bon film » lui a été signalé.

C'est un causeur étincelant, apte à toutes les synthèses. Et à la sienne propre. Avec quelle bonhomie n'expose-t-il pas comment se manifeste l'obscurité tenace attachée à son œuvre jusqu'à la quarantaine et comment celle-ci revint en France par le canal de la Suisse protestante ! Sa clairvoyance l'amena nécessairement à être un guide ; et son rôle, dans la fondation, l'orientation et le succès de *La Nouvelle Revue Française* fut décisif. Ainsi s'est-il révélé, non seulement homme de pensée, mais homme d'action.

Pourtant devenu le plus notable « moraliste » de l'heure présente, il est demeuré jusqu'ici « en marge » du monde des Lettres officielles. Il n'a tenu qu'à lui d'entrer à l'Académie française, depuis la Libération. Il l'a refusé. C'est pourquoi il apparaît, pour le grand public, isolé et lointain, méconnu et glorieux. Il y a une manière de malentendu qui a pesé sur Gide et qui a trompé l'opinion à son égard. État de fait, dû autant à l'indifférence du public pour toute œuvre littéraire difficile qu'à l'attitude naturellement altière d'un auteur de caractère farouche et de nature tellement complexe.

Son influence cependant a été et est considérable. L'œuvre de Gide ouvre le mystère angoissant des « espaces » pascaliens infinis ; avec lui le problème métaphysique est entré dans la vie de chaque jour. Les difficultés morales auxquelles se heurtent ses personnages (ou lui-même derrière eux, ou lui-même seul), c'est en fonction de Dieu et jamais vis-à-vis de la Société qu'il cherchera à les résoudre. Gide a institué et renouvelé le passionnant et inépuisable débat essentiel entre l'individu et l'éternité, l'écrivain inclinant dans la plupart de ses livres à donner toute l'importance à l'individu, par réaction contre une orthodoxie religieuse mal interprétée ; dans d'autres livres, comme nous l'avons indiqué, au contraire, l'individu faisait le sacrifice de lui-même. Pour atteindre une

félicité hors du temps, enfin, dans la partie terminale de son œuvre, le héros recherche un équilibre qui ne se dérobe plus.

GEORGES PIOCH

(*Tel quel*, 25 novembre 1947)

Journaliste et homme de lettres, Georges Pioche dit Pioch (1873-1953) connaît Gide depuis « cinquante ans » comme il le précise lui-même, depuis le temps où il était un jeune poète anarchiste. *Tel Quel* est une petite revue trimestrielle consacré à « la théorie et la pratique révolutionnaire de l'écriture ».

Propos dans le soleil

Position d'André Gide

J'étais curieux des réactions de cette mal-nommée : *L'Humanité*, à l'honneur qui, dans l'œuvre et la personne d'André Gide, vient d'être rendu aux Lettres françaises par l'attribution d'un prix Nobel à l'écrivain des *Nourritures terrestres*. Elles n'ont pas trompé mon attente : l'intellectuellicule de service a fait remarquablement les choses.

La façon qu'il a eue, en l'occurrence, de s'assouvir personnellement tout en obéissant aux consignes staliniennes m'a régalié d'un parfait accord de l'agression, dans ce qu'elle a d'inepte, à l'incompréhension, dans ce qu'elle a de stupide.

Je ne vois pas souvent André Gide, encore que la connaissance que nous avons faite l'un de l'autre remonte à cinquante ans... À 1897, année où parurent *Les Nourritures terrestres*, au message desquelles il est resté fidèle en épanouissant, dans une constante liberté de sa sensibilité et de sa pensée, le plus d'humanité possible... Je crois toutefois le connaître assez pour m'assurer de ne pas l'engager contre son vœu si j'écris ici que l'excès d'honneur que vient de lui décerner le sous-verge de *L'Humanité* inhumaine aura parfait, pour son contentement, l'honneur, exactement mesuré à son mérite, qui lui a été fait par l'Académie scandinave.

Qui a-t-elle récompensé en choisissant André Gide, comme, précédemment, elle avait honoré du même choix Sully-Prudhomme, Romain Rolland, Anatole France, Henri Bergson et Roger Martin du Gard, dans l'élite des écrivains français ? Elle a récompensé un homme libre... Ni moins, ni plus... Un homme qui, s'il s'accorde, dans la peine des hommes, à toutes les solidarités possibles, entend, pourtant, penser seul... Cet homme qui, par ses qualités et sa mesure, représente, semble-

t-il, devant l'académie scandinave, le Français...

Je ne me donnerai pas le ridicule de vouloir contenir dans le peu de lignes dont je dispose ici l'éloge qu'il me serait honorable de tenter d'André Gide.

J'aime que, parmi les journaux, *L'Aube*, agréable aux sacristies, et *L'Humanité*, agréable aux cellules, aient été d'accord pour lui faire grief de l'influence que, depuis trente ans, il a exercé, en France et dans le monde entier, sur la jeunesse intellectuelle.

J'aime qu'ils le réprouvent pour la déférence de toutes ses œuvres à cette maxime du cher Montaigne : « La plus grande chose au monde, c'est savoir être à soi... » Et que certains l'incriminent pour ce que, ayant entraîné la jeunesse sur « les grandes routes de la liberté », il n'ait pas voulu être ce chef mercenaire que l'on voit suivre comme un otage les troupes qu'il a entraînés.

Tenté par bien des églises — la dernière où il se soit risqué pour, bientôt, s'en éloigner avec non moins de tristesse que d'horreur, est l'Église stalinienne, — porté vers elles par autant de générosité cordiale que de curiosité spirituelle, il leur a finalement résisté, finalement échappé. J'aime que la conquête de sa liberté ne lui ait pas été, comme pour tant d'autres, la plus spacieuse des prisons. Ainsi, ayant éveillé bien des âmes, n'aura-t-il, peut-être, contenté personne... Ainsi aura-t-il su être jusqu'au bout à soi-même... Et, partant, risquer de finir seul... Voilà qui, pour la gloire d'un écrivain pensant, n'est pas peu, je vous jure.

ANDRÉ ROUBAUD

(*Spectateur*, n° 129, 25 novembre 1947, p. 1)

Nous ne savons rien de ce journaliste (collaborateur très régulier de l'hebdomadaire *Spectateur* fondé en 1945), sinon qu'il ne doit pas être confondu avec le peintre homonyme né en 1929... Que lui-même et les lecteurs du *BAAG* veuillent bien excuser notre ignorance — ainsi que la phrase incomplète dans le troisième paragraphe de cet article, lacune due à une déchirure de la coupure dont nous disposons.

Honneur à l'homme seul

Il est supposable que les membres de l'Académie Royale de Suède ont souhaité donner un démenti à l'imprécation de l'Ecclésiaste : « Malheur à l'homme seul », en décernant le prix Nobel de littérature à M. André Gide. En effet, si le prétexte de l'attribution du prix est valable (ce

prix fut accordé à M. Gide pour l'importance et la valeur artistique d'une œuvre dans laquelle il a exposé les problèmes de la vie humaine avec un intrépide amour de la vérité et une grande pénétration psychologique), en ces temps de domestication spirituelle, le geste des dix-huit académiciens de Stockholm revêt une importance particulièrement significative : il semble qu'ils se soient entendus pour couronner non seulement un grand écrivain mais aussi un grand homme libre et seul, dont la liberté et la solitude défient calmement l'organisation tyrannique du monde actuel. En agissant ainsi, l'Académie suédoise a respecté la disposition testamentaire d'Alfred Nobel qui fonda ce prix pour récompenser dans le domaine des Lettres « l'œuvre la plus haute dans le sens idéal », tout en faisant sereinement prévaloir les droits de l'esprit sur les billevesées sociologiques qui mettent l'humanité en péril.

L'impartialité des intellectuels scandinaves fut d'ailleurs toujours extrêmement rigoureuse. Il me souvient des éloges que leur adressa M. Julien Benda lorsque Carl von Ossietzky reçut le prix Nobel de la Paix en 1937 : « Gloire aux héros du jury norvégien ! », s'écriait-il. (Exceptionnellement le prix de la Paix, ouvert en Suède, est décerné par une commission de cinq membres élus par le Storting norvégien.) « Décidément, ces Nordiques font la vie dure au racisme hitlérien. Quant aux membres du comité Nobel, je tiens qu'ils ont fait leur devoir d'hommes de l'esprit, de clercs, et qu'il faut hautement les en louer, quand on voit tous ceux qui y manquent. » Le courage que le comité Nobel eut à cette époque en se dressant contre le gouvernement hitlérien qui était alors maître de l'Allemagne, il le manifesta de nouveau aujourd'hui en luttant sans sourciller le front d'un écrivain à tout jamais proscrit par les intellectuels assujettis au Kremlin.

M. André Gide, qui prétend que c'est en étant le plus particulier qu'on sert le mieux l'intérêt général, appliqua intégralement ce principe à sa vie et à son œuvre. Il est, en effet, l'être le plus particulier qui soit. On ne connaît pas un homme plus libre et plus seul. Il ne pense et n'agit que sur les sommets. Rien ne l'attache aux multitudes moutonnières qui s'acharnent les unes contre les autres dans le creux des vallées, si ce n'est son amour, j'allais écrire : sa curiosité, pour tout ce qui vit, et sa pitié sincère pour la misère d'autrui. Un tel solitaire écrase par son effacement la foule de ces êtres prostitués à l'ambition, à la fortune, aux volontés des individualités puissantes et à bien d'autres forces dont ils espèrent obtenir des avantages, qui constituent ce qu'on appelle bien improprement l'élite d'un pays. L'honneur de l'esprit d'un peuple ne peut être sauvé que par

des indépendants de la qualité de M. Gide : si dans deux ou trois siècles nos descendants découvrent quelques raisons [...] l'étrange période qui [...] première guerre du siècle à l'infamale séquelle d'événements qui suit la fin de la deuxième, nous pouvons être sûrs qu'une certaine partie de l'œuvre de M. Gide y contribuera en contre-balançant les témoignages des faux témoins et les récits véridiques des mille et une infamies commises par les coteries politiques internationales.

Un sage d'une essence aussi particulière devait être attaqué, diffamé et sali par tous les partisans des servitudes. Il le fut et l'est encore. Nous avons encore présentes à l'esprit les injures qu'en autres circonstances il reçut après son bref égarement dans les arcanes du communisme. Il s'était imprudemment engagé sur la voie de Moscou, poussé par tout ce qu'il y a en lui de généreux et de sincère : il souhaitait le communisme parce qu'il le supposait équitable et que, comme nous tous, il était écœuré des abus que tolère et encourage le régime sous lequel nous vivons ; il le souhaitait aussi parce qu'il le croyait susceptible de permettre à l'homme d'accéder à une plus haute culture et à une nouvelle forme de civilisation. Mais il fit un voyage en U.R.S.S. et il en revint désenchanté. Honnêtement il l'écrivit : « *L'obstination et ardeur d'opinion est la plus sûre preuve de bestise* », dit Montaigne. M. Gide n'est point bête, il ne s'obstina pas. Il avoua simplement qu'il s'était trompé.

Les communistes ont tort d'en vouloir à M. Gide pour ce renoncement aux joies qu'ils lui promettaient. C'est eux qui commirent une erreur en poussant des cris d'enthousiasme lorsqu'il apporta son adhésion au marxisme. Comment purent-ils espérer que ce possédé de l'esprit « protéen », qui ne fut jamais fidèle qu'aux exigences de son infidélité, allait brusquement rompre avec sa nature asservie à l'intelligence, pour se fondre dans ces troupeaux qui cheminent à l'aveuglette sous la houlette de bergers astucieux ? Les intellectuels du Comité Central, et ils sont beaucoup plus nombreux que les anticommunistes naïfs le supposent, auraient dû tenir compte de l'état psychologique d'un homme qui a écrit : « J'ai fait table rase. J'ai tout balayé... Je me dresse nu sur la terre vierge avec le ciel à repeupler. » Ils auraient dû deviner que lorsqu'un esprit comme celui-là envisage de repeupler le ciel, ce n'est pas pour y installer le maréchal Staline à la place de l'Éternel.

Ceci m'amène aux réflexions que fit M. Aragon lorsque M. Gide publia, en avril 1944, puis en septembre de la même année, son Journal

¹ Lacunes dues à une déchirure de la coupure du journal.

de 1940. La lucidité ne fait jamais plaisir à personne dans un monde qui a une horreur naturelle et intéressée de la vérité sous toutes ses formes. Cependant je trouve consolant, en ces temps de conformisme, qu'un esprit libre ait noté chaque jour en marge de la confusion et des trahisons dont la France était victime vers la fin de 1940, des pensées justes pour la plupart, d'où le parti-pris est toujours exclu.

M. Aragon reproche à M. Gide d'avoir écrit ceci le 5 septembre 1940 : « Composer avec l'ennemi d'hier, ce n'est pas lâcheté, c'est sagesse ; et d'accepter l'inévitable... Qui regimbe contre la fatalité est pris au piège. À quoi bon se meurtrir contre les barreaux de sa cage ? Pour souffrir moins de l'étroitesse de la geôle, il n'est que de se tenir bien au milieu. » Montaigne aurait pu signer ces lignes, et j'estime que M. Gide, qui eut le courage de les publier au moment de la Libération, fit preuve une fois de plus d'une très admirable liberté d'esprit. En 1940, beaucoup de Français communistes préconisaient « l'attentisme », aucun sentiment patriotique ne les animait encore : on comprend donc mal que M. Aragon fasse grief à M. Gide d'avoir éprouvé le même sentiment que ses amis à une époque où il était d'ailleurs difficile d'en éprouver un autre. Je crois que nos communistes se seraient longtemps complus dans cette « bassesse » comme dit M. Aragon, si l'U.R.S.S. ne s'était pas héroïquement raidie contre l'agression hitlérienne. Alors, pourquoi tant de sévérité aujourd'hui ?

L'attribution du prix Nobel se situant précisément après ces manifestations anticonformistes, venant après l'attribution du même prix à Romain Rolland en 1916, immédiatement après la publication de son livre *Au-dessus de la mêlée*, où il affectait de se placer hors des nationalismes étriqués, prouve bien que les intellectuels étrangers n'apprécient la littérature française qu'en tant qu'elle leur apporte le message d'une culture fondée sur l'individualisme. Cela doit nous faire réfléchir sur la relativité des conceptions qui ont cours ici depuis trois ans. Les pays étrangers, que ce soit la Suisse, les pays scandinaves ou anglo-saxons (n'oublions pas que M. Gide, il y a quelques mois, a été fait docteur *honoris causa* de l'université d'Oxford), l'Amérique latine ou le Canada, ne nous jugent que sur nos valeurs réelles. Les écrivains et les artistes qui ont fait carrière ici depuis le départ des Allemands les laissent absolument indifférents, M. Sartre excepté. Le jury du prix Nobel ne s'est jamais trompé : après Mistral, Romain Rolland, Anatole France, Bergson et Roger Martin du Gard, esprits éminemment libres, nul plus que M. Gide n'était digne de recevoir cette distinction qui, en quelque sorte,

est la consécration mondiale de la valeur d'un écrivain. En ces jours d'infortune et d'humiliation constante, l'hommage rendu ainsi par un pays étranger à l'un de nos plus grands hommes est un événement qu'il faut célébrer.

ROGER GIRON

(*Le Peuple*, 26 novembre 1947)

Journaliste, futur président du jury du prix Interallié, Roger Giron (1900-1990) est alors un collaborateur assez régulier du quotidien genevois *Le Peuple*.

André Gide

Voilà donc le septième écrivain français à recevoir le Prix Nobel de littérature. Avant André Gide, Sully-Prudhomme, Mistral, Romain Rolland, Anatole France, Bergson et Roger Martin du Gard avaient décroché la glorieuse timbale. À lire ce palmarès, on doit convenir que peu de jurys ont fait d'aussi bons choix que l'Académie de Suède. Mis à part le poète du *Vase brisé*, dont on imagine mal aujourd'hui qu'il ait pu jouir d'une célébrité presque universelle, les six qu'on vient de nommer honorent la littérature française contemporaine. Ce sont des valeurs-or, et le temps ne viendra pas à bout de leur métal.

Qu'André Gide, qui a refusé tous les honneurs de son pays, qui n'est pas décoré, pas académicien, occupe dans le monde entier une situation exceptionnelle, on le savait depuis longtemps. Il a été traduit dans toutes les langues. Le Prix Nobel, qu'il reçoit à près de quatre-vingts ans, peut-il ajouter à sa gloire ? Il nous plaît, en tout cas, que le jury suédois ait tenu à motiver sa décision et qu'il l'ait fait dans des termes aussi heureux que ceux-ci : « Le Prix Nobel de littérature a été attribué à M. André Gide, pour l'importance et la valeur artistique d'une œuvre dans laquelle il a exposé les problèmes de la vie humaine avec un intrépide amour de la vérité et une grande pénétration psychologique. » J'avoue préférer, malgré ce qu'elle a de sommaire, cette explication de l'œuvre de Gide à l'étrange définition qu'a donnée de l'écrivain le Dr Schildt, traducteur des œuvres de Gide en suédois, et auteur d'un ouvrage intitulé *Gide et l'Humanité* : « C'est un communiste qui se dresse contre Staline et un chrétien qui s'élève contre l'Église. » L'honorable Dr Schildt a, sans doute, oublié le mot de Gide à des exégètes emportés par leur zèle : « Ne me comprenez pas si vite, je vous en prie. »

La première vertu de l'œuvre de Gide tient à l'éminente qualité de son art. Au fond, c'est un classique, un pur classique. L'auteur des *Cahiers d'André Walter* juge ce livre de jeunesse, son premier livre (1891), avec une sévérité rigoureuse : il y discerne une méconnaissance de l'écrivain envers la langue et il est vrai qu'au temps du symbolisme un jeune homme n'eût su écrire avec simplicité (« Quoi de plus mystérieux que la simplicité », soupire-t-il dans le *Journal*). Mais peu à peu, et de livre en livre, la langue s'affermir et se dépouille, jusqu'à cet *Immoraliste* qui marque le triomphe d'une écriture merveilleusement fluide et nue. André Gide a cent fois exprimé que « l'œuvre d'art ne s'obtient que par contrainte et par la soumission du réalisme à l'idée de beauté préconçue ». Il définit « cet esprit de choix, ce délicat instinct de sélection », sans quoi il n'est point de style. Il semble qu'il ait trouvé là la seule discipline qu'il ait jamais consenti d'accepter.

L'attitude d'André Gide devant la vie est bien différente, en effet. Un individualisme foncier, sans autre frein qu'une soif d'absolu que l'on rapporte généralement à sa formation protestante, anime toutes ses démarches. « Esprit non prévenu », il se refuse au choix. Cette âme, avide d'une trop haute certitude, ne se fixe en aucune possession ; elle est, selon l'expression de Jacques Rivière, « un merveilleux jardin d'hésitation ». Toute l'œuvre de Gide proclame cette enquête incessante, cette exploration sans cesse reprise de toutes les pensées, de tous les sentiments, de toutes les sensations. Sur ce point-là, du moins, il n'a jamais changé. Au journaliste qui le félicitait, l'autre jour, à Neuchâtel, il déclare : « Je reste farouchement individualiste. J'ai une peur affreuse de voir le monde soumis à un régime totalitaire. Pour moi, les dictatures, qu'elles soient noires, blanches ou rouges, sont également détestables. »

Nul ne s'est plus livré que celui-là. On composerait son portrait rien qu'à le lire, plume en main. Ses portraits, ombres et lumières, en apparence seulement différent. D'un dilettante épris de beauté qui met au-dessus de tout les plaisirs de l'intelligence. D'un enfant prodige qui n'est jamais rentré à la maison du père et qui a bâti de ses mains une demeure d'ordre et de paix. D'un tourmenté, instable jusqu'à l'angoisse, qui a cherché, selon un mot profond de Robert Kemp, « sa vérité à travers les vérités ». Des phrases aux musiques perverses se pressent dans notre mémoire : « Inquiéter, tel est mon rôle. » — « Pour bien juger de quelque chose, il faut s'en éloigner un peu, après l'avoir aimé. » — « Je ne suis pas celui que vous croyez, je suis son frère. » — « Je m'agite dans un dilemme : être moral, être sincère. » Et cette souveraine affir-

mation, dans *Les Faux-Monnayeurs* : « Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant. » Seules les âmes fortes peuvent recevoir une telle doctrine. C'est à elle que s'adresse Gide.

On a parlé du satanisme d'André Gide. Il serait plus juste de dire qu'il est possédé par le démon de la vérité.

ROBERT KEMP

(*Les Nouvelles littéraires*, 30 novembre 1947, p. 2)

Cf. *supra*, p. 576, le premier article de Robert Kemp, son « feuilleton » du *Monde* quinze jours plus tôt.

André Gide, prix Nobel

Au-dessus de la mêlée, l'Académie de Suède vient de décerner à M. André Gide le prix Nobel. Le « standing » international de l'auteur de *Thésée* est reconnu par les mêmes juges qui ont obligé les adversaires de Romain Rolland à modérer, puis à éteindre leurs ressentiments, et ceux de M. Roger Martin du Gard à classer parmi les intouchables — au sens élevé du terme — l'écrivain des *Thibault*. Un hommage de cette qualité glorifie la littérature française contemporaine et fournit une occasion indiscutable de commentaires, de louanges apaisées, de réconciliations et des ferveurs réchauffées. Ne la manquons pas.

Mais aussi, j'ai là, délicieusement réédités ¹ son *Traité du Narcisse*, songes de jeunesse en compagnie de « Paul-Ambroise », et cette *Tentative amoureuse*, douce merveille aux nuances de perle, où, comme dans *La Nuit de Gênes*, dont M. Henri Mondor livrait l'autre jour le secret, l'intelligence se veut victorieuse du sentiment. « Levez-vous, vents de ma pensée — qui dissiperez cette cendre ». J'ai aussi une plaquette toute nouvelle, *Rencontre avec André Gide* ², de M. Pierre Lafille, mise au point précise et précieuse du Gide 1947, du vieillard solide aux yeux brillants, encore pleins d'avenir, du douteur parvenu à une certitude, de l'oscillant devenu stable qui, enfin, reconnaît son portrait, au lieu des « caricatures » dont il s'énerva si longtemps. Enfin, on célèbre le cinquantenaire des *Nourritures terrestres*, par où beaucoup de nos contemporains, et moi-même, nous fûmes introduits à l'œuvre discutée, désor-

¹ Mermod, à Lausanne.

² Imprimerie Louis-Jean, à Gap.

mais triomphante. Parlons de lui, en propos interrompus, voulez-vous, et sans prétention.

Les *Nourritures* ont donc secoué nos adolescences. Elles existaient depuis assez longtemps, quand nous les avons lues, aimées et mal comprises. Elles feignaient de nous attirer aux voluptés faciles ; de nous délivrer des scrupules, des morales familiales. Elles chantaient la nature et elles écartaient les sévérités de Dieu. Un de mes camarades, se croyant bon disciple, avait imité ses axiomes, et calligraphié, encadré, suspendu près de sa fenêtre, pour que le premier rayon entre les rideaux la dorât, cette phrase : « Chaque jour qui se lève m'est un présent royal. » Mais les « nourritures » auxquelles conviait André Gide à vingt-huit ans ne sont point des dons. Elles sont des conquêtes. Conquête de la vie, conquête de la vérité personnelle. Quelle tentation, pour des sens tout neufs, des appétits insatiables, des nerfs et des muqueuses presque intacts, qu'une philosophie panthéiste, et comme printanière, un nietzschéisme en miniature, réalisable dès que les paupières s'ouvrent, et un hédonisme qui, dès le chocolat matinal, se satisfait sans dépenses... Un luxe merveilleux de sensations économiques !... « Je n'aime pas, disait le jeune maître, que ma joie soit parée et que la sulamite ait passé par des salles ! » Voilà qui nous consolait de ne posséder qu'en rêve la danseuse aux joyaux de Gustave Moreau, la bibliothèque et la tortue gemmée de des Esseintes, les maîtresses serpentes, hors de leurs fourreaux étincelants, du Baudelaire que nous adorions, en dépit de Faguet, de Brunetière et de M. Gazier, janséniste et père de famille. Notre boulimie de seize ans trouvait son excuse et ses aliments. « Choisir, c'est renoncer à tout le reste. »

Nous aurions dû, en bonne méthode, lire les œuvrettes antérieures. Mais les *Cahiers* et les *Poésies d'André Walter* ne se trouvaient point chez Larose, le bouquiniste des dictionnaires et des classiques usagés, ni sous les galeries de l'Odéon. Ne regrettons pas un contresens qui a plutôt enrichi qu'égaré les exégètes d'André Gide, et qui nous a donné d'abondantes joies... Nous n'avons connu *Paludes* que plus tard ; et *Le Voyage d'Urien*, qu'on vient aussi de rééditer. Associé à notre Anatole France, et moins livresque, tout aéré, au contraire, pareil au faune Verlaine, fouetté du vent du matin, Gide nous décourageait de l'action, et nous jetait vers la liberté, enfin conquise contre la maison paternelle, aiguillait une sensualité en apprentissage... Aujourd'hui, M. Gide affirme qu'il signalait, dès ce temps, les périls d'une éthique du plaisir. Il explique à M. Pierre Lafille que, frappé de l'erreur de ses lecteurs, il s'est

empressé, dans *Saül* — sept ans plus tard — d'enseigner qu'une « disposition trop passive à l'accueil mène à une dissolution de la personnalité » ; que Saül meurt « complètement supprimé par ses désirs », après avoir gémi : « tout ce qui m'est charmant m'est hostile ». Cette leçon, très bien cachée, nous paraît claire aujourd'hui. Mais les années ont passé, nombreuses. La soif de vivre est moins ardente. Du reste, qu'importe ? M. Gide, par les astuces et les discrétions de son art, ses réticences cristallines, a, sans malice — croyons-le — suscité par centaines les interprétations infidèles. Trop intelligent pour un public qui ne l'était pas assez, il s'est laissé, avec un plaisir mêlé de douleur, prendre pour ce qu'il n'était pas. Le retrouver, tel qu'en lui-même, sous le fatras des haines, des injures, l'éternité va le posséder, est un exercice profitable. Il est comme ces personnages de théâtre, Hamlet, Alceste, lady Macbeth, Céliène, dont les énigmes nous irritent et nous enchantent encore. Sa figure actuelle est le produit des perspicacités et des aveuglements conjugués. Promesses de durée, et d'actualité... Obscuriste au style limpide, il confirme le paradoxe de Valéry, accepté par Bainville, que les obscurs survivent mieux. Le merveilleux Voltaire, à quelques contes près, est victime de sa clarté. L'éclipse d'Anatole France vient surtout de ce que son ironie ne laissait aucun doute. Où est l'agrément d'expliquer ce qui est compris en première lecture ?

M. André Gide a caché ses clefs. Ses plus récentes confidences en abandonnent quelques-unes. Et l'on va, de nouveau, fourrager dans les serrures. Pour en revenir aux *Nourritures*, quand le jeune philosophe disait à Nathanaël : « Jette mon livre », nous flairions la feinte. Nous serrions plus fort le livre sur notre cœur...

Un à un parurent les récits, brefs et poignants. *L'Immoraliste*, *La Porte étroite*, *Isabelle* ; un à un jaillirent les apophtegmes où il est trop facile, surtout à ceux qui ne l'ont pas pratiqué, d'enfermer la pensée de M. Gide. Je connaissais en ce temps-là un graveur russe, suicidé pendant la guerre, rêveur effréné, enthousiaste de son propre talent, et, somme toute, fort digne d'être aimé, qui obtint de M. Gide une séance de pose. Il me passait les livres de son modèle, que l'impécuniosité m'empêchait de collectionner. J'ai retrouvé ce personnage dans le *Journal* de Gide, accablé sous des moqueries et des sarcasmes. Du chagrin m'en est venu. Car la victime, l'imprévoyante victime, ne parlait que de la grâce, de la complaisance de son hôte. Il croyait à une fraternité intellectuelle. Pauvre Raphaël S... ! Je crois que M. Gide lui a fait don de l'immortalité. Ce don lui coûte cher...

Ainsi l'humeur trop secrète de M. Gide a égaré bien des gens. Des gens épais, je le veux bien. M. Gide devait trouver épais mon ami Souday, qui le louait aux heures difficiles, quand la gloire hésitait et qu'un tintamarre de haros animait contre l'Immoraliste, le Faux-Monnayeur, le Démon, le Corydonien Gide, tous les pharisiens et la gent hypocrite. Souday l'avait, près de Valéry et de Proust, classé premier *ex aequo*, et imposé aux bien-pensants. Mais Souday commettait l'erreur commune, aujourd'hui seulement dissipée, de voir en M. Gide un retors, un malin tricheur, un « insaisissable ». Verdict qu'au fond de sa conscience le justiciable condamnait. C'est maintenant que nous reconnaissons l'erreur de Souday. Mais elle était bien nuancée, et parfaitement excusable.

Insaisissable, M. Gide l'a été longtemps pour lui-même ; et toute son œuvre est l'effort de se saisir. Il s'échappait à lui-même. Il n'était pas retors ; il était torturé, et retorturé. Il ne jouait pas double jeu, tantôt niant Dieu, tantôt répondant par l'affirmative (une affirmative à mi-voix) à la question « *Numquid et tu ?...* » Affirmation ouatée, qu'il n'aurait pas consenti à changer en « Je suis chrétien, voilà ma gloire ». Il laissait cette rudesse à M. Claudel, jouant à cache-cache avec le puissant pachyderme de la foi intégrale, de la foi médiévale. Aussi M. Claudel, las d'espérer, brusqua-t-il la partie. Il s'en alla en bougonnant ; mais sans damner. Il maudit les mœurs ; non le cœur. Il conseilla le confessionnal, où M. Gide n'a presque plus besoin de s'agenouiller, depuis que son *Journal* a paru. C'est la publication du *Journal* qui a définitivement haussé M. Gide au-dessus du rang où ses œuvres d'artiste exquis le plaçaient déjà. Au rang des grands conseillers du genre humain. Sur l'escabeau, près de son cher Montaigne, pour qui André Walter n'avait pas encore une pleine confiance.

Comme lui-même oscillait de l'Évangile à Dostoïevsky, nous oscillions de l'enthousiasme pour *La Symphonie pastorale*, *Caractères*, à une gêne sincère causée, pensera-t-il, par des préjugés tenaces, — toujours tenaces, — devant certaines « mises à nu » des *Faux-Monnayeurs* et de *Si le grain...* L'admiration l'emportait, finalement. M. Gide atteint sa certitude. Nous, envers lui, la nôtre. Nous voyons que, sauf un certain point, un détail, qui l'a beaucoup agité, il est le représentant, le prophète plutôt de notre époque. Il a été angoissé avant les angoissés d'à présent ; et son angoisse était plus fine. Il a été l'initiateur de l'introspection, de la conscience morale, presque aussitôt après que Bergson venait d'introspecter la conscience psychologique. Les deux formes du christianisme, la rayonnante et la ténébreuse, qui se partagent aujourd'hui la littérature

« fidèle », il les a connues ; et il a fait le choix qui, si j'ose me mêler à cette querelle mystique, me semble le meilleur. Je ne crois pas que jamais cet amant de la vie eût accepté de faire en soi « la nuit obscure ». Saint Jean de la Croix, qui vient de me valoir, pour un feuilleton de bonne foi, avec des approbations flatteuses, la colère d'un ecclésiastique tout disposé à m'envoyer au bûcher, ne l'a sûrement pas persuadé, il fut pour l'Évangile contre Torquemada ; et même contre Bernanos, n'ayant jamais, lui qu'Henri Massis désigna comme démoniaque, à donner dans les diableries. Qui dira que, par de telles préoccupations, toute son œuvre ne palpait pas de nos « inquiétudes » à venir ? Si j'osais, je dirais qu'il a été la liaison du nietzschéisme, — dont Claudel voulait le détourner, mais que lui, André Gide, a toujours interprété dans le sens le plus noble, et fixé dans la formule à jamais illustre : « Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant » — et de l'existentialisme. Comment ? Sans doute, il a lancé son bélier contre la morale traditionnelle, la morale utilitaire, sociale, bonne pour tous. Là-dessus, il a lui-même affaibli sa position par des plaidoyers ardents et embarrassés pour les péchés, le péché, le désir qui le tourmentait. Mais ce fut pour que chacun fondât sa morale individuelle, sur la mesure, pour l'ascension de chaque âme... Ainsi il revendiquait la liberté de chacun de se choisir une loi. L'*existence* de l'individu, du cosmos, ou microcosmos individu, a été sa ferveur et son supplice. Il a été un Proust classique, moins perdu dans les détails, moins enivré dans les sensations, moins romantique. Un Proust qui aurait vécu au temps de Vauvenargues ou de La Rochefoucauld. (Il a traversé plus d'un demi-siècle de littérature, annonçant souvent ce qui allait se faire, sans jamais imiter, — si ce n'est dans les tâtonnements symbolistes, — ce qui se faisait. Rien n'a ébranlé la pureté de son style. On ne l'a point vu séduit par l'épithète rare, les colorages violents de Huysmans, les feux d'artifice de 1920. Amusé par Dada, parce que cette entreprise de démolition l'aidait dans sa bataille contre la convention et les mensonges accumulés qui obstruent la conscience, il n'a jamais rivalisé avec Aragon ni Breton. Les sirènes Proust ou Giraudoux ont vainement vocalisé autour de lui. Il est une sorte d'Incorruptible des lettres. Plutôt Saint-Just, quant à la grammaire, que Robespierre. L'ascète du vocabulaire, au milieu des débauchés...

À soixante-dix-huit ans, encore curieux de voyages sur la terre et dans les idées, il a livré ses pensées, telles qu'elles lui vinrent, au jour le jour. Et l'on voit qu'il a mené sans cesse le combat contre l'Ange. Quel ange ? Un ange au faux plumage. Celui qui nous cache, quand nous

pensons, la vérité. Qui fait qu'on donne de bonnes raisons aux mauvaises actions ; qu'on se refuse à soi-même de reconnaître ses instincts ; qu'on invente une éthique pour s'innocenter et confondre son prochain. Le Gide qu'on dit fuyant, et qui criait sa sincérité sans convaincre, son Journal a prouvé qu'il était sincère. Le flottant a enfin abordé l'île de *sa* certitude. Aimez ou n'aimez pas cette certitude. Regrettez, si vous tenez à vos songes, qu'André Gide ait renoncé à ceux qu'il aimait, qu'il proposait, puis qu'il abandonnait, puis qu'il ranimait, — parce qu'il n'était pas simple, que voulez-vous ! Pas simple du tout. Trop intelligent pour l'être... Trop tendre, au fond, envers ses anciens « moi » pour que son cœur ne fondît pas quand, tel Renan, il les évoquait. Multiple, évoluant... La multiplicité, le changement, le vulgaire le confond avec l'inconstance ou la trahison. Mais dans l'ordre de la conscience, sa recherche de la Vérité ne suit pas le rectiligne. On peut être Claudel ou Léon Bloy, et, tout à coup, ne plus bouger. C'est une bénédiction !... Mais que faire quand on ne se trouve pas bien où l'on est ? Quand, dans le havre, on sent encore les rumeurs de la mer, l'appel du large, le souffle de la tempête ?

M. André Gide a cherché un « chez soi » toute sa vie. Ce fut un errant ; et la suite de ses errances est toute son œuvre. On en regarde la carte, aujourd'hui. M. Gide est le Robinson des dernières pages. Il sourit de ses vagabondages ; il a raison de ne pas les regretter. C'est eux qui sont lui. Et lui, non seulement une « personne spirituelle » dont la richesse est un bienfait pour ses semblables, mais un puissant résumé d'humanité. D'humanité supérieure.

M. André Gide a le prix Nobel. Envers et contre tous ; envers et contre lui-même, qui n'a jamais quémandé les honneurs, qui a combattu ses propres intérêts. On va donc l'avouer « grand Français ». Échec aux philistins. Échec aux pharisiens.

JULIEN BENDA

(*L'Ordre de Paris*, date ?)

Après *La Trahison des clercs* (1927) et jusqu'à *La France byzantine* (1945), André Gide et Julien Benda (1867-1956) avaient souvent été des « compagnons de route » (et Benda fut abondamment présent aux sommaires de *La NRF* de 1922 à 1940). Puis l'essayiste militant du rationalisme intégral eut une relation très critique, agressive à l'occasion, avec celui en qui il voyait « le type du littéraire » appartenant « d'une manière fulgurante » à la classe des « esprits amples et

faibles » que Pascal opposait à celle des « esprits forts et étroits ». Son article de *L'Ordre de Paris* (quotidien de centre gauche, *L'Ordre* a été autorisé à réparaître à la Libération ; de faible tirage — 15 000 exemplaires — mais de grande influence, il a été victime des grandes grèves du printemps 1947 mais a ressuscité quelques mois après sous le titre *L'Ordre de Paris*) offre la mesure exacte de ce qu'il admire et de ce qu'il déteste chez Gide.

André Gide Prix Nobel

Il y a quelques années, Gide me contait, avec la simplicité que lui connaissent tous ceux qui l'ont approché, qu'ayant épelé son nom à une vendeuse de grand magasin qui devait lui faire un envoi, il fut amusé et un peu étonné de l'entendre ajouter : « Ah ! comme l'écrivain. » Voilà une douce surprise que notre lauréat ne connaîtra plus ; son nom est désormais dans toutes les bouches, voire les plus humbles. De même il est un goût de la solitude intellectuelle par lequel il se plaisait à proclamer son patriciat ; n'a-t-il pas écrit quelque part qu'il eût aimé que les maîtres dont il fait ses dieux fussent inconnus ? Voilà encore un idéal dont il lui faut se résigner, et plus que jamais, à ne l'avoir point réalisé... Tristesse d'Olympio...

Le plus grand prix de littérature allant à Gide ne pouvait s'adresser plus juste : Gide est le type du littéraire.

Il l'est par son horreur de l'abstraction et son profond sentiment du concret (voir ses admirables descriptions de *L'Immoraliste*), par sa sensibilité aux personnes et son plus ¹ d'aptitude aux idées ; surtout par son merveilleux esprit de finesse et son manque total d'esprit de système. On est frappé quand on le lit, notamment ses écrits critiques, de l'ingéniosité de nombre de ses vues, de leur vertu d'insinuation, de leur nuancement, de leur nouveauté, souvent de leur justesse, et en même temps de leur dispersion, de leur refus de se serrer l'une à l'autre comme les molécules d'un bolide (elles sont constamment louées pour leur « fluidité »), de leur impuissance à « consister » ; on note, comme également digne d'intérêt, la saveur de chacune et, d'autre part, leur indépendance réciproque, voire leur contradiction, leur volonté de travailler chacune pour son compte, de ne point se coordonner ni se subordonner pour un but défini, d'ignorer l'organisation ; on constate son bonheur dans le détail verbal et sa gaucherie à construire une phrase hiérarchisée ; on admire son talent à comprendre des individualités et son manquement total à former au-

¹ *Sic.* Coquille du journal, sans doute, pour *peu*.

dessus d'elles un concept général propre à les intégrer. Jamais la distinction de Pascal entre les esprits amples et faibles et les esprits forts et étroits ne s'est mieux vérifiée, Gide appartenant aux premiers d'une manière fulgurante, avec la curiosité qui est une des grâces de l'amplitude et le charme dont manque si souvent l'esprit doué de force. On pourrait dire que Gide présente une sorte de cas-limite : celui d'un prodigieux esprit de système qui touche au pathologique.

Le traitement des idées par Gide est éminemment d'un littérateur ; il consiste dans ce que j'ai appelé le « lyrisme idéologique », genre dont les grandes incarnations sont les écrits de Nietzsche, de Barrès, de Voline, d'Alain, et qui revient à manier les idées, non pas selon les mœurs de l'intellectualité, mais à en faire des sujets d'émotion, exactement des thèmes lyriques. Inutile de dire que les idées ainsi traitées, si elles ne satisfont pas l'esprit, ce qui n'est pas leur fonction, possèdent, sous certaines plumes, un singulier pouvoir émouvant. *Les Nourritures terrestres* en sont un haut exemple.

Gide a d'ailleurs le sens de la littérature dans ce qui l'oppose à l'intellectualisme. « La littérature, a-t-il dit un jour, est le domaine de l'à peu près. » Et en effet, elle n'a pas à préciser, elle a à suggérer ; elle n'a pas à prouver, elle a à exciter ; elle n'a pas à approfondir, elle a à proposer. Enfin elle a à nous offrir un objet de beauté, à nous donner un bonheur esthétique, le seul point de vue, dit Gide, dont on doit juger son œuvre. À celui qui est passé maître en ces offices, l'humanité doit sa reconnaissance comme elle la doit au tribunal qui l'a consacré.

GILBERT GUISAN

(*Servir* [hebdomadaire suisse], date ?, pp. 1 et 2)

Professeur à l'Université de Lausanne, critique littéraire, auteur très prolifique d'études, d'articles et de oréfacs, Gilbert Guisan ne semble avoir eu de relations avec Gide (épistolaires, et très brèves) qu'au moment où il préparait son grand ouvrage sur *Charles-Ferdinand Ramuz, ses amis et son temps* (6 vol. parus en 1967-70), pour obtenir communication des lettres qu'il avait reçues de Ramuz.

André Gide et le peuple

C'était dans la vieille salle Bullier, célébrée par Paul Fort : « Amours d'un soir, amours d'un an, amours d'une heure ou d'un moment : sous sa colonnade électriques, Bullier dans son style ottoman accueille tous les sentiments des enfants de la République. » En 1934, Bullier ne servait

plus guère de refuge à l'amour, et les couples d'un soir cédaient la place aux déferlements de foules à journaux, tracts et cocardes, venues conspuer, applaudir, chanter, venues affirmer par leur fidélité et par leur discipline leurs sentiments de solidarité dans le malheur, d'espérance dans la lutte. C'est à l'un de ces meetings que je vis André Gide. Affublé d'une présidence d'honneur, il fut acclamé, dut saluer, et je le revois se levant avec lenteur et dressant, avec hésitation, un poing timide. Confrontation émouvante, dans laquelle la foule s'étonnait secrètement de tant de réticence, et l'artiste, sans doute, de tant d'enthousiasme, n'ignorant pas que, pour elle, la veille, il n'était encore qu'un inconnu, et, ce soir même, qu'un nom. La distance était flagrante. Comment Gide ne l'aurait-il pas sentie, qui écrivait dans son *Journal*, quelques années plus tôt :

« *Il peut y avoir immense joie à se sentir en communion parfaite avec les autres, en communion de pensée, d'émotion, de sensation, d'action ; mais à condition que ces "autres" ne soient pas des tricheurs. Aussi longtemps qu'ils mentent à eux-mêmes et fraudent, je ne puis me sentir authentique qu'en me distinguant d'eux, qu'en m'opposant à eux. Il n'y a nul romantisme (de ma part du moins), mais simple besoin de vérité.* »

La tricherie, elle était d'ailleurs moins dans la foule, toujours si ingénument prête à la sympathie et à l'admiration, que sur l'estrade, dans cette terrible exploitation de la bonne volonté, dans ces avalanches de résolutions toutes verbales qui, dans l'entre deux guerres, ont usé la démocratie. Que penser cependant de la présence de l'écrivain elle-même ?

On sait combien on a reproché à Gide une adhésion qu'il lui fallut retirer par la suite, suscitant ici l'indignation et la colère, là les sarcasmes. Il importe toutefois de souligner la noblesse de son comportement, son courage et sa lucidité. Prenant conscience de la misère et de l'avilissement à quoi le régime capitaliste condamne une grande partie de l'humanité, l'artiste considère que « *l'indifférence, la tolérance ne sont plus de mise* » ; il faut renoncer au silence, un choix s'impose, et Gide se rapproche de ceux qui se font les défenseurs du prolétariat : le voici avec Romain Rolland, Vaillant-Couturier, Aragon, dans le Comité directeur de *Commune*, revue de l'Association des écrivains et des artistes révolutionnaires. Il apportait un besoin de communion ; il se trouve « enrôlé » ; il parlait fraternité, on lui répond doctrine et principes, et Gide découvre que « *la conversion au communisme implique une abdication du libre examen, une soumission à un dogme, la reconnaissance d'une orthodoxie* » (*Journal*, 1933). Mais il ne renonce pas et va tenter, par une sorte de compromis audacieux, de servir à la fois deux causes, celles du

peuple, en s'associant aux manifestations de l'A.E.A.R., celle de l'art et de la pensée, en affirmant publiquement, lors même de ces manifestations, leur indépendance irréductible. C'est ainsi qu'il déclare, le 23 octobre 1934, au Palais de la Mutualité, devant 4500 personnes :

« Il y a une convention bourgeoise contre laquelle personnellement j'ai toujours lutté ; mais, osons le dire ici, il peut y avoir également une convention communiste. J'estime que toute littérature est en grand péril dès que l'écrivain se voit tenu d'obéir à un mot d'ordre. Que la littérature, que l'art puissent servir la Révolution, il va sans dire ; mais il n'a pas à se préoccuper de la servir. Il ne la sert jamais si bien que quand il se préoccupe uniquement du vrai. La littérature n'a pas à se mettre au service de la Révolution. Une littérature asservie est une littérature avilie, si noble et légitime que soit la cause qu'elle sert. » (Commune, nov. 1934.)

Cette situation de l'art dans son rapport avec le peuple et sa tâche particulière, André Gide la précise dans le discours qu'il prononce au Congrès international des écrivains, le 22 juin 1935 :

« Qui dit littérature, dit communion. Il s'agit de savoir avec qui le littéraire communité... Communier avec sa classe, pour l'écrivain bourgeois, impossible. Communier avec le peuple... Eh bien, je dis que c'est impossible également, tant que le peuple n'est encore que ce qu'il est aujourd'hui, tant que le peuple n'est pas ce qu'il peut être, ce qu'il doit être, ce qu'il sera, si nous l'aïdons. Il ne reste possible que de s'adresser au lecteur inconnu, futur, et d'être certain de l'atteindre dès que l'on atteint en soi-même ce que l'on sent de plus profondément et irréductiblement humain. »

Que l'on comprenne bien l'écrivain : il n'entre dans sa pensée aucun mépris, aucune contradiction. En tant que frère, il peut se sentir très près de ceux qui souffrent, et militer : c'est « *par grande exigence d'amour* » que Gide est venu au communisme. En tant qu'artiste, l'écrivain ne doit pas s'en tenir à la description de la misère ou à l'exaltation de la société future, limiter son intérêt au sort d'une classe et aux problèmes sociaux ; son objet permanent est l'homme, considéré dans sa plus grande généralité ; il s'adresse, comme Villon, Baudelaire, Rimbaud, à sa part la plus secrète, il répond à l'interrogation de l'âme, émerveillée d'être au monde ou éperdue devant la mort, il exprime et apaise cette angoisse vitale qui unit tous les hommes. Qu'on ne lui reproche pas alors les difficultés de son langage, le petit nombre de ses lecteurs ! Ce qui importe — et Gide insiste sur ce point — c'est de faire en sorte que chacun puisse avoir

accès à de telles œuvres. Il s'agit là d'un problème d'éducation et de culture, absolument distinct de celui de la création. Gide dit fort bien dans son *Journal* (1935) :

« Il est bon que la voix des indigents, trop longtemps étouffée, parvienne à se faire entendre. Mais je ne puis consentir à n'écouter que cette voix. L'homme ne cesse pas de m'intéresser lorsqu'il cesse d'être misérable ; au contraire. Et qu'il importe d'abord de le secourir, il va sans dire, comme une plante qu'il s'agit d'abord d'arroser ; mais c'est pour obtenir sa fleur et c'est de celle-ci que je m'occupe. »

Qu'il n'est pas nécessaire, pour servir la cause du peuple, d'en faire l'objet d'une œuvre, Gide le démontre par ses propres écrits. En dénonçant inexorablement les bonheurs clos de la bourgeoisie, sa vanité, ses charités corrompues, ses dévotions hypocrites, il a exercé une action plus vigoureuse et plus revigorante que l'œuvre la plus « populiste ». À combien de Jacques Thibault, un livre tel que *Les Nourritures terrestres*, si égotiste en apparence, a-t-il permis de se délivrer de l'entrave des conventions, d'ouvrir les fenêtres sur la vie et de découvrir dans sa bouleversante réalité la peine des hommes ? Gide lui-même n'a-t-il pas suivi l'évolution de quelques-uns de ses disciples, quand il note dans son *Journal* (1934) : *« Naples m'a paru sordide, sans attrait ; et le peuple grouillant, plus misérable, plus loqueteux que jamais. Les ruelles toutes pavoisées de lessives multicolores, aussi pittoresques qu'autrefois ; mais je n'y puis plus prendre plaisir. »* En fait, André Gide a été, au cours de ce demi-siècle, notre grand libérateur.

A[LBERT] F[INET]

(*Réforme*, 6 décembre 1947)

Voir *supra* pp. 610-3 l'article d'Albert-Marie Schmidt, et *infra* pp. 645 et 646 les deux textes reçus en réponse à l'appel du pasteur Finet, directeur de *Réforme*.

Pour ou contre Gide

La chronique d'Albert-Marie Schmidt sur André Gide ayant soulevé des réactions en sens divers, nous estimons nécessaire d'ouvrir le débat.

Qu'il y ait eu un cas Gide, comme il y a un cas Sartre, nous le pensons bien, mais nous pensons également qu'à l'heure présente Gide est devenu ou est en passe de devenir un classique, juste reconnaissance à son génie d'écrivain. Personne n'a idée de pourfendre ou d'interdire la

Phèdre de Racine ou le *Banquet* de Platon.

Que dans la génération qui est née avec le siècle, la pensée gidienne ait causé des ravages chez une jeunesse élevée dans un moralisme aussi strict que l'expression positive de la foi était lâche, nous n'en doutons pas et la seule réserve que nous puissions faire à l'étude d'A.-M. Schmidt serait d'avoir attribué une valeur universelle à son expérience personnelle.

Mais qu'à l'heure actuelle l'aspect morbide de l'œuvre de Gide demeure une menace ou un piège nous paraît moins évident. Avec le recul du temps, les valeurs humaines de son entreprise prennent le pas sur le comportement personnel de l'écrivain.

Le débat est ouvert.

C. HOFMANN

(*Action*, 9 décembre 1947)

Et voici, trois semaines plus tard dans l'« hebdomadaire de l'indépendance française » que dirige Pierre Hervé, le... correctif qu'on a souhaité apporter à l'article jugé trop nuancé d'Edgar Morin (*supra* p. 585).

Le Prométhée bien enchaîné

Il y a des génies qui devancent l'histoire, a écrit E. Morin dans un récent numéro d'*Action*, à propos d'André Gide. *Et puis l'histoire les rattrape. Et puis l'histoire les dépasse.*

Ainsi Morin distingue-t-il deux Gide. Le premier, libérateur, *révolutionnaire de la sensibilité*, et le second, *individualiste farouche* repris par sa classe, *momifié*.

Pour ma part, je ne vois qu'un seul homme, esthète et moraliste, gardant vis-à-vis du monde la même attitude d'aristocrate, au cours de sa longue carrière.

Au point que si j'examine ma vie, a-t-il pu reconnaître, *le trait dominant que j'y remarque, bien loin d'être l'inconstance, c'est, au contraire, la fidélité.*

Comment, dès lors, assimiler Gide à *ces génies qui devancent l'histoire*, quand, réglant sa conduite sur la maxime de Spinoza qu'il s'approprie : *Ose devenir qui tu es*, il est, certes, devenu ce qu'il a toujours été ?

Un fait divers, relaté dans *Les Faux-Monnayeurs*, me semble prendre, à notre époque cruciale, la valeur d'une parabole : le monde bourgeois sombre. Nous sommes embarqués. Mais Nathanaël, qui se noie, s'ac-

croche à notre esquif. Est-il moins dangereux parce qu'il se noie ? Hésiter à trancher ses doigts délicats, sous prétexte qu'il est perdu, c'est risquer de périr avec lui.

Oui, tout cela pourrait bien disparaître, cet effort de culture qui nous paraissait admirable...», écrit André Gide au lendemain de la déclaration de guerre. Il n'est pas d'acropole que ce flot de barbarie ne puisse atteindre, pas d'arche qu'il ne vienne à bout d'engloutir. On se cramponne à des épaves.

N'allez pas croire que la barbarie ici visée soit le fait de Hitler. Voici ce que déclare Gide quelques mois avant la débâcle :

Il faut s'attendre à ce que, après la guerre, encore que vainqueurs, nous plongions dans une telle gadouille que seule une dictature bien résolue nous en puisse tirer.

Ainsi, André Gide identifie la culture à la culture bourgeoise. Si la bourgeoisie disparaît, c'est la culture qui disparaît. Sauver la culture, c'est sauver la bourgeoisie.

Comment s'étonner, dès lors, qu'il partage entièrement le sentiment du maréchal ?

L'allocation de Pétain est tout simplement admirable : « Depuis la victoire, l'esprit de jouissance l'a emporté sur l'esprit de sacrifice. On a revendiqué plus qu'on a servi. On a voulu épargner l'effort ; on rencontre aujourd'hui le malheur. »

Sans doute, tous ces textes que je cite accusent un Gide septuagénaire.

Mais Gide, à 21 ans, définissait, dans son *Traité du Narcisse*, l'attitude de l'artiste en des termes qui impliquaient exactement cette conception aristocratique de la culture dont nous venons de voir l'effet :

Le poète est celui qui regarde. Et que voit-il ? Le Paradis. Car le Paradis est partout ; n'en croyons pas les apparences.

La vérité première, la réalité suprême appartient à l'Idée. L'artiste sait que l'apparence n'en est que le prétexte, un vêtement qui la dérobe et où s'arrête l'œil profane, mais qui montre qu'elle est là.

Si l'œil profane s'arrête au vêtement, il n'appartient qu'à l'initié de saisir, sous ce vêtement l'Idée. La vérité n'est donc accessible qu'aux privilégiés. Elle échappe au peuple. Et, en effet, le *Traité du Narcisse* commence et s'achève par cette remarque :

Quelques mythes d'abord suffisaient. Puis on a voulu expliquer. Orgueil de prêtre qui veut révéler les mystères, afin de se faire adorer, — ou bien vivace sympathie, et cet amour apostolique qui fait que l'on dé-

voile et qu'on profane en les montrant les plus secrets trésors du temple, parce qu'on souffre d'admirer seul et qu'on voudrait que d'autres adorent.

On mesurera, par là, toute la condescendante charité dont se chargent ces mots : *Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur.* L'amour de Gide pour Nathanaël est un *amour apostolique*. Du même coup, on comprend la déconvenue de Gide auprès des communistes. Il venait à eux comme le grand Initié. Il faisait don de ses privilèges. Comme la nuit du 4 Août, cette adhésion n'eut pas de lendemain. On le pria de rengainer son *amour ulcéré pour nos frères. Il ne pouvait être question que d'égalité, de justice.* Quoi de plus vulgaire ?

J'ai voulu croire, explique alors Gide, que ces êtres secs, insensibles, abstraits, étaient de mauvais communistes, qu'ils desservaient une noble cause, et je me refusais à juger celle-ci d'après eux. Mais non, c'est sur toute la ligne, de haut en bas, que je me trompais... Et, lentement, j'en arrivais à me convaincre que, lorsque je me croyais communiste, j'étais chrétien.

Chrétien, sans doute ? Mais à la mode du vingtième siècle.

Assurément, ce que Gide découvre dans le christianisme, ce n'est pas l'action d'un peuple prenant conscience, par la bouche de Jésus, de sa dignité. Ce qui le séduit, c'est le mythe. C'est la passion d'un homme-Dieu, et la magie du langage qui projette l'âme sur un univers de pain, de vin et d'eau vive, tout en retirant au monde son poids et à l'histoire sa gravité. Car cette eau n'est pas de l'eau, mais la vie éternelle. Et ce vin et ce pain ne sont ni du vin ni du pain, mais le sang et le corps de Jésus qui, lui-même, n'est pas un homme, mais Dieu.

Ainsi, son christianisme apparaît beaucoup moins comme un mysticisme que comme une mystification.

Je reviens à vous, Seigneur Christ, comme à Dieu dont vous êtes la forme vivante, s'écrie-t-il dans les Nouvelles Nourritures, alors qu'il se donne pour communiste. Et tout aussitôt, dans un élan de charité toute chrétienne, il ajoute, passant insidieusement du propre au figuré :

En vérité, le bonheur qui prend élan sur la misère, je n'en veux pas. Une richesse qui prive un autre, je n'en veux pas. Si mon vêtement dénude autrui, j'irai nu. Ah ! tu tiens table ouverte, Seigneur Christ ! Et ce qui fait la beauté de ce festin de ton royaume, c'est que tous y sont conviés.

« *Si mon vêtement dénude autrui, j'irai nu...* »

En 1941, Gide perd un chandail dans un cinéma. Voici ce qu'il en

dit :

Hier, on m'a bistourisé les deux bras, une pleine demi-heure durant... La perte de ce gilet de laine me causait une douleur aussi vive ; je le sentais s'arracher de mon bras. J'ai averti les sergents de ville, la préposée au vestiaire... Mais nul espoir de revoir mon linge. Un gilet de laine, aujourd'hui, c'est de trop bonne prise.

L'avantage du christianisme, sans doute, est de distinguer l'esprit de la lettre. André Gide irait nu... en esprit. Il s'ôterait le pain de la bouche... en esprit. Au moins l'avouait-il, à 26 ans, lorsqu'il écrivait *Paludes* :

Mais pas du tout, messieurs, je ne le suis pas, révolutionnaire ! Vous ne me laissez pas achever, — je dis (et c'est de quoi il se plaignait) qu'on ne se révolte pas... en dedans. Ce n'est pas des répartitions que je me plains ; c'est de nous ; c'est des mœurs...

Nous pouvons donc interpréter le christianisme de Gide comme le réflexe, sinon comme la réflexion, d'un bourgeois qui, alerté par l'instinct de conservation de sa classe et de ses privilèges, dérive les forces révolutionnaires dont il est entouré, et dont s'affecte sa sensibilité d'artiste, dans les circuits d'une révolution anachronique, fictive, où elles puissent se décharger.

André Gide ressuscite les paraboles évangéliques, comme Claudel la Vierge Marie. Le protestant se donne un air progressiste que n'a pas le catholique. Mais ils font la même besogne, et ils sont bien de la même famille. En eux on peut reconnaître le Prodiges de retour qui fait amende honorable devant l'aîné, demeuré dans la maison du père.

Ne l'apprends pas à tes dépens, disait l'aîné au prodige : les éléments bien ordonnés qui te composent n'attendent qu'un acquiescement, qu'un affaiblissement de ta part pour retourner à l'anarchie...

Pour peu que cela me soit accordé, reprend Gide en 1940, je m'accorderais assez volontiers des contraintes, me semble-t-il, et j'accepterais une dictature qui, seule, je le crains, nous sauverait de la décomposition.

Il ajoute :

Je ne parlerais sans doute pas ainsi, si je ne croyais toutes les valeurs auxquelles je tiens parfaitement inaltérables.

Et encore ceci :

L'oppression ne peut avilir les meilleurs, et quant aux autres, qu'importe !

Vieillard, Gide reste, par conséquent, fidèle au *Traité du Narcisse* de

sa jeunesse : la culture est un privilège de classe, inaliénable.

Le ralliement de Gide à la dictature n'est donc pas un accident. Il n'y a pas de rupture dans la trame de ses pensées. Mais seulement un relâchement libéral qui se resserre devant ce qui la menace, comme se resserre et s'arme le capitalisme lorsque le régime libéral ne lui est pas profitable.

Or, cependant que le capitalisme accuse en lui ses contradictions et ne cherche à se sauver qu'en s'adaptant ce qui le nie : les solutions socialistes, la pensée gidienne, toute nourrie d'Idéalisme, tend, éperdument, vers *Les Nourritures terrestres*. En vain. Il n'est pas une de ses œuvres qui parvienne à son but, pas une qui ne se contredise, qui ne s'invertisse.

Je ne mets pas en question, ici, la valeur esthétique du témoignage de Gide, mais sa valeur éthique. L'enseignement gidien est à la mesure du *Voyage d'Urien* dont l'auteur nous entretient pendant tout un livre, et qu'il avoue, à la fin, n'avoir pas fait. C'est une duperie.

*

— *Ton article n'est pas convaincant*, me dit Morin. Tu donnes des citations. On peut citer ce qu'on veut de Gide ; il a tout dit...

Parbleu ! Je le sais bien ! André Gide, c'est Janus. Un visage pour le passé, l'autre pour l'avenir. Seulement, Janus ne fait pas deux, mais un seul être. Comme Narcisse, *il est seul*. — *Qua faire ? Contempler*. Sa nature double l'empêche, en effet, de prendre parti. Janus, c'est l'attentisme. Janus, c'est encore le double jeu. *Je ne puis assurer avec assurance*, écrit Gide en 1941 : *le bien est ici, de ce côté, le mal est là*. On sait à qui profite le double jeu, et la troisième force, et les mille tangentes de l'attentisme. Peut-on dire que Gide-Janus ne soit pour rien dans cette impossibilité de décider qui paralyse beaucoup de ceux qui ont leur place près de nous ?

— *Qu'est-ce qui te poussait à partir ?* demande le Père.

— *Je m'évadai*, répond le Prodigue.

Ah ! je voudrais crier pouce, *sortir du jeu*, écrit Gide en 1937, dans son journal. Et en 1941 :

La pensée entre en service. Et comment ne pas l'engager ? Je ne compte plus que sur les déserteurs.

Des déserteurs, des évadés, cela n'a jamais fait des hommes libres, mon cher Morin.

Envoi du Voyage d'Urien

« Ellis ! pardonnez ! j'ai menti

Ce voyage n'est que mon rêve

Un jour pourtant, vous le savez,
 J'ai voulu regarder la vie ;
 Nous nous penchâmes vers les choses.
 Mais je les ai comprises alors
 Si sérieuses, si terribles,
 Si responsables de toutes parts,
 Que je n'ai pas osé les dire.
 Je m'en suis détourné. — Ah ! madame, pardon !
 J'ai préféré dire un mensonge
 J'avais peur de crier trop fort
 Et d'abîmer la poésie
 Si j'avais dit la vérité.
 La vérité qu'il faut entendre
 Préférant mentir encore
 Et d'attendre, d'attendre, d'attendre... »

HUBERT ENGELHARD

(*Réforme*, 3 janvier 1948)

Premier texte paru au titre du débat « Pour ou contre Gide » ouvert dans l'hebdomadaire protestant (v. *supra* p. 639). Nous ne savons rien de M. Engelhard.

Pour ou contre Gide

Un classique

J'avais dix-huit ans — cela n'est pas bien vieux, huit ou neuf ans à peine — lorsque je me décidai, avec ce sentiment, déjà, que l'auteur de *La Porte étroite* était de ceux qu'un jeune Français avait le devoir de connaître, à lire l'œuvre d'André Gide. Je commençai par *Les Cahiers d'André Walter* et, suivant à peu près l'ordre chronologique, sans lassitude, parvins, en moins de trois semaines, à épuiser la totalité des volumes. Je le répète, ce fut, à l'origine, bien plus qu'une curiosité réelle, le sentiment du devoir qui me détermina à aborder cette œuvre. Je doute que ma conscience du devoir eût été assez forte pour me conduire à son terme si je n'avais, très vite, été saisi. Cependant, je ne crois pas avoir songé du tout que le message de Gide s'adressait à moi très personnellement. Je lisais ainsi qu'on fait d'un document sur une époque, une génération, ressentant parfois, très légèrement, le ridicule de certaine attitude qui me paraissait quelque peu outrée, plus souvent m'émerveillant de l'habileté de l'écrivain, mais sensible toujours à l'extrême distance qui me séparait de l'univers gidien.

Ce n'est pas que je me refuse à prendre son message très au sérieux. Lorsqu'on me parle de tragédies dont la pernicieuse influence de Gide serait la cause, j'ai quelque peine à comprendre mais je me rends à l'évidence. Je suis alors tenté d'être bien plus sévère à l'égard d'un système d'éducation qu'à l'égard de celui qui, non sans courage, a tenté de s'en délivrer.

À la pensée d'André Gide je trouve un certain air de puérité en même temps que de noblesse. Je suppose que les plus grands ennemis de Gide ont été, comme il en va souvent, ceux qui se croyaient ses disciples. Ils ont usé jusqu'à la corde certains arguments par un goût dépravé du scandale. Mais il leur manquait cette qualité d'âme et cette honnêteté que je suis incapable, pour ma part, de refuser à l'écrivain, sans que me vienne une seconde l'idée de porter un jugement sur l'homme. C'est, sans doute, à cela qu'on peut reconnaître un classique, qu'il n'a plus d'autre existence réelle que son œuvre. J'admets qu'en d'autres temps, l'attitude de Gide ait pu heurter très violemment la conscience morale d'une classe enfermée dans un système de principes rigoureux. Mais qu'elle puisse être encore à l'origine de déchéances, de bouleversements interfamiliaux me paraît inconcevable. À peu près autant que si j'entendais dire qu'un jeune homme s'est pendu pour avoir lu Socrate.

Et si l'on me parle de l'effondrement de certaines âmes, conséquence de trop de ferveur, je ne puis me retenir de penser que c'est à des hommes tels que Gide que je dois la liberté d'esprit et la levée de certains interdits qui m'ont fait connaître — et non pas à moi seul — plus intensément la saveur d'exister.

HENRI ROSER

(*Réforme*, 3 janvier 1948)

Seconde contribution (il ne semble pas y en avoir eu d'autre) au débat « Pour ou contre Gide », due au pasteur Roser (1899-...) dont la Petite Dame note la rencontre avec Gide en novembre 1936 (en orthographiant son nom Rozère, *Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, p. 586).

Pour ou contre Gide *Gide sans fleurs*

S'il faut vraiment, pour parler d'André Gide, capter d'abord la bienveillance du lecteur de *Réforme*, je dirai donc que je suis, moi aussi, sensible jusqu'à l'émerveillement à la pertinence des termes, à la fluidité de

la phrase, à la limpidité de l'expression qui caractérisent le style de ce grand maître de notre langue ; et j'ajouterai sans me faire trop prier que la constante sincérité de sa pensée ne laisse pas que de m'émouvoir.

Ceci dit, qu'on me permette de m'étonner, avec un sentiment de scandale qui n'est peut-être pas qu'une puritaine hypocrisie, de trouver dans *Réforme* un éloge de Gide, comme homme et comme écrivain, qui ne comporte pas l'ombre d'une restriction et semble même ne pas soupçonner que qui ce soit puisse avoir pour l'écrivain et pour l'homme autre chose qu'une pure reconnaissance. On aurait aimé une certaine réserve, ou plutôt d'expresses réserves.

Que voulez-vous, on est ce qu'on est, et les protestants d'aujourd'hui seraient sans doute malvenus à oublier ce que leurs prédécesseurs, en même temps que d'autres chrétiens et bien des gens qui ne le sont point, ont toujours clairement su discerner, à la peur de vivre ? Et quand ce phénomène de pasteur que l'on sait se montre si bêtement ignorant de son cœur et des astuces du péché que de s'engager et surtout de persévérer dans une symphonie en bleu qui s'achèvera dans la mort ?

Partout et toujours Gide nomme Dieu. Mais c'est un dieu auquel on ne sacrifie rien de soi et qu'on veut rencontrer sans naître de nouveau. C'est un mot, pas plus, ou un concept par lequel on donne plus de lustre à sa pensée, ou bien, mettons les choses au mieux, le mystique objet d'une quête de l'infini. Mais du Dieu vivant, du Dieu de Jésus-Christ, rien. Et c'est pourquoi, aux termes de toutes ses démarches, Gide ne trouve jamais que Gide encore et toujours Gide.

Affreuse solitude ! Prisonnier de soi-même et de soi-même bourreau ! Moi aussi, j'ai rencontré André Gide. C'était en 1936, alors que, redoutant l'entrée de Franco dans Madrid et l'accompagnement de massacres qu'il fallait prévoir, Jean-Richard Bloch et lui essayaient noblement de réunir une délégation qui s'en serait allée là-bas comme témoin et aurait tenté d'arracher à la guerre quelque miséricorde. Et depuis lors, Gide, que j'avais souvent considéré comme un ennemi personnel à cause de mes amis frustrés du meilleur d'eux-mêmes, me hante à cause d'un visage où la gravité est celle d'un réprouvé.

La compassion m'est venue maintenant, qui appelle la prière plutôt qu'autre attitude. Et je pense lui être plus fraternel en lui refusant l'éloge qui n'irait qu'à augmenter, à travers l'orgueil, son désespoir, et en lui disant de mon mieux, avec un peu de vérité, quelque chose de l'amour du Dieu vivant de l'Évangile.

JULES ROMAINS

(*Gazette de Lausanne*, 3 janvier 1948)

Jules Romains (Louis Farigoule dit ¹, 1881-1972) avait initié en 1909, à l'occasion de son recueil *La Vie unanime* qui lui valait dans la toute jeune *NRF* un éloge appuyé de Gide, des relations avec celui-ci qui furent parfois très proches et ne connurent pas de rupture. Son article de la *Gazette de Lausanne* fut repris en 1952 dans son recueil *Saints de notre calendrier* (Flammarion).

À propos d'André Gide

L'œuvre et la personne d'André Gide viennent d'être rappelés à l'attention d'une manière éclatante ; et il n'est sans doute pas nécessaire, au moins pour le moment, d'ajouter grand'chose aux jugements et commentaires qui se sont produits. Constatons seulement qu'un grand écrivain a été reconnu de son vivant, et au sens plein du mot reconnaître. Il ne semble pas qu'un trait caractéristique de son art, ou qu'une part notable de son œuvre soit encore dans l'ombre. Je sais bien qu'il y aurait là de quoi inquiéter Gide lui-même. N'a-t-il pas dit souvent qu'un écrivain ne durait, ne survivait, que par ce que les contemporains laissaient subsister en lui de « méconnu » ? C'est-à-dire par les occasions qu'il réserve à la postérité de faire encore à son propos des découvertes, quand ce n'est pas d'instruire un procès en revision.

Certes, pour rassurer André Gide, nous pouvons lui accorder que la transparence de ses écrits recèle à sa façon bien des secrets, et que de nouveaux éclairages, de nouveaux centres de perspectives y feront apparaître des finesses ou des virtualités qui nous échappent. Mais de son côté il aurait bonne grâce à convenir qu'en ces matières la durée d'une vie, d'une carrière, joue un rôle humblement capital. Un homme de grand talent, qui produit sans cesse, et qui publie avec régularité, a beaucoup de peine à préserver en lui le « méconnu » jusqu'aux abords de la quatre-vingtième année. Il y faudrait, de la part de son époque, des distractions bien longues et comme concertées ; de sa part à lui des précautions bien recuites.

Hugo avait d'assez bonne heure aperçu le problème. Comme, si fait que fût son désir de rester après sa mort un sujet d'actualité, il n'avait pas l'intention de mourir jeune et incompris, il avait préparé un étonnant calendrier de publications posthumes, parmi lesquelles figuraient en effet

¹ On sait que *Jules Romains* fut dès 1902 son pseudonyme, dont un décret du Conseil d'État fit plus tard son patronyme légal.

quelques-unes de ses créations les plus dignes d'intéresser l'âge futur.

André Gide est un homme assez subtil, et assez coquet envers l'avenir, pour avoir manigancé une surprise de cet ordre. Mais pour le moment, nous devons nous contenter de ce qu'il nous offre, et lui-même doit se résigner à n'être qu'une énigme déjà longtemps scrutée.

*

Donc, à défaut de lui apporter l'hommage d'une interprétation inédite — prouesse qui ne me paraît possible que si l'on sacrifie la justesse, ou la justice, à l'ingéniosité, — je voudrais faire simplement allusion à ce qu'il a été pour nous, à ce qu'il a représenté pour quelques-uns d'entre nous, écrivains de la génération suivante, au cours de ce demi-siècle.

Je me revois parlant de lui vers 1906 ou 1907 avec mes amis proches, Arcos, Duhamel, Vildrac. Aucun de nous ne le connaissait personnellement. Nous le sentions assez loin de nous. C'était un aîné distingué, dont la voix nous semblait un peu étudiée, un peu précieuse, point très éclatante ni vraiment chaude. De plus âgés comme Verhaeren nous imposaient bien davantage. Un homme de la même génération que lui comme Claudel nous paraissait beaucoup plus chargé, même encombré, de génie. Il faut d'ailleurs se rappeler qu'en ce temps-là les noms de Valéry et Proust ne signifiaient quelque chose que pour une petite poignée de leurs tout proches camarades. Quant à un Barrès, même ceux d'entre nous qui l'admiraient ne se sentaient pas obligés de livrer bataille en sa faveur. Il avait déjà la consécration publique. S'il soulevait encore des passions et bien des querelles, elles n'étaient plus, en général, d'ordre littéraire. À plus forte raison Anatole France, comme artiste, était-il soustrait par sa gloire à ce domaine de l'actualité militante où la jeunesse se complaît.

C'est un peu plus tard que j'entraî en relations personnelles avec Gide. J'avais tout récemment publié *La Vie unanime*. Il consacra au livre, dans *la Nouvelle revue française* que ses amis et lui venaient de fonder, un article sympathique, presque chaleureux, et il manifesta le souhait de connaître l'auteur. Je vis un homme d'une courtoisie soigneuse, plein de dispositions favorables et encore plus de curiosité envers ses cadets, désireux surtout que rien ne lui échappât de ce qui pouvait se méditer et se fomenter parmi la jeunesse. Je devais m'aviser par la suite que cette bienveillance se renouvelait un peu systématiquement à l'égard de chaque promotion, de chaque vague du mouvement littéraire, et de ceux qui en apparaissaient comme la pointe, sans que cela pût répondre chaque fois à une adhésion profonde, à une affinité élective.

Il serait à coup sûr injuste d'y voir une habileté consciente. Mais quand cela dure tout au long d'une vie, ne s'y trahit-il pas une peur de vieillir, au sens intérieur, mais aussi au sens extérieur du mot ; ce que l'on appellerait plus brutalement une inquiétude d'être dépassé, ou plus malicieusement une sorte de démagogie dont les jeunes formeraient le renouvelable « démos » ?

Bien que j'en eusse dès ce moment-là le soupçon, je mis tout mon zèle à persuader les meilleurs de notre génération : Duhamel, Vildrac, Durtain, aussi bien qu'Apollinaire, que *la Nouvelle revue française* pouvait devenir leur maison à eux aussi. J'eus à vaincre, chez plusieurs d'entre eux, d'assez sérieuses résistances, qui tantôt tenaient à des tendances et des principes, tantôt invoquaient des différences peu niabes, d'atmosphère humaine. Pour nous, garçons de sève populaire et de façons directes, ce milieu sentait un peu la bourgeoisie riche et oisive, et aussi le renchéri. Je parvins toutefois à effectuer un rapprochement. Je ne le regrette pas bien qu'on m'ait objecté parfois que c'était là une des causes, entre autres, qui avaient détourné notre génération d'établir son lieu propre de rassemblement, sa revue, sa maison d'éditions. Et il se peut, à la vérité, que les conséquences en aient été moins négligeables, et même moins bornées aux limites mêmes de la vie littéraire qu'on ne serait porté à le croire.

Je n'oublie pas que c'est de Gide qu'il est question, et que de tels incidents ont un caractère bien latéral. Pourtant ils concourent à dessiner son portrait, et à définir le rôle qui a été le sien. Car, bien différent en cela des symbolistes et de Mallarmé, et même d'hommes de sa génération comme Valéry et Proust, Gide s'est toujours soucié non seulement d'édifier une œuvre, mais aussi de jouer un rôle, au sens le plus honorable du mot, dans son époque. Barrès lui avait, à ce titre, servi de modèle. Il n'est pour s'en convaincre que de relire les écrits de Gide d'avant la quarantième année, en particuliers les essais et articles. Certes, c'était le contraire d'un discipulat. Gide entendait s'opposer à Barrès sur un grand nombre de points. Mais il s'agissait de retrouver à l'égard du public de son temps, et surtout de la jeunesse, une position qui fût du même rang, de la même grandeur.

*

Oh ! certes, Gide s'est maintes fois défendu de vouloir exercer rien qui ressemblât à un magistère. À ceux qui le suivaient, il s'est plu à répéter : « Le conseil que je vous donne, c'est de ne suivre personne, pas même moi. C'est de vous découvrir vous-mêmes, de dégager votre vérité

à vous, qu'enveloppent toutes sortes de mensonges, que ligotent toutes sortes d'empêchements. Et tenez-vous prêts aux changements de cette vérité. » On sait quelle fortune Gide a faite au mot de *disponibilité*, et à l'attitude d'esprit qu'il commande.

Les ennemis de Gide n'ont pas eu de peine à prétendre que cette disponibilité revenait à n'être que de la souplesse, et pis encore une fatigue de soi-même, un goût de retournement ; qu'en somme elle trahissait un manque foncier d'originalité et de force ; et aussi d'attachement sérieux au vrai ; donc qu'elle était de mauvais exemple. Voilà justement qui fournira matière aux commentaires et aux juges de l'âge prochain ; si du moins il reste à l'âge prochain assez de *disponibilité* pour se soucier de problèmes aussi délicats.

Que Gide ait troublé un certain nombre de jeunes âmes surtout entre les deux guerres, qu'il les ait même désorientées, qu'il ait brisé ou faussé en elles certains ressorts, c'est possible. Ce ne devaient pas être des âmes bien résistantes, ni des esprits des plus solides. Ces victimes — s'il faut employer ce grand mot — de l'ondoisement eussent peut-être donné dans un de nos plus modernes fanatismes. Car le fanatisme est aussi un signe de faiblesse. Lui demandent secours et certitude enivrante ceux qui se sentent incapables de maîtrise intérieure, de certitude calme et pondérée. Gide ne les a pas tous préservés de ce que j'appellerai la « déchéance furieuse ». Ils étaient trop nombreux, et son action n'était pas assez étendue ni populaire. Mais il a probablement diminué la virulence de plus d'un.

Quant aux autres — ceux dont la structure mentale était plus ferme, et la culture substantielle — je ne pense pas que Gide les ait troublés beaucoup. Ils ont assisté à l'avancement en méandres de sa vie, de son œuvre, je dirai même de sa carrière, comme à un spectacle de haute qualité, dont certaines parties étaient fort belles, d'autres piquantes et imprévues ; dont aucune n'était tout à fait sans distinction, bien qu'on y décelât parfois quelque chose qui sentait l'enfant riche gâté, ou l'adolescent qui ne se décide pas à mûrir.

Ceux qui l'ont connu de plus près savent en outre que cet immoraliste n'a cessé d'être infiniment plus tourmenté par les problèmes de la « morale », au vieux sens du mot, spécialement par l'idée du péché, que la plupart de ses contemporains ; et que cet égotiste a été en maintes circonstances un ami dévoué, un cœur charitable, un amateur de bonté ingénieuse.

Pour nous tous, il est un écrivain excellent, un de ceux qu'ont le

moins touchés, au cours de soixante années de production, les maladies saisonnières du goût et de style ; un de ceux qui ont le mieux assuré la continuité de la littérature comme fonction de l'esprit.

Afin de compléter ce dossier, nous serons reconnaissant à ceux de nos lecteurs qui seraient en possession d'articles (parus en France ou à l'étranger) pouvant y trouver place de bien vouloir nous les communiquer. Les originaux leur seront naturellement restitués.

D'avance, merci !

Lectures gidiennes

Un roman de Vanni Ronsisvalle

UN AMORE DI GIDE

*Intrighi e crimini a Taormina*¹

L'AUTEUR de ce livre, Vanni Ronsisvalle est rédacteur en chef au service culturel de la RAI, journaliste et réalisateur de documentaires, essayiste et romancier. *Un amore di Gide*, publié en 2000 par une petite maison d'édition italienne et qui n'a pas été traduit en français, était son sixième roman, dont le sous-titre en définit mieux le contenu : *Intrighi e crimini a Taormina*. Car c'est bien, *la Perla dello Jonio*, « la Perle de la mer Ionienne » qui est la vraie protagoniste de ce « roman » : on la voit à diverses époques, on y passe en revue ses hôtes internationaux et mondains, on pénètre sa vie la plus intime, avec ses secrets et ses énigmes voilés et tus par l'*omertà* sicilienne. Sicilien cosmopolite lui-même, originaire de Messine, Ronsisvalle, dont l'écriture rappelle la grande tradition narrative de l'île, — celle de Pirandello par exemple, ou, plus proche de lui dans le temps et par le style, celle d'Andrea Camilleri, — a réalisé des interviews avec les personnalités les plus marquantes du monde culturel italien, comme Quasimodo, Montale, Sciascia, Moravia... Avant *Un amore di Gide*, ses romans visaient à esquisser un panorama culturel des années 50 ayant pour cadre privilégié sa Sicile. Ainsi dans *Gli Astronomi (Les Astronomes)*, où deux savants protestants descendaient du Nord à Acireale, près de Catane, pour y construire la méridienne qui se trouve encore aujourd'hui dans la cathédrale : récit

¹ Turin : Nino Aragno ed., coll. « L'Albero genealogico », 2000. Un vol. br., 20,5 x 12 cm, 144 pp., Lire 20.000 / € 10,32 (ISBN 88-8419-028-2).

dont le fils de Ronsisvalle fit un film pour la télévision, ce qui souligne l'importance fondatrice du lien entre parole et image dans l'écriture de l'auteur. « L'ambiance, le décor, sont indispensables pour que *policiers et narrateur* fassent un bon travail ¹ », nous dit le narrateur, en mettant sur le même plan les enquêtes de police et les études d'un chercheur.

La fascination de ces astronomes pour les étoiles devient ici curiosité pour « le peuple du ciel renversé », celui qui est formé par ces étoiles d'en bas, venues « faire leur nid » à Taormine et qui, comme dans un miroir — celui de la mer, — s'offrent à la vue des habitants qui doivent se contenter de les regarder. Dans *Un amore di Gide*, il noue les fils de son récit grâce à la présence de grandes figures, modèles de la culture du XX^e siècle, dans ce qui était et demeure un paradis naturel et touristique de fort attrait. Il se sert de personnalités comme André Gide, Truman Capote, Jean Cocteau et en fait les personnages d'une œuvre qui évoque la biographie romancée. Le récit n'a effectivement, en dépit du titre, pas de prétentions biographiques, le mythe étant son domaine idéal. Les faits historiques ne sont pas véritablement reconstruits ; l'évocation de tous ces personnages crée une vision d'ensemble comme fragmentée, ils sont comme les différentes pièces d'un puzzle qu'on ne fait s'ordonner que grâce au libre cours de la fantaisie littéraire. Ainsi assistons-nous à des rencontres de Gide, pendant son dernier voyage en 1950, avec des célébrités qui probablement ne se trouvaient pas à Taormine à la même période. Plus que de rencontres, on devrait d'ailleurs parler de vagues aperçus, car l'écrivain est représenté fuyant toujours tout homme qui n'est pas son étrange ami Fiocco : c'est en effet de ce garçon, le fou du village, que partent toutes les lignes directrices du roman, superposées et entrelacées afin de composer une structure digne d'un vrai roman policier littéraire, qui ne manque ni de suspense ni d'humour.

La construction architecturale de l'œuvre repose sur plusieurs plans, temporels et thématiques, liés par le retour des souvenirs et la répétition des événements, et par un fil nostalgique émergeant de la conscience d'avoir assisté à la fin d'une époque, face à un présent qui affirme sa tyrannie avec ses constructions sauvages étouffant des lieux légendaires laissés à l'abandon. Au premier plan, une intrigue de dimension internationale, ourdie en 1950 contre « le vieil » André Gide par Truman Capote et Jean Cocteau, en connivence avec les ministres des Affaires étrangères français et italien, Robert Schuman et le comte Sforza, intrigue qui se

¹ C'est nous qui traduisons, et qui soulignons.

noie en parallèle avec le crime commis en 1995 par une dentellière et ses jumeaux, Carmelone et Carmelino. C'est seulement à la fin que le lecteur découvrira le lien entre le meurtre et l'événement principal. Et le schématisme des sauts chronologiques, dans le renvoi d'une date à l'autre au début de chaque chapitre, ralentit parfois l'aisance de la lecture, jusqu'à briser le discours. Cela risque de n'en faire « qu'une narration *entre* deux dates », et l'on souhaite souvent que les liens soient moins forcés, moins affichés, plus ancrés dans le développement de la narration.

La liaison de l'ensemble, étrange et surprenante, est due au retour cyclique d'une sorte de mauvais œil, qui flotte autour de la ville et paraît se manifester tous les cinquante ans : « Comment pouvait-on attribuer à ce pays qui était le leur, embrassé sur son front par la nature et riche de beaucoup d'autres vertus, les sombres insignes d'un lieu maudit ? » se demande l'auteur. « Superstitieux comme il était, [le commissaire] en attribua les causes à un maléfique fluide échappé de qui sait quelle resserre de la négativité qu'il avait malencontreusement ouverte » ; c'est à lui de « calfeutrer de nouveau ce tombeau d'où ils s'étaient faufileés, en sifflant comme des petits reptiles venimeux, des fantômes indécents ». L'enquête, en fait, est menée par un commissaire adjoint, gardien de la tranquillité du village auquel il doit « donner satisfaction » et dont les habitants le regardent comme un héros protecteur des familles. Son caractère rappelle beaucoup celui du protagoniste des récits de Camilleri, mais c'est un Salvatore Montalbano vieillissant, aux lunettes épaisses, et privé de son dialecte. À quelques mois de la retraite il doit faire face à l'intrigue la plus mystérieuse de sa carrière, ce qu'il prend comme un désagrément à imputer, lui aussi, au mauvais sort.

Il s'appelle « Loricca, comme une cuirasse romaine, et il tenait les promesses de ce nom ». Sa fierté se modère cependant quand il doit rendre compte des enquêtes à son supérieur, le magistrat arrivant bruyamment de la ville. Celui-ci, qui « s'était fait les os avec des robustes délits de mafia », considère « ce genre de crimes à analyser avec la clef psychanalytique comme un luxe de pervers », tout en se montrant, à plusieurs reprises, inapte et maladroit dans la gestion du cas ; en somme, « notoirement un crétin ». Ses remarques des plus évidentes, ses manières hâtives donnent la nausée à Loricca, comme par exemple lorsqu'il appelle « mère poule » celle qui « venait justement de tuer un de ses poussins ». De plus, son attitude méprisante à l'égard de ses agents aux « fortes méninges » et à la prose plate et triviale montre qu'il les considère comme « des serviteurs de l'État, donc des esclaves ».

Lorica est assisté d'un planton qui se mue en taupe et en délateur à la première occasion, et par un séducteur vieillissant, comme il y en avait beaucoup à Taormine dans son âge d'or. Il vivait alors de la munificence de vieilles touristes, et n'excluait pas d'aller faire *la toile*¹ avec un riche étranger pour s'enrichir à ses dépens. Il avait remarqué Gide en 1950, en lui adressant un regard plein d'« obscène assurance » que l'écrivain connaissait bien depuis « la période la plus abjecte et sordide de son homosexualité ; quand il en avait encore scrupule, qu'il ne s'était pas réconcilié avec lui-même et qu'il pleurait comme un enfant apeuré sur l'épaule du jeune Laurens », en 1893.

De son côté, un reporter local, Armodio — double de Ronsisvalle ?, — s'efforce de percer à jour et en même temps d'enterrer les vérités que cache un village au si riche passé historique. Il mène personnellement des recherches, avec des filatures jusque dans la police, en se détachant de la foule des chroniqueurs qui, dans un nuage de fumée, encombrant l'antichambre du commissariat, « provinciaux humiliés qui avaient caressé des rêves de gloire littéraire » et « avaient un autre grave défaut incompatible avec *le métier de journaliste* : ils étaient convaincus d'écrire pour l'éternité ».

Un amore di Gide semble débiter comme le traitement romanesque d'un potin de village, en se bornant à emprunter le personnage de Gide, pendant son séjour en Sicile où il s'entiche platoniquement du jeune garçon le plus farfelu du village, Fiocco. La figure de cet éphèbe, « un Sicilien plein d'imagination, imprévisible », avec une irrépressible passion pour les métamorphoses, est l'unique personnage aux couleurs pirandelliennes. Il est comme une ombre perdue dans ses manteaux et dans ses masques, dont il se pare en jouant sur l'ambiguïté du déguisement. Cette figure est malheureusement peu approfondie, c'est tout juste si on le voit se glissant comme un voleur, par la porte laissée entrouverte, dans la chambre de Gide, où il apporte « le témoignage du sens physique de la vie à l'abri de toute superstructure morbide ». Le prix Nobel s'est réfugié à Taormine parce que c'est « une vraie tour de Babel dont [il] ne veut rien savoir ».

¹ À Taormine encore aujourd'hui on appelle *chiddi d'a tila* (ceux de la toile) les hommes qu'un nouveau tourisme sexuel amenait en Sicile, attirés par de jeunes garçons indigènes que la pauvreté rendait prêts à s'offrir aux riches étrangers en se faisant payer comme coursiers, guides et amants. L'image de la toile renvoie à celle d'une araignée qui prend au piège les garçons comme ses proies.



D'un autre côté, en ouvrant des boîtes à chaussures pleines de coupures, comme une bizarre boîte de Pandore, on parcourt l'histoire de la jeune Italie de l'après-guerre, avec ses dettes et son climat culturel, quand « à cause de la pénurie de papier, les journaux avaient peu de pages ». Le tableau est comparé avec la situation actuelle, en particulier celle des « laissés-pour-compte » comme les malades mentaux après la fermeture des asiles ou les condamnés en prison, dans une ville qui avait été un centre important d'activités maritimes. Partout, en cette année 1995 agitée par la chronique noire, flotte le sentiment d'une fin imminente comme une « toile d'araignée d'eau qui enveloppait le monde ».

La vision du passé est perçue par le regard du commissaire Lorica, qui en 1950 était un jeune policier arriviste prêt à tout pour faire carrière. « Sûr de lui et optimiste, il flairait les nouvelles occasions des nouveaux temps », comme dans le cas de « l'opération Gide », dont le caractère contraire aux lois « tombait d'en haut avec un beau parachute tricolore ». « Orgueilleux instrument de magiciens lointains », il se demandait si, en fin de compte, un mafieux n'était pas plutôt « un rebelle qui, pour se faire son chemin en homme, avait saisi le fusil au nom de tous les Siciliens déshérités ». Comme ses collègues qui « nourrissaient l'illusion de pouvoir oublier le désespoir de leur vrai rôle dans la structure de l'État », il regardait « vers le continent » avec défiance et sans intérêt.

À côté et au fond de la scène, on assiste, comme des voyeurs à notre tour, au défilé des grandes personnalités qui habitèrent Taormine à l'époque : D. H. Lawrence et sa femme Frida avec ses aventures sexuelles, dont une avec un mulétier, qu'on se doute être à l'origine de *L'Amant de lady Chatterley* ; Tennessee Williams avec son amant Frank Merlo ; Bertrand Russell quittant sa femme ; le baron allemand Wilhelm von Gloeden, « lui aussi qui confondait dans sa tête les anciens Grecs et les garçons de l'endroit qu'il ne se lassait pas de photographier les couilles à l'air ». Et encore, le peintre Hawthorn Karson, Peggy Guggenheim, le prince Youssouppoff après le meurtre de Raspoutine, l'empereur Guillaume « avec son petit bras atrophié », Christian Dior, Orson Welles, et d'autres, en train de « jouer à daisy chain (qui veut dire guirlande de marguerites, mais aussi faire la tapette) ». Ronisvalle nous offre même, preuve de son *érudition*, un plan de la ville où sont indiqués les lieux où logeaient ces personnalités. Parmi tout ce beau monde, se détachent, cruelles et vaniteuses, les figures du « prince frivole » Jean Cocteau, avec Jean Marais, et du « Wunderkind » Truman Capote, auteur de *Petit déjeuner chez Tiffany*, accompagné de son danseur Jack Dunphy.

Avec le train spécial Berlin-Taormine et Boulogne-sur-Mer-Taormine des touristes de toutes espèces arrivaient au pays « *zu lernen Zitronen* », comme disait Goethe. C'est à travers le récit d'un vieil antiquaire qu'on prend connaissance de toutes ces histoires, dans une partie introductive qui n'a qu'une fonction de préparation aux enquêtes qui suivront et a pour titre *Pedinamenti*, « Filatures » ; on pourrait, si l'on veut, la voir comme une sorte de mise en abîme, en hommage à Gide. Le journaliste Ronsisvalle se représente en train de se renseigner sur la vie mondaine de Taormine en 1901 auprès de ce vieux marchand d'antiquités, qui se trompe volontiers sur les dates et même sur l'identité des personnages sur lesquels il raconte des anecdotes : à propos de Gide, c'est « comme s'il était en train de me parler d'un de ses cousins ». L'auteur des *Nourritures terrestres* est en effet « le bouillon de culture le mieux fait pour lui ».

« Je me bornerai à raconter les faits, rien de plus », nous prévient, trompeur, l'auteur en se déguisant en sage journaliste. André Gide serait arrivé pour la première fois à Taormine au printemps 1901, avec sa cousine Madeleine qu'il aurait épousée six mois (*sic*) auparavant. Et ce serait en Sicile que, grâce à la seule beauté du paysage, « il eut *une paire* de fulgurations esthétiques, éthiques et psychologiques qui lui auraient changé l'existence », et non pas en Afrique du Nord avec l'initiation sexuelle. « Personne n'y aurait trouvé comme lui, André Gide l'expuritaire, sa catharsis », lui qui avait passé sa vie « à se partager entre deux réalités, le corps et l'âme, la littérature et l'amour ». Issu de la bourgeoisie aisée voire riche, le couple mène cependant une vie modeste, sans luxe ni ostentation, en logeant dans une auberge pour étudiants allemands. On voit même le *Nume* — le « dieu », comme on l'appelle — cherchant l'intimité d'une toilette dans les latrines communes qui, « comme dans toutes les maisons modestes du Sud de l'Italie, étaient reléguées sur un balcon ». Il se serait ici abandonné « à l'inconfortable plaisir de l'écriture » « sur un petit cahier d'écolier de quatre sous », et aurait pris forme le projet de sa première expérience théâtrale, *Le Roi Candaule*, « comme il se l'était imaginé dans ce matin de 1901 : une version du mal de vivre, de la gêne à vivre qu'il faudrait mettre en scène dans un théâtre en plein air, à l'heure du coucher du soleil », comme il le sera au Théâtre Grec de Taormine, juste après sa mort.

« C'était, après tout, la vie d'un vieil homme célébré comme un grand homme », se demandant si l'idée de la mort pouvait ne pas le concerner. Il s'interrogeait sur sa place dans le cimetière avec vue sur la mer où il

rêvait d'être enterré ; parmi les catholiques, « les fidèles infidèles », les agnostiques ou les athées déclarés, « lui, qu'est-ce qu'il était ? » Il logeait dans l'hôtel le plus raffiné, même s'il avait l'air d'un vieux à la retraite, sûrement pas aisé, qui « traîne les pieds comme un vieux de 83 ans ». Il lui arrivait de

penser furieusement au temps où lui et Marc (Allégret) sortaient la nuit de la tente qu'ils avaient dressée dans le désert du Tchad non loin d'un campement de bédouins. Ils se tassaient en regardant les étoiles. Marc les connaissait toutes et lui avait indiqué Aldébaran. Des années après, il avait appris qu'Aldébaran est dans la constellation du Taureau : la constellation que déjà les Grecs croyaient propice à Taormine. Ceux-là avaient été des moments heureux. Mais tout était si loin. Le bonheur est dans l'éloignement. Il pensa que les souvenirs faisaient courir un terrible risque. Un pas de plus de ce côté et on risquait de tomber dans le néant.

Livré aux souvenirs, il n'en garde pas de bons d'Oscar Wilde : il méprisait en lui l'aptitude au mensonge, sa théorie que la fiction nous délivre de la banalité de l'existence, lui qui toute sa vie avait lutté à en mourir pour la lucidité de l'esprit

Après la publication de son *Journal* dans la Pléiade, « l'insomnie et l'agitation nocturne de Gide tombèrent dans le domaine public. Elles devinrent proverbiales. » Sur le conseil d'un féru de phénomènes paranormaux, l'écrivain se serait rendu en Sicile en quête d'un magnétisme régénérant, d'un fluide vital que ses pierres et ses plantes devaient lui transmettre, de frissons de vie dont on vit le reflet dans *L'Immoraliste*, publié l'année suivante. La partie principale de *Un amore di Gide* porte justement en épigraphe un extrait de ce récit, qui motive et situe toutes les affirmations de l'antiquaire.

C'est un Gide « soutenu par des cintres culturels », comme par l'enseignement de Goethe sur la légitimité du plaisir, sur le devoir d'être heureux. Ronsisvalle nous rend la façon « très romantique » de s'habiller du jeune écrivain, enveloppé dans un lourd manteau malgré la chaleur dont se réjouissent les touristes. Le commissaire Lorica l'aperçoit par hasard, en 1901, du haut des gradins du Théâtre Grec, et note « sa mausaderie » sur « un visage jaune, aux pommettes hautes comme d'un Japonais ». Un des talents qu'il faut reconnaître à l'auteur d'*Un amore di Gide*, c'est celui des portraits, comme quand il fait de Cocteau « l'astre de toutes les scènes culturelles de la moitié du monde » et de Capote « un ange pervers », jeune, opposé à Gide au snobisme insupportable, selon l'Américain : « vieux gâteaux dont la France devait désormais avoir

honte ». Amusante et riche de détails est la description de l'épisode qui est à l'origine de « la guerre mortelle » faite à l'ignorant Gide, description empruntée au roman de Truman Capote *Couleur locale*, qu'Armodio définit comme « toujours la même histoire de tapettes » et dont il souligne la ressemblance, « presque jusqu'au plagiat », avec *Sodome et Gomorrhe* de Proust.

Gide avait l'habitude de passer les heures du matin assis au soleil sur la place, perdu dans ses rêves ; il restait là, à boire à une bouteille d'eau salée rapportée toute fraîche de la mer.

Puis, un matin, Cocteau fit son apparition sur la scène de la place, en faisant tourner un bâton, et se mit à interrompre les rêveries où se fixaient les yeux d'acier du Vieux (comme les garçons d'ici appelaient l'octogénaire).

Cocteau était encore avide de plaire, la libellule aux ailes irisées dansait encore en invitant le crapaud non seulement à l'admirer, mais peut-être à la dévorer. Il papillonnait, sa gaieté tintinnabulante rivalisait avec les clochettes des baudets qui passaient avec leurs charrettes, il lançait des traits d'esprit aigus comme le soleil sicilien, il s'épanchait avec exubérance, touchant les genoux du Vieux, lui caressant les mains, étreignant ses épaules, embrassant ses joues parcheminées et jaunâtres. Mais rien ne secouait le Vieux : c'était comme si son estomac se révoltait à l'idée d'ingérer une nourriture aussi bigarrée, il continuait à être une grenouille sans appétit accroupie sur une branche épineuse ; puis, à la fin, il cassa : Mais reste donc tranquille ! Tu déranges le paysage.

Nous avons pourtant quelque mal, ensuite, à imaginer Catherine, la fille de Gide, en train de demander brusquement à son père d'en finir avec « cette cochonnerie », car il a « de graves obligations envers son pays ». « Tu es un gâteux entre les mains d'un délinquant », lui dit-elle avec indignation. Ou lorsqu'elle l'espionne « comme une quelconque commère » qui rumine une idée de revanche, « le projet de récupérer son père tel qu'il était, un monument, asexué, marmoréen, une espèce de sibylle que la France regardait en interprétant ses silences ».

La réflexion sur le rôle du chroniqueur témoin des faits historiques et littéraires s'enrichit vers la fin du récit avec un nouveau portrait, celui du journaliste rendant compte de la visite de Claudel au Pape à l'occasion de l'Année sainte 1950. Le poète chrétien jouissait alors « de l'encens dont on l'inondait et que, en ce moment, à grands coups d'encensoir, comme un sous-diacre expérimenté, l'élégant journaliste lui prodiguait. Amen ». Le reporter, à propos de sa correspondance avec Gide, le questionne justement sur leur réconciliation — mais la réponse le déconcerte par son « manque de miséricorde » : « J'ai reçu trop de confessions de jeunes gens et, à l'origine de chaque désespoir et de chaque crise existentielle,

j'ai presque toujours trouvé Gide. Il passe malheureusement encore pour un grand écrivain. Je ne sais pourquoi. Mais je dois avoir le courage de dire la vérité, d'appeler un chat un chat. Et Gide, un malfaiteur. » Le texte fait référence au poète chaque fois qu'il est question de paradis ou d'enfer : « Le lendemain de la mort de Gide, un plaisantin envoya à François Mauriac ce télégramme : "L'enfer n'existe pas. Prévenez Claudel. Signé G." »

Peut-être Vanni Ronsisvalle a-t-il parfois trop grande confiance en lui, comme s'il faisait des clins d'œil au lecteur en dévoilant ses atouts et ses procédés stylistiques, par exemple quand il doit « admettre que *la littérature arrive quelquefois à donner un coup de main* ». Au début, quand « *Les Nourritures terrestres* me menaçaient, *La Porte étroite* avait des coins aigus... Lafcadio blasphémait du fond des *Caves du Vatican* », il explique qu'« ainsi devait commencer le polar *le plus* hétéroclite du siècle (eh oui, hétéroclite, concept clair — de lettré à lettré — comme de l'eau fraîche, en d'autres termes une intrigue tarabiscotée), l'essai littéraire *plus* mélodieux qu'un merle au printemps, le policier *plus* noir qu'un château gothique. À couper le souffle ? J'attendis pour en décider ». Ou quand, lorsqu'il décrit le commissaire à qui, « *comme dans les romans policiers*, il arrivait le cas le plus compliqué de sa vie », il reconnaît faire « *un classique* ». Finalement, Ronsisvalle lui-même semble avouer ne s'être que prêté à ce genre et qu'il est le premier à ne pas se prendre au sérieux : « *comme les vrais romanciers qui font du policier* : toutes les pièces du casse-tête allaient occuper leur place » parce que, « quand la tragédie atteint son sommet, *l'auteur appelle sur scène tous ses personnages* ».

L'œuvre a donc une valeur exclusivement narrative, l'épisode étant présenté comme une pure fiction. On a pourtant l'impression de pouvoir découvrir encore quelque chose, comme si ces confessions, biographiques et criminelles, en tout cas romancées, pourraient presque éclairer d'une nouvelle lumière les derniers jours d'André Gide. Partant d'un fait divers vers une intrigue internationale, mais qui reste entre le commérage et la nouvelle d'un tabloïd, avec ses manœuvres, ses cancanes, ses suspects et ses secrets, Ronsisvalle nous offre « une torride histoire de sexe et de mystère ». On jouit des légers frissons estivaux donnés par ces histoires d'une Sicile intemporelle, et de ces indices et références biographiques qui composent un agréable jeu littéraire.

Francesca RONDINELLI.

Chronique bibliographique

AUTOGRAPHES

■ Les 30 et 31 mai derniers à Drouot Richelieu, par le ministère de M^{es} Beaussant et Lefèvre, commissaires-priseurs assistés d'Alain Nicolas (libr. Les Neuf Muses), expert, a eu lieu une vente aux enchères de livres et d'autographes. Au catalogue, cinq l. a. s. d'André Gide :

— N° 92. Cuverville, à son beau-frère *Marcel Drouin*, 4 pp. in-12, s. d. [Lettre du 27 juin 1901, intégralement publiée dans les *Romanische Forschungen*, vol. XIV n° 3/4, pp. 413-4.]

— N° 93. Cuverville, à *Henry de Montherlant*, 30 novembre 1922, 1 p. in-8 carré. « *Que de regrets m'apporte votre lettre ! Hélas, je viens de quitter Paris... J'aurais eu si grand plaisir à vous revoir ; à causer avec vous seul à seul — ce que jusqu'à présent je n'ai pu faire, de sorte que vous connaissez encore bien peu, bien mal, la sympathie qu'ont fait naître en moi maintes pages de vous, et déjà les premières... Je me consolerais un peu de vous manquer, en lisant votre *Songe*, si vous voulez bien me l'envoyer...* »

— N° 94. Ensemble de 3 lettres : Paris, à un « *cher ami* », 26 janvier 1929, 1 p. in-4 dactyl. s. « *Cette musique espagnole est obsédante. Je n'ai guère cessé de l'entendre depuis que je t'ai quitté. Tu serais bien gentil de me redonner l'indication du disque que Cortot t'avait recommandé ; n'était-ce pas d'un quatuor de Schubert ?... Est-il indiscret de te demander également quelques indications de disques es-*

pagnols ? *Élisabeth Van Rysselberghe, que je retrouve à Paris... me dit attendre bientôt la visite, à Saint-Clair, d'une amie... J'ai pu voir Hirsch ce matin. Il me dit que ton livre est inscrit pour sortir exactement dans trois semaines...* » [Lettre à *Auguste Bréal*, cf. BAAG n° 43, juillet 1979, p. 105.] ● *Roquebrune-Cap-Matin, sans destinataire identifié, 20 février 1930, 2 pp. in-8 oblong. « ... Il me plaît que vous me parliez ainsi de mon Robert. J'ai écrit cela currenente calamo et n'aurais pas accepté de vivre en sa compagnie plus des dix jours que j'ai pris à le peindre. Une caresse de ma part à votre chien pantouflohile. [...] Puissiez-vous ne m'avoir pas trouvé indiscret d'avoir provoqué la visite du jeune homme triste aux cheveux roux... je le sentais si seul ! et je savais combien votre cordialité peut être réconfortante... Les Noailles m'avaient parlé de lui ; ce mois dernier j'ai été retrouver Marc chez eux ; en compagnie d'Auric, de Cocteau et de Desbordes. Marc aura sans doute assisté à la « générale » de La Voix humaine, qui, paraît-il, a été tumultueuse... [...] Lisez-vous ? Pouvez-vous travailler ? [Il termine sa lettre en parlant « en sourdine » des surréalistes :] Si Desnos ou Breton vous intéressent, persuadez-vous que vos amis vous sentent et vous veulent bien vivant, et que vous attendent et un nouveau livre de vous et des sympathies bien vives... ne doutez pas de la mienne... »* [Lettre à *René Crevel*, cf. la *Correspondance Gide-Crevel* qui ne la publie pas mais en cite quelques lignes dans les notes, p. 36.] ● *Cuverville, à M. Gabilanez, 26 juillet 1931, 2 pp. in-folio, envel., l. a. s. évoquant les romans du destinataire. [Un long fragment de cette lettre à *Fernand Gabilanez* a été reproduit dans le BAAG n° 31, juillet 1976, p. 62.]*

■ Au catalogue de la vente de la Bibliothèque de François Ragazzoni (Paris, 13 et 14 mai 2003, Tajan exp.), sous le n° 115, un ex. de l'éd. or. des *Nourritures terrestres* (un des 3 ex. num. [n° 3] sur japon impérial), enrichi d'une l. a. s. de Gide, Zurich, 5 mai 1927, 1 p. in-4 : « ... *Je pense rentrer à Paris sous une quinzaine de jours — à temps encore, je l'espère, pour vous aider à mettre en presse notre livre, qui me tient à cœur autant qu'à vous...* » En tête du volume est monté un poème autogr. libertin, écrit et signé à l'encre violette par Gide et consacré à Maurice Quillot (dédicataire des *Nourritures*) :

On dit que Maurice Quillot
~~Rencontrant un vieux parpaillot~~ [vers biffé]
 Fumant un soir devant sa porte
 Aperçut un vieux parpaillot
 Qui s'appelait... Peu importe.

Ce veau de la vache à Colas
 Était debout sur la grand'route
 Et d'un geste infiniment las
 Il se masturbait goutte à goutte
 Sa mentule, quoi qu'il en eût,
 Était plus molle que rigide.
 À quoi Quillot le reconnut
 Et cria : « Mon vieil André Gide ! »

■ Au catalogue d'une vente aux enchères d'autographes et de documents historiques, à Drouot Richelieu le 11 juin dernier (Thierry Bodin, expert), sous le n° 202, une l. a. s. de Gide, « *Jeudi soir* », à une actrice [notre Ami Pascal Mercier suggère le nom d'*Henriette Roggers...*], 1 p. petit in-4. « *Tous mes remerciements, Mademoiselle ! Si vous aviez dit : non, j'étais prêt à lâcher ma pièce ; c'est vous dire si votre Oui me rend heureux...* »

LETTRES INÉDITES

Dans le livre-catalogue de l'exposition du Musée des Beaux-Arts de Rouen, *Albert-Guillaume Démaress : la morosité délectable* (Lyon : Fages Éditions, vol. br., 23,5 x 16,5 cm, 112 pp. abondamment illustrées en couleur, ach. d'impr. Mai 2007, ISBN 978.2.84975.088.9, 20 €) sont publiées onze lettres d'André Gide à Albert Démaress (pp. 77-101). Soit deux lettres inédites et le texte intégral de neuf autres dont seuls des fragments avaient été publiés dans *La Jeunesse d'André Gide* de Jean Delay ou dans l'édition de Claude Martin de la *Correspondance* de Gide avec sa mère. On peut regretter que les six lettres connues de Démaress (dont seuls de courts fragments seulement furent jadis cités par J. Delay ou Cl. Martin) n'aient pas été retenues pour cette publication, de même que deux lettres de Gide de 1895.

TRADUCTIONS

André GIDE, *Notatki o Chopinie*. Thimaczenie : Magdalena MUSIAL. Kraków : Oficyna Artystyczna Astria, 2007. Vol. br., 17 x 14 cm, couv. ill. (photogr. de Gide à son piano), 128 pp., ISBN 83-60569-04-5, 32 zł. [Trad. polonaise des *Notes sur Chopin*, précédée p. 7 d'une page autogr.

des *Notes* reproduite en fac-similé et p. 9 d'une lettre de Catherine Gide. Le livre est accompagné d'un CD de 71' offrant l'enregistrement, par divers pianiste, de 15 des pièces de Chopin commentées dans le livre de Gide.]

André GIDE, *Rrëfimi i një vajze*. Përktheu : Jolanda KOSTARI. Tirana : Botimet Toena, 2000. Vol. br., 20 x 13,5 cm, couv. ill., 168 pp., ISBN 99927-1-263-5. [Trad. albanaise de *Geneviève ou la Confiance inachevée*. Préface de la traductrice, « Dy fjalë për lexuesin », pp. 5-11.]

Kjallalarar Vatíkansins. Dárasaga. Íslensk p*yðing : P*orvarður HELGASON. Reykjavík : Ormstunga, coll. « Þryðisbók », 2000. Vol. br., 21,5 x 13 cm, couv. ill., 208 pp., ISBN 9979-63-026-4. [Trad. islandaise des *Caves du Vatican*. Postface, « Eftirmáli », pp. 205-8, de Gérard LEMARQUIS.] [* La transcription de ce caractère de l'alphabet islandais, un p au jambage prolongé vers le haut, ne nous est pas possible.]

À TRAVERS LES LIVRES

Le dernier livre de J. M. G. LE CLÉZIO, *Ballaciner* (Gallimard, 2007, 20,5 x 14 cm, 192 pp., ISBN 2-07-078484-4, 18,50 €), souvenirs de sa vie de cinéphile, est précédé d'un *avant-propos* de Gilles JACOB intitulé « Le verre de lait d'André Gide » : il y évoque avec émotion et humour sa rencontre avec Gide (son « idole » à cette époque de sa dix-huitième année) pendant (et après) une soirée où Orson Welles présentait *Macbeth* à la Maison de la Chimie rue Saint-Dominique. Le jeune homme fut chargé par sa mère (amie de Dorothy Bussy) de ramener Gide au Vaneau en voiture. Jugeant la distance à parcourir ridiculement trop courte, il imagina, pour garder le grand homme plus longtemps auprès de lui, « le trajet le plus improbable, allégua les sens interdits, allant à dix à l'heure »... Gide fit mine de ne rien remarquer mais, enfin arrivé, descendant de voiture, lui souhaita le bonsoir « d'un air pas dupe » : « Merci pour le voyage, jeune homme »...

Brigitte LE JUEZ, *Beckett avant la lettre* (Grasset, 2007, 19 x 11,5 cm, 137 pp., ISBN 2-246-71531-3, 12,90 €). L'auteur exploite dans ce petit livre les notes prises par une étudiante au cours que fit Samuel Beckett en 1930-31 au Trinity College de l'Université de Dublin (cours sur la littérature française moderne, que Beckett ne rédigeait pas avant de le « parler »). On y lira un long chapitre sur « Gide », pp. 61-86, où de nombreux passages sont aussi intéressants par rapport à Beckett que par

rapport à l'auteur des *Faux-Monnayeurs* (que le futur prix Nobel 1969 jugeait « le meilleur roman depuis Proust »).

Marc BERNARD, *À hauteur d'homme. Portraits*. Édition établie et présentée par Stéphane Bonnefoi (Bordeaux : Finitude, 2007, 17 x 12 cm, 138 pp., ISBN 2-912667-41-0, 15 €). Recueil d'une dizaine de brefs portraits ou hommages, parmi lesquels un « Gide devant le micro... » qui évoque le souvenir d'une émission radiophonique, enregistrée rue Vaneau en octobre 1947 pour célébrer le cinquantenaire des *Nourritures terrestres* : Marc Bernard, qui travaillait alors à la Radio-Diffusion Française, avait demandé à Gide (avec qui il était lié d'amitié depuis 1928) de lire quelques pages du livre. De cet article (initialement paru en 1952 dans le Journal de Genève), citons ce paragraphe : « *Certains ont dit qu'il était un magnifique comédien ; les uns donnant bien entendu à ce mot un sens fâcheux, les autres en faisant une sorte de compliment ambigu. Le plus équitable, le plus près aussi de la vérité, serait de prendre comédien dans son acception stricte. Il est clair, en effet, que si Gide avait choisi d'être un acteur, il eût été l'un des plus doués qu'on eût jamais vus. Car il avait le don royal de la présence, une autorité étonnante, encore qu'il ne s'y efforçât nullement. Il lui suffisait de paraître. Cela tenait à son intelligence, à son esprit toujours en éveil, certes, mais aussi à son rayonnement physique ; les imperfections mêmes de son corps avaient du caractère, une sourde puissance.* »

ARTICLES ET COMPTES RENDUS

— Brigitte CHIMIER, « Les amis belges d'André Gide », *Uzès musée vivant*, n° 36, juillet 2007, pp. 12-8.

— Jean-Pierre VANDEN EECKHOUDT, « Jean Vanden Eeckhoudt et Théo Van Rysselberghe », *ibid.*, pp. 19-26.

— C. r. non signé du BAAG n° 153 (janvier 2007), dans *Histoires littéraires*, n° 30, avril-juin 2007, pp. 193-4.

Vient de paraître

**ALINE MAYRISCH
JACQUES RIVIÈRE**

Correspondance

1912 – 1925

**ÉDITION ÉTABLIE ET ANNOTÉE
PAR
PIERRE MASSON ET CORNEL MEDER
INTRODUCTION DE PIERRE MASSON**

**Centre d'études gidiennes
2007**

Un vol. br., ill. h.-t., 20,5 x 14,5 cm, 194 pp., 12,50 €

Commandes

**accompagnées de leur règlement par chèque
à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide
(prix franco de port : 12,50 €)
à adresser au**

**Service Publications
de l'Association des Amis d'André Gide
La Grange Berthière
F 69420 Tupin & Semons**

 04.74.87.84.33 — E-mail : aaag.cdcem@wanadoo.fr

L'Assemblée Générale 2007 de l'AAAG

aura lieu

le samedi 17 novembre

à 14 h 30

à l'École Alsacienne

**100, rue Notre-Dame des Champs, Paris VI^e
(M^o Vavin ou Port-Royal)**



Elle sera suivie

d'une causerie

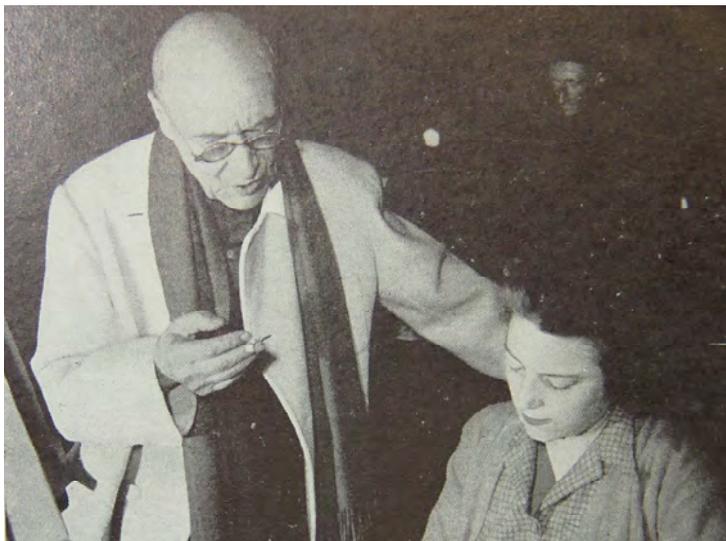
de M. le pasteur Laurent Gagnebin de Bons

« Gide fut-il vraiment protestant ? »

et de la projection

du film de Jean-Pierre Prévost

« André Gide, un air de famille »



*Au Vaneau,
André Gide et Yvonne Davet*

Varia

YVONNE DAVET (1906-2007)

*** Née le 12 octobre 1906, Yvonne Davet est décédée le 31 mai dernier, dans sa 101^{ème} année. C'est dans sa vingtième année, alors qu'elle préparait le concours d'entrée à l'École normale supérieure de Sèvres, qu'elle avait découvert avec enthousiasme l'œuvre de Gide ; mais ce n'est que six ans plus tard — en ces six années : « ma maladie, mon mariage, la naissance de mon fils, labeur incessant en province... » — que, « à la suite de je ne sais plus quelle attaque dans la presse », elle se sentit, au printemps 1932, « irrésistiblement poussée à lui écrire » pour non seulement lui dire son admiration et sa « fervente estime », mais lui faire entendre que ces sentiments « s'adressaient bien, en toute connaissance de cause, à l'homme qu'il était, sans que rien de lui fût exclu »... Et Gide de lui répondre, par retour du courrier, le 3 avril : « *la meilleure façon de répondre à votre sympathie, ce*

sera de chercher à vous voir la première fois qu'il me sera possible de m'arrêter à Avignon, si vous le permettez »... Moins de trois mois après, le jeudi 23 juin, Gide (qui se rend auprès de Martin du Gard, à Sauveterre) sonne à sa porte... « Le cœur comblé, depuis qu'il était là j'étais loin de tout ; mais je n'avais pas de mots pour exprimer ce qui dans l'humain de cette présence, de ce visage, me causait une joie si émue », écrira-t-elle en 1951 dans l'*Hommage de La NRF*, au lendemain de la mort de celui dont elle aura été, sans jamais l'avouer, follement amoureuse. Entre la première rencontre de 1932 et l'exil de Gide durant la guerre, il y aura beaucoup de lettres d'elle, toujours très sentimentales ; et Gide déteste ça, tout en ayant pour la jeune femme une estime et une affection incontestables. On remarque sa première apparition dans les *Cahiers de la Petite Dame* (le 5 décembre 1937) : « Deux lettres de la petite D., cette jeune femme folle de

Gide et qui saisit toutes les occasions pour s'insinuer dans sa vie, encore qu'elle soit par ailleurs touchante et discrète, le mettent ce matin dans un état d'exaspération qui le fait tout raboteux. » Malgré quoi, au printemps 1946, à son retour de voyage en Égypte et au Liban, il engage Yvonne Davet comme secrétaire (de mai à décembre 1945, avant son départ pour l'Égypte, c'est Gaston Criel qui avait rempli la fonction) ; elle le demeurera quatre ans, jusqu'en avril 1950. Quatre années durant lesquelles elle sut se rendre à la fois indispensable par la qualité de son travail et, comme Gide le lui disait, « *in-sup-por-tâââble* » par ses prévenances, ses attentions incessantes, ses petits cadeaux, son excessive présence d'admiratrice toujours pâmée... Mais c'est pendant ces quatre années qu'elle put mener à bien, en sus de ses tâches quotidiennes de secrétaire, deux ouvrages très importants : *Autour des "Nourritures terrestres"*, *histoire d'un livre*, paru en 1948 (Gide, assura-t-elle plus tard, lui avait « confié la tâche d'écrire l'histoire de ses livres ») et le recueil de *Littérature engagée*, paru en 1950 (recueil conçu à l'origine pour être le tome XVI des *Œuvres complètes* dont la guerre avait interrompu la publication en 1939). Après la mort de Gide, Yvonne Davet se mura dans une retraite et

un silence dont, pendant plus d'un demi-siècle, ne parvinrent à la faire sortir personne de ceux qui, journalistes ou chercheurs, eussent souhaité recueillir ses souvenirs et ses témoignages...

PRÉCISIONS *** Dans son *Journal* du 23 août 1949 (BAAG n° 154, p. 329), Jean Lambert notait qu'il était passé par « Aix-les-Bains, Annecy, Talloire (où C. est née en 1923) ». Expression maladroite, qu'une lectrice attentive (Mme Georgette Chevallier, d'Annecy) a relevée, en nous invitant à rappeler que c'est à la Clinique générale d'Annecy qu'est née la fille d'André Gide le 18 avril 1923. C'est quelques jours plus tard qu'Élisabeth, sa mère, et la Petite Dame s'installèrent dans un petit hôtel au bord du lac, à *Talloires* — où Gide, retour du Maroc, vint les rejoindre et faire connaissance de la petite Catherine, le 17 mai (v. les *Cahiers de la Petite Dame*, t. I, pp. 178-9). Mais Mme Chevallier s'est encore étonnée de voir, dans la suite du *Journal* de Jean Lambert (2 décembre 1951, BAAG n° 155, p. 499), évoqué le fameux secrétaire d'Anna Shackleton « sur lequel Gide a écrit, je crois, *Les Cahiers d'André Walter* » : « Il croit mal, certainement, » proteste notre lectrice, « puisque lesdits *Cahiers* ont été écrits à Menthon-

Saint-Bernard. Qu'est-ce que ce secrétaire aurait été faire au bord du lac d'Annecy ? » Il est en effet hors de doute que Gide, s'il a tenu, afin de pouvoir « écrire en musique » son premier livre, à faire venir un piano de Grenoble à Menthon — transport périlleux et coûteux, comparable à « la hissée du grand Cheval d'Ilios » ! —, n'a jamais songé à faire venir de Paris le petit secrétaire d'Anna. Mais de quoi sont faits ses *Cahiers* ? Pour une très large part, de pages écrites au fil des jours dans son journal, depuis quelque trois années, à Paris ou à La Roque-Baignard... Dans le chalet de Menthon, il met ces pages en ordre, les corrige ou les remanie, en ajoute de nouvelles ; travail qu'il poursuivra, après son séjour savoyard, durant tout l'été 1890. Il est donc certain que de nombreux morceaux des *Cahiers* qui avaient été écrits par Gide avant sa « retraite » à Menthon l'avaient été à Paris, rue de Commaille, sur le « petit bureau-secrétaire, hérité d'Anna, que [s]a mère avait mis dans [s]a chambre et sur lequel [il] travaillai[t] » habituellement (*Si le grain ne meurt*, I, IX, in *Souvenirs et voyages*, Bibl. Pléiade, p. 235). Jean Lambert n'eut donc que très partiellement raison de croire *Les Cahiers d'André Walter* écrits sur le secrétaire d'Anna Shackleton...

EXPOSITION DÉMAREST

*** À l'occasion de l'exposition *Albert-Guillaume Démarest, la morosité délectable* (v. le BAAG de juillet), le musée des Beaux-Arts de Rouen a publié un catalogue remarquable (Éditions Fage, Lyon, 2007, 112 pp., 20 €). Il commence par dix superbes pages de gros plans sur les œuvres qui montrent toute la délicatesse de la touche du peintre. Deux articles explorent d'une part la relation de Démarest avec André Gide (J.-F. Minot) et d'autre part l'évolution de l'œuvre de Démarest sous l'éclairage de l'époque (M.-C. Coudert). L'œuvre est ensuite présentée, dont on découvre l'étonnante dualité entre le tableau d'histoire et la peinture intimiste, l'ombre et la lumière. Le portrait peint de Gide est bien sûr reproduit et deux pages sont consacrées aux portraits photographiques. Pour conclure, sont reproduites onze lettres de Gide à son cousin données par Catherine Gide au musée de Rouen à l'occasion de l'exposition. [J.-Fr. M.]

GÉRARD GAUTIER (1927-

2007) *** Nous avons appris avec tristesse le décès, dans sa quatre-vingtième année, de Gérard Gautier, qui était un fidèle membre de l'AAAG depuis trente-cinq ans. Né le 31 août 1927, il avait été Assistant de Service social.

AU MUSÉE D'UZÈS *** La Salle André Gide du Musée d'Uzès a été entièrement rénovée en janvier dernier. Elle a gagné en clarté avec la pose d'un nouveau revêtement de sol, et les rayons UV du soleil, nocifs pour les dessins et les gravures, sont maintenant filtrés par un film spécial posé sur les vitres de la fenêtre. Les objets présentés ont été renouvelés, et les vitrines proposent un parcours cohérent dans la vie et l'œuvre de Gide, organisé en sept séquences. On peut aussi admirer une sélection d'éditions de ses œuvres illustrées par de grands artistes. Le point fort de cette nouvelle présentation, ce sont les deux tableaux récemment et généreusement offerts au Musée par Catherine Gide : le célèbre portrait de Gide par Théo Van Rysselberghe (Jersey, sept. 1907), et celui de son ancêtre Théophile Gide, né à Lussan en 1682 et qui, émigré à Berlin, s'y fit peindre en 1765 par Jakob-Philip Hackert (ami de Goethe, dont l'œuvre la plus célèbre fut son *Goethe au Colisée*) ; ce dernier tableau avait été offert par Théophile à son frère Étienne, lequel fut le grand-père du grand-père de l'écrivain. La

richesse de la collection Gide du Musée fait évidemment le devoir d'une visite à tous les Amis d'André Gide (qui, soit dit en passant, devraient tous adhérer à l'Association des Amis du Musée d'Uzès, qui leur servira *Uzès musée vivant*, petite revue fort bien faite : leurs cotisations — modiques : 15 € par an — contribueront à l'enrichissement des collections).

RÉCEPTION SOUS LA COUPOLE *** C'est le jeudi 6 décembre prochain que ses amis remettront à Dominique Fernandez son épée d'académicien, et le jeudi suivant que le membre de notre Comité d'honneur prononcera son discours de réception, où il fera l'éloge de son prédécesseur le professeur Jean Bernard, discours auquel répondra Pierre-Jean Remy. (Ceux d'entre nous qui souhaitent participer à la souscription pour l'épée de notre Ami peuvent adresser leur contribution au Comité de l'Épée, Éditions Grasset, 61 rue des Saints-Pères, 75006 Paris.)

[Notes rédigées par Jean-François Minot et Claude Martin.]

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 2007

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	46 €
Membre fondateur étranger	54 €
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel	39 €
Membre titulaire étranger	46 €
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	28 €
Abonné étranger	36 €

Règlements :

par virement ou versement au
CCP PARIS 25.172.76 A
(IBAN FR 98 30041 00001 2517276A 020 81,
code PSSTRPPPAR)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide
et envoyé au Trésorier :

M. Jean Claude
Association des Amis d'André Gide
3 rue du Chemin blanc
B. P. 53741
54098 Nancy Cédex
< jean.claude9@wanadoo.fr >

(Compte 14707.00020.00319747077.97,
Banque Populaire de Lorraine-Champagne, 54000 Nancy
IBAN FR 76 1470 7000 2000 3197 4707 797,
Code SWIFT : BPLMFR2M)

Tous paiements en EUROS et stipulés SANS FRAIS

Publication trimestrielle Comm. paritaire : 52103 ISSN : 0044-8133

Imprimé par Compo-System — 480, route de la Glande, 69760 Limonest

Composition et mise en page : Claude Martin

Directeur responsable : Pierre MASSON

Dépôt légal : Octobre 2007